This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

2e SÉRIE

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Alors commença la marche d'un cortége curieux dont je faisais partie.

UN FRANÇAIS
EN CHINE

PENDANT LES ANNÉES 1850 A 1856

PAR J.-J.-E. ROY

NOUVELLE ÉDITION

TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LXII

NOTICE

GEOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

SUR LA CHINE

CONFIGURATION GÉOGRAPHIQUE ET PHYSIQUE.

La Chine, le plus grand des empires de l'Asie, et après l'empire de Russie le plus vaste de toute la terre, occupe, à l'extrémité orientale de l'ancien monde, et en y comprenant toutes ses possessions tant médiates qu'immédiates, une superficie de cent trente-sept mille cinq cents myriamètres carrés. Elle est bornée au nord par la Sibérie, depuis l'embouchure de l'Amour jusqu'au lac Balkasch; à l'ouest, par les steppes et les montagnes du Tourân, qu'habitent les Kirghis et les Bourouts, ainsi que celles du Khokand et du Badakschân, puis par les possessions plus ou moins directes de l'Angleterre,

le Népaul, le Boutân et l'Assam. Au sud-ouest, les plateaux du Sioue-châu et du Iu-ling, la séparent de l'empire des Birmans et de celui d'Annam, situés tout au fond de l'Inde, de même que des hautes terres du Laos. Au sud et à l'est, depuis le golfe de Tong-king jusqu'à l'embouchure de l'Amour, le grand Océan sert de limites à la Chine, qu'il baigne sur un développement de côtes de quatre cent quatre-vingt-un myriamètres, en trois grandes divisions, la mer méridionale et la mer septentrionale de la Chine, et la mer du Japon.

Mais nous laisserons de côté toutes les dépendances de l'empire chinois pour ne nous occuper ici que de la Chine proprement dite, du pays que ses habitants appellent *la Fleur du milieu* (Tchoung-hoa), ou *Empire-Céleste* (Tien-tchao), ou bien, d'après la dynastie régnante, *Tai-tsing-houn* (l'empire de la dynastie excessivement pure). Il est à remarquer que le nom de Chine et de Chinois est tout à fait inconnu des Chinois eux-mêmes; nous verrons dans le cours de cet ouvrage à quelle occasion ce nom leur fut donné.

Le territoire de la Chine proprement dite occupe un vaste versant, et une suite de bassins formés par des ramifications de montagnes appartenant à celles du Thibet oriental. Les bassins que forment ces chaînes sont au nombre de quatre : le plus méridio-

nal est au sud des monts Nan-ling; le second, au nord de cette chaîne, est celui du Yang-tsen-kiang, ou fleuve Bleu, terminé au nord par les monts Peling, qui le séparent de celui du Hoang-ho, ou fleuve Jaune; celui-ci s'étend jusqu'aux monts Yan; et le quatrième bassin est celui qui comprend la ville de Péking.

Les plus grandes plaines de la Chine sont celles qui se trouvent entre les deux plus considérables de ses fleuves, le Hoang-ho et le Yang-tsen-kiang. Cette contrée, appelée aussi la vallée de la Chine, est à tous égards le grand centre politique, comme aussi celui de la civilisation des Chinois; et c'est peut-être en outre le pays le plus fertile et le plus peuplé de la terre. On n'y rencontre presque pas d'animaux à l'état sauvage, presque point de plantes dont l'agriculture n'ait su tirer parti. Partout les champs y sont couverts de produits qui ne s'obtiennent que par l'exploitation rationnelle et intelligente du sol; partout on s'efforce de tirer tout le parti possible du moindre coin de terre. Les habitations des hommes y sont extrêmement rapprochées les unes des autres, et l'on en voit même un grand nombre qui flottent sur les eaux. Une innombrable quantité de rivières, de canaux et de fossés couvrent les plaines, dont la monotonie est d'ailleurs interrompue par une foule de lacs et d'étangs.

La Chine est surtout redevable de la riche irrigation de son sol aux trois grands bassins du Hoang-ho, du Yang-tsen-kiang et du Si-kiang. Le cours supérieur des deux premiers commence dans le Koko-nor; après être descendus rapidement et à peu de distance l'un de l'autre des grands plateaux de l'Asie centrale, chacun d'eux est forcé, par les montagnes qu'il rencontre, à faire un immense détour, le Hoang-ho vers le nord, le Yang-tsen-kiang vers le sud. Séparés par un intervalle de douze cents kilomètres, l'un semble chercher les mers du tropique, tandis que l'autre s'égare dans les déserts glacés de la Mongolie. Soudain, comme rappelés par le souvenir de leur ancienne fraternité, ils se rapprochent, se cherchent, et serpentent ensemble dans les plaines d'une nouvelle Mésopotamie, où, après s'être presque réunis au moyen des lacs, des canaux et des travaux d'art, ils terminent dans un delta commun leurs cours majestueux et immenses.

Le Si-kiang, appelé aussi Tu-kiang, est un fleuve exclusivement chinois, qui descend des montagnes de Yun-nan; après un cours de huit cent trente-six kilomètres, il se jette dans le golfe de Canton. Au nord, nous mentionnerons enfin le Sey-ho, le fleuve le plus connu des navigateurs, qui se jette dans le golfe de Péking.

Les riches artères que forment ces cours d'eau naturels ont été utilisées par l'art pour constituer un immense réseau de voies de communication, de sorte qu'à cet égard la Chine peut rivaliser avec la Hollande et l'Angleterre. On y compte environ quatre cents canaux, dont la surveillance constitue une branche d'administration particulière, confiée à des mandarins. La longueur et la commodité de ces canaux étonnent le voyageur; ils ont assez de profondeur pour porter de gros bateaux dans toutes les saisons. Mais les écluses, ou plutôt les digues percées par où les bateaux montent et descendent, sont construites avec peu d'intelligence. Les canaux sont bordés de quais en pierre, et traversés quelquefois par des ponts d'une construction merveilleuse. Le plus célèbre de ces canaux est celui qu'on appelle le *canal Impérial* ou *Jün-ho*, c'est-à-dire Fleuve de l'Empereur; il a environ deux mille quatre cents kilomètres de cours, et ouvre une communication entre la capitale et la plupart des provinces du sud et du centre de la Chine. Il fut commencé en 1181, et terminé à la fin du XIIIe siècle, sous la domination des Mongols.

CLIMAT ET PRODUCTIONS.

Le climat de la Chine, en raison de la vaste étendue et des nombreuses variations d'élévation

de son territoire, présente un caractère extrêmement diversifié. Les conditions climatériques de ce pays favorisent une production des plus riches et des plus variées, apparaissant avec une magnificence toute particulière dans le règne végétal, et offrant les types particuliers aux contrées septentrionales, aux zones tempérées et aux régions intertropicales. Ainsi, au nord de la Chine, on trouve les arbres forestiers et fruitiers, les céréales et les légumes particuliers à l'Europe, de magnifiques prairies et de riches vignobles. Au centre, les premiers contreforts des montagnes commencent déjà à se couvrir d'arbres et d'arbustes toujours verts. On y trouve des palmiers, des pins, des ifs, des cyprès, des cèdres de Virginie, des thuyas, des chênes, diverses espèces de lauriers, dont le laurier camphrier; des savoniers, des oliviers odoriférants, des sophoras du Japon, diverses espèces d'érables et de platanes, des camélias du Japon et à fleurs obtuses, des bois de mûriers, importants pour la sériciculture; dans les régions plus élevées, des forêts où croissent toutes les essences d'arbres particulières à l'Europe; plus haut encore, la région alpestre avec ses belles fleurs et ses herbes odoriférantes.

L'agriculture, portée à un haut degré de perfection, a pour produits principaux le riz, qui forme

la base essentielle de la nourriture des populations; le froment, l'orge, l'avoine, le maïs, le sarrasin, le sagou; beaucoup de plantes aquatiques, notamment des lotus; de belles espèces de cerisiers, de pommiers, de poiriers, de pruniers, de cognassiers, d'abricotiers et de pêchers; des melons, des concombres; un grand nombre d'espèces de choux, des fèves, du tabac, du chanvre, de l'olivette (graine de laquelle on extrait l'huile dont la suie, lorsqu'on la fait brûler, sert à fabriquer l'*encre de Chine*); des cotonniers, dont le coton rougeâtre sert à la fabrication du nankin; la plante dont la pulpe sert à fabriquer le papier de riz; un grand nombre d'herbes tinctoriales, surtout l'indigo, et l'arbre à thé, dont les produits donnent lieu à un commerce si important. Au sud, on trouve toutes les formes de végétaux particuliers aux tropiques, un grand nombre d'espèces de bambous, du bois de rose, du bois de sandal, des ébéniers, des arbres à vernis, des bananiers, des arbres à cocos, etc. etc.

Le règne animal et le règne minéral n'y sont pas moins riches que le règne végétal. Nous nous bornerons à citer, dans le premier, le faisan doré, le faisan argenté et le paon, trois oiseaux qui sont originaires de la Chine.

DIVISION POLITIQUE ET ÉTAT SOCIAL.

La Chine proprement dite est divisée en dix-huit provinces, subdivisées à leur tour en arrondissements et districts. Ces provinces sont : 1° Tcheli ou Pétché-li; 2° Chang-tong; 3° Chan-si; 4° Ho-nan (ces quatre provinces se trouvent dans le nord); 5° Kiang-sou; 6° Ngan-hoei; 7° Kiang-si; 8° Tche-kiang; 9° Fo-kien (ces cinq provinces se trouvent à l'est); 10° Ho-pe; 11° Ho-nan (ces deux provinces sont au centre); 12° Kouang-song; 13° Kouang-si; 14° Yun-nan; 15° Kouei-tcheou (ces quatre provinces sont au sud); 16 Khen-si; 17° Kan-sou; et 18° Sse-chouen (ces trois provinces à l'ouest).

Les villes chinoises de premier ordre ajoutent à leurs noms la syllabe *fou;* celles du second ordre, *tcheou;* celles de troisième, *hien.* Une quatrième classe, placée directement sous les ordres du ministère à Péking, reçoit le nom de *Ting.* Toutes ont pour la plupart de grandes rues droites, bien larges et garnies de boutiques, des rues latérales régulières quoique étroites, et sont entourées de hautes murailles.

On a beaucoup varié sur le chiffre de la population; mais d'après les indications les plus récentes

et les documents que l'on peut considérer comme officiels, cette population dépasserait trois cent cinquante millions d'âmes, c'est-à-dire près de dix fois la population de la France. (Voir le *Moniteur universel*, novembre 1855.)

Le caractère national des Chinois présente une empreinte si particulière, qu'on reconnaît tout de suite l'influence décisive que la position isolée de leur empire a exercée sur eux. Le Chinois a le visage large, les yeux, la bouche et le nez petits; de sorte que, sauf les pommettes très-saillantes de ses joues, rien ne contribue à accentuer les traits de sa physionomie. On n'apprécie jamais mieux la suavité des lignes, l'alternative de saillies et de cavités, l'accord harmonieux des traits et l'agréable perfection d'un visage européen, que quand on considère attentivement un Chinois. L'assiduité, la politesse, l'amour de la paix et la douceur forment les traits distinctifs du caractère de cette nation. Mais des passions honteuses, l'ivrognerie, une propension marquée à tromper dans les affaires de commerce comme dans les relations ordinaires de la vie, la poltronnerie, la souplesse, un intolérable orgueil national, un opiniâtre attachement aux anciens usages, une absence absolue de compassion pour les souffrances d'autrui, un vif penchant à la vengeance et une vénalité extrême, sont autant

d'ombres au tableau que nous venons de tracer de ses bonnes qualités. Les dispositions innées du Chinois pour tout ce qui est travail manuel, ses connaissances et ses opinions sont encore ce qu'elles étaient il y a des siècles. Comme dans tout l'Orient, la pluralité des femmes existe en Chine depuis un temps immémorial. Le sexe féminin y est maintenu dans un état de grande infériorité; toutefois il y est plus libre que dans le reste de l'Orient. Les grands seigneurs tiennent leurs femmes enfermées, et celles-ci passent leur temps en soins de toilette, à fumer du tabac, à broder, à tisser des étoffes de soie, ou à élever leurs filles. Les femmes des pauvres circulent, il est vrai, librement; mais en revanche elles sont condamnées aux plus rudes travaux, et la vie domestique est en général froide et fastidieuse.

Le ton de la société est roide et insupportablement cérémonieux. Une étiquette compassée règne dans tous les rapports de la vie, et jusque dans les funérailles. Les survivants doivent pendant trois années porter en blanc le deuil des défunts. L'embonpoint prononcé est très-prisé en Chine; on y considère comme une beauté d'avoir de petites mains et de petits pieds, et l'on a recours à des moyens violents pour empêcher ceux-ci de croître. Les ongles très-longs sont un des signes caractéristiques

auxquels on reconnaît les individus appartenant aux classes riches et distinguées. Les hommes se rasent la tête, à l'exception d'une touffe, avec laquelle on fait une queue, dont la longueur et l'épaisseur sont une affaire de luxe. Les cheveux des femmes sont nattés avec grand soin, et ornés de fleurs, d'épingles et de papillons. Les costumes ne sont point sujets à la mode, et voilà plusieurs milliers d'années peut-être qu'il n'y a été apporté aucune modification. Les étoffes qu'on y emploie sont, suivant le rang des individus, de coton ou de soie, et aussi de drap et de nankin, et en hiver on les garnit de fourrures plus ou moins précieuses. Le bleu, le violet et le noir sont les couleurs les plus généralement employées pour les vêtements d'hommes, et le vert ainsi que le rose pour les vêtements de femmes. S'habiller de jaune est un des priviléges réservés à l'empereur et aux membres de sa famille. La forme des vêtements de femmes diffère fort peu de celle des vêtements d'hommes. On porte par-dessus de larges pantalons une robe longue et large, ouverte sur le côté droit de la poitrine, et par-dessus un justaucorps plus court. Les hommes ont des chapeaux de tissus de paille ou de bambou, et de forme conique. Les femmes vont tête nue. Une ceinture, à laquelle on porte suspendus l'éventail, un sabre ou un grand couteau et les

petits bâtons d'ivoire qui tiennent lieu de fourchette, complète le costume chinois.

Quant à leur culture intellectuelle, les Chinois sont depuis un grand nombre de siècles demeurés immobiles au même degré de civilisation. La connaissance de la lecture et de l'écriture y est aussi répandue qu'elle peut l'être dans les contrées de notre Europe les plus favorisées à cet égard, et le nombre de leurs livres est immense. Leur habileté dans les arts mécaniques a atteint un haut degré de perfection, et la supériorité dont ils font preuve dans la fabrication des étoffes, de la porcelaine, de la laque, des ouvrages sculptés, peints, etc., est vraiment digne de toute notre admiration; on ne peut la comparer qu'à celle qu'ils déploient dans la construction des canaux, dans la création des jardins, l'aplanissement des montagnes et autres grands travaux de ce genre. La gloire de plusieurs inventions d'une immense importance leur appartient incontestablement. Ainsi ils imprimaient des livres longtemps avant qu'on eût inventé en Europe l'art de la typographie; les caractères dont ils se servaient étaient gravés sur des morceaux de bois, méthode restée encore en usage parmi eux. C'est de la sorte que leurs ouvrages classiques avaient été imprimés dès le xe siècle. De très-bonne heure également, ils firent usage de la boussole; et

cependant ils sont demeurés fort en arrière dans l'art de la navigation, parce qu'ils entendent fort mal la construction des navires. Ils connurent aussi l'usage de la poudre à canon longtemps avant nous, de même qu'ils nous précédèrent indubitablement de beaucoup dans la fabrication de la porcelaine, et qu'ils sont encore nos maîtres dans la teinture des étoffes. Quoiqu'on ait au total beaucoup trop vanté les monuments de la Chine, quelques-uns de ses grands chemins, de ses canaux, de ses ponts à arches, sa tour pyramidale et sa grande muraille sont réellement des œuvres admirables.

La forme du gouvernement est la monarchie absolue; cependant les mandarins et les tribunaux ont le droit d'adresser à l'empereur de respectueuses représentations. L'empereur (Tien-tsi) prend les titres de *Fils du Ciel* et de *Maître sublime* (Hoang-ti), et il choisit pour lui succéder qui bon lui semble parmi ses fils légitimes. Le véritable nom de l'empereur régnant est inconnu; celui par lequel il est ordinairement désigné n'est que la dénomination honorifique de tout son règne, ou d'une partie de son règne.

Les fonctions publiques, accessibles à toutes les capacités, constituent les rouages d'une machine administrative dont l'organisation, bien qu'elle date d'un grand nombre de siècles, se rapproche beau-

coup de la nôtre. La centralisation réside dans le conseil de l'empereur (conseil d'État), avec des assesseurs tirés d'un collége spécial où l'on étudie Confucius. Viennent ensuite six ministères : 1° de l'intérieur ; 2° des finances ; 3° des rites et cérémonies ; 4° de la guerre ; 5° de la justice ; 6° des travaux publics. Dans ces divers départements sont compris d'autres services secondaires, tels que le tribunal astronomique, le tribunal historique, la censure ou police, et les affaires extérieures, qui en Chine n'ont pas une grande importance. Malheureusement, cette machine administrative, qui au premier coup d'œil paraît si bien organisée, depuis longtemps fonctionne mal, ou même ne fonctionne pas du tout, parce que la plupart des rouages en sont usés ou détériorés par la corruption.

HISTOIRE.

L'histoire la plus ancienne de la Chine est complétement fabuleuse. L'école philosophique du siècle dernier avait voulu trouver dans cette histoire les preuves d'une antiquité qui serait remontée bien au delà de l'époque assignée par nos livres sacrés au déluge universel et à la création du monde. C'était moins la vérité que recherchaient nos mo-

dernes philosophes que des armes pour combattre l'authenticité des livres de Moïse et saper les fondements de la religion chrétienne; mais depuis longtemps une saine critique a fait justice de ces arguments de soi-disants philosophes, et réduit à leur juste valeur les exagérations attribuées à l'antiquité des Égyptiens, des Indiens et des Chinois.

On peut fixer l'époque historique de la Chine vers l'an 2000 à 1700 avant J.-C., époque à laquelle commence la dynastie des *Hia,* bien que les traditions qui s'y rapportent, de même qu'à la dynastie suivante, celle des *Chang* ou des *Iu* (jusqu'en 1122 avant J.-C.), offrent beaucoup d'obscurité, et renferment évidemment un grand nombre de fables. Il est cependant à peu près démontré que l'existence de ces deux dynasties est un fait historique. Quant aux traditions qui s'y rapportent, elles ne fournissent, comme c'est d'ailleurs le cas pour toute l'histoire de la Chine, que des renseignements rien moins que certains et authentiques sur une suite non interrompue de changements de règnes, de discordes intestines, d'usurpations, de bons et de mauvais princes, et d'une foule d'interventions du hasard: inextricable confusion et accumulation de faits desquels il ressort uniquement que c'est de cette époque que date le commencement du développement social et politique de la Chine, de même

que c'est alors que commencèrent les irruptions de barbares qui furent pour ce pays la source de si effroyables calamités.

L'histoire de la Chine n'offre guère plus de clarté sous la dynastie *Tcheou*, qui dura jusqu'à l'an 238 avant J.-C., et dont Wou-wang fut le fondateur. Tout ce qu'on peut conclure avec quelque certitude des traditions qui ont trait à ce souverain, c'est qu'il occupe une place importante dans l'histoire du développement de la civilisation, comme créateur d'un grand nombre d'institutions sociales, et aussi comme protecteur des sciences et des arts. Parmi ses successeurs, on remarque un Ling-wang, dont le règne (de 571 à 544 avant J.-C.) est célèbre, parce que ce fut pendant sa durée que naquit Kong-fou-tsé (Confucius).

La dynastie *Tcheou* fut renversée par Tsao-siang, fondateur de la dynastie *Tsin*. Son arrière-petit-fils, un des héros de l'histoire nationale des Chinois, réunit sous son autorité toute la Chine, qui était jusque-là divisée en un grand nombre de petits États indépendants; le premier il prit le titre de hoang, répondant assez bien à notre titre d'empereur, et il se fit appeler Tsin-shi-hoang-ti. La gloire de son nom se répandit au loin, et il fut regardé comme le véritable fondateur de la dynastie Tsin. C'est du nom de cette dynastie que les Arabes ont

appelé cet empire Sin, les Persans Tchin, d'autres peuples Sina et Tchina, et enfin Chine, nom sous lequel il est connu depuis longtemps en Europe. Les anciens donnaient aux Chinois le nom de *Seres*, c'est-à-dire marchands de soie.

Nous allons passer un intervalle de dix siècles, pendant lesquels l'histoire de la Chine n'offre qu'une succession de révolutions, de dissensions intestines, de partages et de réunions de l'empire, sous un grand nombre de dynasties, dont quelques-unes n'eurent, pour ainsi dire, qu'une existence éphémère, pour arriver à l'an 1279 de notre ère, où pour la première fois une dynastie étrangère établit son autorité sur la Chine. C'était Coublay-Khan, chef des Tartares Mongols, qui, après avoir fait la conquête de la Chine, prit le titre d'empereur et le nom de Chi-tsou, et fonda une dynastie à laquelle il donna la qualification honorifique de Jouen (la primitive). Les empereurs de cette famille, dont les règnes furent généralement bienfaisants, adoptèrent les coutumes des Chinois, et ne changèrent rien aux lois, aux habitudes ni à la religion du pays. Ils firent fleurir les sciences et les arts, et plusieurs d'entre eux furent même très-savants. C'est alors que, pour la première fois dans l'histoire du monde, la Chine ouvrit ses portes aux étrangers. Plusieurs missionnaires et voyageurs, parmi lesquels Marco-

Polo occupe le premier rang, pénétrèrent dans le pays. On peut dire de ce voyageur que ce fut lui qui découvrit la Chine ainsi que toute l'Asie orientale. Mais après la mort de Timour-Khan (1307), des dissensions survenues dans la famille impériale provoquèrent plusieurs guerres civiles qui affaiblirent les forces des Mongols. Tchou-youen-tchang, Chinois de basse extraction, prit les armes contre eux, et finit par les expulser.

Tchou, appelé ensuite Taï-tsong, le libérateur de sa patrie, fut le fondateur de la dynastie Ming, qui régna de 1368 à 1645. Cette dynastie donna à l'empire seize souverains, presque tous capables, et qui l'agrandirent tant au sud qu'à l'ouest. Il faut aussi remarquer ici que sous cette dynastie les Européens commencèrent à entretenir des relations suivies avec les Chinois. Vers 1522, les Portugais s'établirent dans les îles voisines, notamment à Macao, pour y faire le commerce. Le jésuite Matthieu Ricci s'y rendit en 1583, à l'effet d'y propager le christianisme. Vers la même époque, des Espagnols pénétrèrent également en Chine.

En 1644, les Tartares Mandchoux, profitant des divisions qui agitaient la Chine, s'emparèrent de Péking et successivement de tout l'empire, dont ils sont encore les maîtres aujourd'hui. Choun-tchi, leur chef, acheva en 1646 et 1647 la conquête de

la Chine, et y fonda la dynastie Taï-tsing (la très-pure), qui règne encore de nos jours. Sous le règne de Choun-tchi, les Russes obtinrent l'autorisation de commercer avec la Chine, et les missionnaires catholiques virent le nombre de leurs prosélytes s'augmenter de plus en plus. A ce prince succéda, en 1662, son fils Kang-hi, qui vainquit les Mongols, s'empara du Thibet et de Formose, et accrut considérablement l'empire. Dans les dernières années de son règne, les Anglais et les Français créèrent des établissements permanents à Canton. Pendant ce règne d'un sage, les chrétiens purent en toute liberté pratiquer leur culte et leur religion; mais sous le règne de son fils, Yong-tching, qui lui succéda en 1722, ils furent bannis de la Chine (1724). Ils furent également, de 1740 à 1776, l'objet de cruelles persécutions de la part de l'empereur Kien-long, qui avait succédé à Yong-tching en 1736.

Kien-long régna pendant soixante ans; guerrier courageux, il conquit Kaschgar, Jarkand et toute la petite Boukharie, la plus grande partie de la Dsoungarie, soumit à ses lois le Thibet et Miao-tse, et recula les frontières de l'empire jusqu'à l'Indostan et aux confins de la grande Boukharie. Kien-long abdiqua en 1796, et mourut en 1799. Il eut pour successeur son fils Kia-king, qui lui ressemblait

fort peu, si ce n'est par sa haine contre les chrétiens. En 1815, il publia un nouvel édit pour l'expulsion complète et absolue des catholiques de la Chine. Le règne de Kia-king fut signalé par de nombreux troubles intérieurs.

En 1820, il laissa en mourant le trône à son second fils, Mian-ning. C'est sous le règne de cet empereur qu'eut lieu l'événement peut-être le plus important de l'histoire de la Chine, puisqu'il introduisit dans ce pays un élément qui lui avait été jusqu'alors complétement étranger, l'élément occidental : nous voulons parler de la guerre entre les Chinois et les Anglais. Nous allons donner très-succinctement les principaux détails sur les causes, les événements et les résultats de cette guerre.

Les relations commerciales entre les deux nations datent de loin. Dès la fin du XVIIe siècle, il existait entre elles un commerce demeuré assez précaire jusqu'en 1720, mais qui à cette époque prit tout à la fois et plus de consistance et plus d'importance, bien que soumis à une foule d'obstacles et de restrictions, et qui, en 1757, fut limité au seul port de Canton, où il avait lieu par l'intermédiaire d'une compagnie commerciale privilégiée, celle des Hongs ou marchands en gros. Ce commerce continua à prospérer au milieu d'alternatives nombreuses et de

fréquentes perturbations, provoquées d'un côté par les prétentions exagérées des Anglais résidant à Macao et à Canton, et de l'autre par la jalousie et la vanité nationale des Chinois, de même que par leurs actes de violence.

Ces conflits prirent un caractère beaucoup plus grave en 1834, à la suite de l'envoi à Canton de lord Napier en qualité de surintendant de S. M. Britannique, avec mission de régler tous les détails du commerce des Anglais avec les Chinois, et d'exercer sur ses nationaux une espèce de juridiction. Les autorités chinoises refusèrent de reconnaître le nouveau surintendant, ne voulant pas consentir à ce que de si grands pouvoirs se trouvassent réunis dans la main d'un seul homme, nommé par une des parties seulement; en conséquence, elles rompirent toute espèce de relations avec les Anglais. Lord Napier se retira à Macao, où il mourut. Ses successeurs, Davis et le capitaine Elliot, ne furent pas davantage reconnus par les autorités chinoises, et ils se virent forcés de fixer leur résidence à Macao, d'où ils exerçaient leurs fonctions comme ils le pouvaient.

Cependant, à la suite des concessions faites par les plénipotentiaires anglais, le commerce s'était rouvert à Canton; mais la question de droit international, soulevée par la nomination d'un surin-

tendant de la couronnne d'Angleterre à Canton, restait toujours en suspens.

Cette question vint se compliquer de l'affaire de l'opium, qui amena une crise dont le résultat devait être le commencement formel des hostilités. Le gouvernement chinois, ayant remarqué les suites déplorables qu'entraînait l'extension de plüs en plus grande de la consommation de l'opium parmi ses nationaux, en avait interdit l'usage et la vente sous les peines les plus sévères. En dépit de ses défenses et de ses prohibitions, et malgré le redoublement de sévérité de la législation pénale, le mal allait toujours croissant, et les Anglais faisaient ouvertement la contrebande de l'opium, entretenant à cet effet toute une petite flottille à Lintin, non loin de Canton.

Le gouverneur chinois Lin, envoyé à Canton avec des pouvoirs extraordinaires, prit les mesures les plus énergiques pour supprimer le commerce de l'opium, et publia entre autres, le 13 mars 1839, un édit par lequel il exigeait qu'on lui livrât tout l'opium qui pouvait se trouver dans les magasins et à bord des vaisseaux anglais. Malgré les efforts du capitaine Elliot, les Anglais furent contraints de se soumettre à cet édit, et de livrer leur opium aux autorités chinoises, sauf à se pourvoir auprès de leur gouvernement pour obtenir une indemnité

équivalente à cette perte énorme. Plus de vingt mille caisses d'opium, d'une valeur ensemble de 4 millions sterling (100 millions de francs), furent de la sorte livrées aux Chinois et détruites. Une querelle survenue entre un matelot chinois et un matelot anglais, querelle dans laquelle le premier fut tué par son adversaire, vint encore ajouter aux complications de la situation politique. Les Anglais s'étant refusés à livrer le coupable, Lin défendit de fournir des vivres aux Anglais résidant tant à Canton qu'à Macao.

Des hostilités ayant eu lieu avec les Chinois à l'occasion d'une tentative faite par les Anglais pour se procurer des vivres, Lin ordonna à ses ministres de prendre les armes et d'anéantir les Anglais. Tous les efforts du capitaine Elliot dans le but de parvenir à un arrangement amiable demeurèrent inutiles. Au contraire, Kou-ang, l'amiral chinois, sortit avec vingt-neuf jonques de guerre pour s'emparer des vaisseaux de guerre anglais; mais il fut battu à Tschoune-pi, et perdit six de ses navires. Le résultat de cette défaite de la flotte chinoise fut l'interdiction la plus absolue de toute espèce de commerce avec les Anglais. Au commencement de février 1840, le général chinois Yih réussit même à expulser de Macao Elliot et les quelques Anglais qui y résidaient encore, et, dans la nuit du 28 du

même mois, la flotte chinoise essaya d'incendier les vaisseaux anglais; mais cette tentative échoua complétement.

A cette nouvelle, l'Angleterre déclara formellement la guerre à la Chine. Le 28 juin, une flotte anglaise, commandée par l'amiral Elliot, arriva devant Canton, et une division de cette flotte alla bloquer l'embouchure du Tigre, tandis que le reste s'emparait, le 5 et le 6 juillet, à l'aide d'un corps de troupes de débarquement, de l'île de Chusan, occupait son chef-lieu, nommé Tang-haï, canonnait Amoy, et, se dirigeant vers les eaux du nord sous la conduite immédiate de l'amiral Elliot, entrait, le 11 août, dans les eaux du fleuve Pe-ho, qui conduit à Péking, à l'effet de faire parvenir de vive force à l'empereur les dépêches que Lin avait refusé de recevoir à Canton. La présence d'une flotte ennemie à si peu de distance de la résidence de l'empereur sembla inspirer à ce prince des idées plus pacifiques. Il accueillit les dépêches, témoigna une vive surprise de ce qui était arrivé, et commença des négociations qui, après quatre semaines de durée, n'eurent d'autres résultats que l'envoi à Canton, par le gouvernement chinois, d'un commissaire spécial chargé d'y traiter définitivement des conditions d'un arrangement, attendu que cette ville était toujours, aux yeux de l'empereur, le seul endroit où

des négociations pussent utilement et rapidement se poursuivre. Elliot, se laissant duper par ces belles promesses, fit de nouveau voile pour Canton. C'était là ce que voulait l'empereur, qui tenait à éloigner la flotte ennemie du voisinage de la résidence impériale.

Cependant le commissaire annoncé, Ki-chan, arriva à Canton vers la fin de novembre 1840, et les négociations s'ouvrirent immédiatement; mais elles n'aboutirent pendant longtemps à aucun résultat. Des préliminaires de paix furent signés, mais ne furent point ratifiés, et les hostilités recommencèrent. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi en alternatives de négociations et d'hostilités, sans qu'on pût se promettre aucun résultat définitif.

A la fin, les Anglais, lassés de ces tergiversations, résolurent d'en finir et de pousser la guerre avec vigueur, jusqu'à ce qu'ils eussent contraint leurs adversaires à signer une paix solide et durable. Sir Henri Pottinger fut nommé lord haut-commissaire et plénipotentiaire de la reine en Chine, à la place du capitaine Elliot, qui fut rappelé; l'amiral Parker reçut le commandement de la flotte, et sir Hugh Gough celui des troupes de débarquement.

Le 21 août 1841, l'expédition, forte de trente-quatre voiles, quitta l'île de Hong-kong et commença

ses opérations. Amoy, place que les Chinois considéraient comme imprenable, fut d'abord enlevée après un engagement de quatre heures. Tchin-haï, à l'embouchure du Ta-hia, position pour la défense de laquelle les Chinois avaient employé toutes les ressources imaginables, fut emportée le 10 octobre, après un court engagement. Deux jours après, Ning-po tombait entre les mains des Anglais, sans qu'ils eussent eu besoin de tirer un coup de fusil. De Ning-po, où les Anglais séjournèrent plusieurs mois pour attendre des renforts, l'expédition se dirigea vers Tcha-pou, la grande étape du commerce des Chinois avec le Japon. Cette ville, après une faible résistance, tomba en leur pouvoir le 18 mai 1842. De là l'expédition fit voile pour le Yang-tsikiang; le 19 juin, l'importante ville de Shang-haï, centre d'un commerce immense, fut prise sans résistance; Tching-kiang-fou fut enlevée le 21 juillet, après un assaut assez meurtrier.

La chute de cette importante cité produisit une vive impression sur l'esprit des Chinois, et les fit enfin réfléchir sur leur situation; aussi, quand les Anglais arrivèrent le 6 août devant Nang-king, la seconde ville de l'empire, implorèrent-ils sérieusement la conclusion d'un armistice, préliminaire d'un traité de paix. Trois commissaires furent aussitôt envoyés par l'empereur, et les négociations

s'ouvrirent immédiatement. Elles aboutirent le 26 à un traité définitif en vertu duquel, outre Canton, les ports d'Amoy, de Fou-tchiou-fou, de Ning-po et de Shang-haï, furent ouverts aux Anglais, qui obtinrent encore la cession de l'île de Hong-kong, l'admission des consuls de leur nation dans les cinq grands ports de l'empire, la complète égalité des deux gouvernements dans leurs rapports officiels, et une indemnité de vingt-un millions de dollars pour les frais de la guerre. L'empereur de la Chine souscrivit aux conditions de ce traité, qui fut formellement ratifié plus tard de part et d'autre. Pour la première fois de toute son histoire, la Chine venait de se voir contrainte de traiter sur le pied d'égalité avec une nation chrétienne civilisée, et de lui acheter la paix.

Les Américains du Nord et les Français ne tardèrent pas à accourir dans les eaux de la Chine, dans l'espoir d'obtenir les mêmes avantages que les Anglais, en concluant avec les Chinois des traités particuliers. Après quelques difficultés, le gouvernement chinois conclut, le 3 juillet 1844, un traité avec l'Union américaine du Nord. Un traité d'amitié et de commerce fut également signé, le 24 octobre de la même année, avec la France, puis ratifié le 25 août 1845.

L'empereur Mian-ning mourut le 24 février 1850.

Ins-hou; le quatrième de ses fils, lui a succédé, et règne encore aujourd'hui.

Maintenant que la Chine est ouverte, nous allons y entrer.

UN

FRANÇAIS EN CHINE

PENDANT LES ANNÉES 1850 A 1856

INTRODUCTION

Un jour du mois de mars 1848, je reçus un billet ainsi conçu :

« Mon vieil ami, je pars demain pour la Chine. « Comme cette petite promenade, décidée impromptu, « pourrait se prolonger au delà de mes prévisions, je « tiens à te faire mes adieux avant mon départ. Tu « m'excuseras si je ne suis pas allé moi-même chez toi « t'annoncer cette grande résolution; mais je l'ai prise « si subitement, et aujourd'hui je suis tellement oc- « cupé de mes préparatifs de voyage, que je n'ai pas « une minute à moi. Je t'attends demain à déjeuner à « dix heures précises pour boire avec toi le vin de « l'étrier. A deux heures je monte en wagon. Au revoir « encore pour aujourd'hui; à demain les adieux.

« Ton vieil ami d'enfance,

« JULES LOCQUIN. »

Ce billet me surprit peu, car mon *vieil ami* Locquin était bien le plus intrépide *touriste* que j'aie jamais connu; à quoi il faut ajouter une bonne dose d'originalité ou d'*excentricité*, comme disent les Anglais. Toujours par voies et par chemins, il était rare qu'il restât plus d'un à deux mois à Paris. Au retour de ses excursions, il ne manquait jamais de venir me voir. Alors nous passions ensemble des journées qu'il employait à me raconter ce qui lui était arrivé pendant son dernier voyage, ses observations, ses aventures, le tout entremêlé d'anecdotes plus ou moins piquantes. Je prenais des notes de ses récits, car il n'écrivait jamais rien, et j'ai ainsi réuni un recueil passablement volumineux de ses voyages et aventures. Quand il m'avait tout raconté, il cessait peu à peu de venir, et enfin je ne le voyais plus du tout; puis un beau jour je recevais une lettre datée de Rome, de Naples ou de Constantinople, qui m'apprenait son départ pour un nouveau voyage, quand je le croyais encore à Paris.

La position sociale de mon ami Locquin était tout à fait indépendante. Il avait perdu ses parents de bonne heure, et à sa majorité il s'était trouvé à la tête d'une fortune considérable, qui lui permettait de satisfaire son goût pour les voyages. Tout d'abord les entraînements du plaisir ne lui manquèrent pas, et s'il eût voulu en croire les nombreux amis qui se pressent toujours autour d'un jeune homme riche et maître de ses actions, il eût joyeusement dépensé sa fortune au milieu des folies de la vie parisienne. Un instant, Jules se laissa éblouir par les enchantements et les séductions

qu'on présentait à son inexpérience; mais bientôt sa bonne nature l'emporta; les principes de religion et de morale dans lesquels il avait été élevé se réveillèrent en lui. Il rompit franchement et d'un seul coup avec ses nouvelles habitudes et avec ses nouvelles connaissances, et un jour il disparut de la scène du monde sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Ses amis de la veille firent sur cette disparition les commentaires les plus charitables : les uns prétendaient qu'il était ruiné, d'autres qu'il était devenu fou; d'autres allaient plus loin dans leurs suppositions, et nous nous garderons bien de répéter leurs propos malveillants. Ce fut le sujet de la conversation de toute une journée; le lendemain on n'en parla plus, et le pauvre Locquin fut oublié comme s'il n'avait jamais existé.

Seul je savais ce qu'il était devenu; seul je savais qu'il était allé à Rome non-seulement pour visiter la ville éternelle, ses monuments et ses musées, mais encore pour voir la capitale du monde catholique, s'y retremper comme à la source des grâces, et recevoir la bénédiction du père commun des fidèles. De Rome, il parcourut le reste de l'Italie, et c'est à dater de cette époque qu'il prit un goût prononcé pour les voyages. En quelques années, il visita toute l'Europe, une partie de l'Asie Mineure, le nord de l'Afrique, les États-Unis et le Mexique. C'était de ce pays qu'il revenait en dernier lieu. Il était de retour depuis un mois à peine, lorsque je reçus un billet qui m'annonçait son départ pour un voyage plus long et plus pénible qu'aucun de ceux qu'il avait entrepris jusque-là.

Je me gardai bien de manquer au rendez-vous qu'il m'avait indiqué, et le lendemain à dix heures moins un quart j'entrais chez lui. Je le trouvai déjà en costume de voyage, et occupé à expédier sa malle au chemin de fer. Cette opération terminée, il vint à moi, et me prenant la main : « Bien, mon ami, me dit-il; j'aime ton exactitude. Me voilà libre maintenant; nous avons quatre heures à passer ensemble; n'en perdons pas un instant, et commençons par déjeuner; nous causerons tout en mangeant.

— Comment se fait-il, lui dis-je dans le cours de la conversation, qu'à peine de retour d'un aussi long voyage que celui que tu viens de faire, tu songes déjà à repartir pour un pays aussi lointain que la Chine?

— Et que veux-tu, me répondit-il, que je fasse en France au milieu du gâchis révolutionnaire qui règne aujourd'hui? J'ai quitté le Mexique à la suite de je ne sais quel *pronunciamiento* qui avait bouleversé tout le pays. J'ai voulu mettre l'Océan tout entier entre cette révolution et moi; je m'embarque à la hâte, et j'arrive en France juste au moment où une autre révolution y éclate. Je ne pouvais pas aller demander du repos à l'Italie, ni à l'Allemagne, où l'esprit révolutionnaire s'agite également; le reste de l'Europe ne me paraît pas offrir beaucoup plus de sécurité. Alors je me suis dit : Fuyons à l'autre bout du monde; la révolution ne viendra probablement pas nous y poursuivre, et voilà pourquoi je me suis décidé à partir pour la Chine.

— Je conçois jusqu'à un certain point ta manière de

voir, et j'avoue que, si j'étais libre comme toi, je ne serais pas fâché de m'éloigner pour quelque temps de la France, jusqu'à ce que tout cela finisse; car je ne saurais croire à la durée d'un tel état de choses. Mais pourquoi aller si loin? N'y a-t-il pas des contrées plus rapprochées, telles que le Brésil, par exemple, que tu n'as pas encore visité, et où tu aurais pu trouver tout à la fois sécurité et matière à de curieuses observations; ou bien encore les Indes orientales, plus éloignées il est vrai, mais qui ont, par suite de l'occupation anglaise, des relations faciles et continuelles avec l'Europe? Tu aurais pu au moins parcourir l'intérieur de ces deux pays, tandis qu'à la Chine, malgré les traités de 1842, tu ne pourras visiter que les cinq ports ouverts au commerce européen, où tu ne verras que force marchands anglais et américains, et en fait d'indigènes, que quelques courtiers et portefaix chinois, échantillon fort équivoque du reste de la nation.

— Eh bien, mon cher, c'est là ce qui te trompe. Je sais un moyen facile de pénétrer dans l'intérieur de la Chine, et c'est ce qui m'a déterminé à entreprendre ce voyage; car s'il eût fallu me borner à n'arriver qu'aux portes du Céleste Empire, et à ne pouvoir en regarder l'intérieur qu'à travers le trou de la serrure, j'aurais aussitôt renoncé à mon projet, où plutôt je ne l'aurais jamais conçu.

— A la bonne heure; mais ce moyen est-il sûr? Tu sais à quel point les Chinois sont jaloux des étrangers, et ne crains-tu pas de t'exposer à quelque danger?

— Il n'y a rien à craindre, et le moyen que j'em-

ploierai est aussi simple que sûr. Il consiste tout bonnement à s'habiller comme les gens du pays, à suivre en tout leurs usages, à parler couramment leur langue. Avec cela, et de quoi bien payer sa dépense, on peut aller jusqu'à Pékin et dans toutes les autres villes de la Chine sans que personne songe à vous inquiéter. C'est le moyen qu'emploient nos missionnaires, et il y en a qui ont résidé paisiblement en Chine pendant des dix, quinze et vingt ans. Si, dans les temps de persécution, quelques-uns ont été arrêtés, ç'a presque toujours été sur la dénonciation d'un apostat qui les aura fait connaître comme prêtres catholiques. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être revêtu de la dignité sacerdotale, je n'ai pas à craindre de trahison de cette nature; d'ailleurs, je serai introduit en Chine par un négociant anglais de Canton dont j'ai fait la connaissance dans ma dernière traversée d'Amérique en Europe. Depuis plus de dix ans il voyage dans l'intérieur de la Chine, où il va faire lui-même ses emplettes de thé, sans passer par l'intermédiaire des *hongs* (1); il m'a offert de l'accompagner dans une de ses prochaines excursions, et je dois m'embarquer avec lui sur un navire qui part de Liverpool directement pour la Chine à la fin de ce mois.

— Je comprends qu'il ne te sera pas difficile de t'ha-

(1) Les *hongs* sont des marchands chinois de Canton qui seuls avaient autrefois le privilége de trafiquer avec les Européens. Ce privilége n'existe plus depuis le traité de 1842; cependant les hongs l'ont en quelque sorte conservé de fait : ils ont toujours une grande prépondérance dans les affaires, et jouissent d'une haute considération commerciale.

biller en Chinois; mais tu dis qu'il faut aussi parler couramment la langue, et crois-tu pouvoir aussi bien réussir sur ce point que sur ton déguisement? j'ai toujours entendu dire que la langue chinoise est la plus difficile qui existe.

— C'est une erreur, mon cher, surtout s'il s'agit de la langue parlée. Celle-ci s'apprend tout aussi facilement qu'une autre, et tu sais que j'ai fait mes preuves en fait d'étude de langues étrangères. Quant à la langue écrite, c'est différent; mais depuis longtemps je l'étudie, j'y emploierai encore les quatre à cinq mois que durera notre traversée; puis, arrivé à Canton, où nous ferons probablement un séjour de plusieurs mois, je m'y exercerai encore ainsi qu'à la langue parlée, avec de vrais Chinois : de sorte que je n'entrerai dans l'Empire du milieu qu'avec une connaissance suffisante de l'idiome du pays pour n'être pas traité d'étranger. Comprends-tu maintenant, ajouta-t-il avec une sorte d'enthousiasme, pourquoi, avec toutes ces facilités, j'ai choisi la Chine comme but de mes prochaines explorations? Y a-t-il ailleurs un champ plus vaste et plus fertile pour l'observateur? Cet immense territoire, ce peuple innombrable, cette civilisation originale, raffinée, unie à une grossière barbarie; ces mœurs, ces coutumes uniques dans le monde; ce génie naturel si fin, si patient; cette philosophie si avancée; ces théories sociales si ingénieuses, à côté d'habitudes mesquines, de stupides superstitions : tout ce mélange inexplicable n'est-il pas fait pour vous étonner et vous intéresser au plus haut degré, surtout quand on songe que tout cela

existe ainsi depuis des milliers d'années? Si les Égyptiens s'étaient conservés jusqu'à nos jours en corps de nation avec leurs costumes, leurs usages, leurs superstitions, leur langage, leur écriture, tels qu'ils étaient au temps où Pythagore, Hérodote, Platon et Strabon les ont visités, avec quel empressement n'irait-on pas voir ce peuple pour vérifier l'exactitude de ce qu'en ont rapporté les philosophes, les historiens et les géographes de l'antiquité! Eh bien, les Chinois sont contemporains des Égyptiens, s'ils ne sont pas leurs aînés, et ils ont encore aujourd'hui la physionomie qu'ils avaient dans ces temps reculés.

« Tu me parlais tout à l'heure de deux pays intéressants à visiter, le Brésil et les Indes. Je me propose bien de les parcourir un jour, si Dieu me prête vie; mais que sont-ils, comparés à la Chine? Le Brésil est un empire à sa naissance, empire composé principalement d'éléments européens, qui ne nous présentent que la physionomie, le langage, les mœurs et la religion de la nation portugaise, nation toute moderne elle-même. Les Indes, il est vrai, offrent un spectacle plus intéressant aux yeux de l'observateur; c'est celui d'un peuple qui a conservé aussi ses mœurs, sa langue et sa religion depuis un temps immémorial; mais ce peuple a perdu depuis longtemps son caractère national, et l'esclavage tend à effa-
r de jour en jour l'empreinte de son originalité. La
ne, au contraire, a conservé toute la sienne, et ce
est pas une des faces les moins curieuses sous lesquelles elle mérite d'être envisagée. Mais il est bon de se hâter, car qui sait? ce peuple si vieux touche peut-

être à la décrépitude, ou à une transformation que semblerait annoncer l'événement, unique dans son histoire, qui l'a forcée de traiter d'égal à égal avec des nations chrétiennes.

« Il est encore un autre point de vue sous lequel la Chine, à mon avis, mérite toute notre attention; c'est l'introduction, ou l'infiltration, si l'on veut, lente, contrariée, mais persévérante et active, de la religion chrétienne dans cette nation. Ce travail incessant et opiniâtre de nos missionnaires sur une société livrée aux superstitions de l'idolâtrie et à la corruption des mœurs, rappelle nécessairement le travail des premiers apôtres sur la société romaine, également idolâtre et corrompue. Même persévérance d'un côté, même résistance de l'autre; et, pour que rien ne manque au parallèle, même persécution contre les modernes apôtres, qui, à l'exemple de leurs devanciers, subissent avec un égal héroïsme les prisons, les tortures et la mort. Certes, quand on voit, à dix-huit siècles de distance, des hommes mourir avec joie pour la défense et l'exaltation de la même religion, les plus indifférents, les plus endurcis ne sauraient s'empêcher d'admirer, et de se dire, s'ils sont de bonne foi : Il y a là quelque chose de surnaturel; non, ce n'est pas une force humaine qui soutient de pareils dévouements, et la religion qu'annoncent de pareils hommes est réellement divine. Aussi, je suis convaincu que le sang des martyrs du XIXe siècle ne sera pas répandu plus inutilement que celui des martyrs des premiers siècles de l'Église, et que, dans un temps plus ou moins rapproché, la Chine, comme

tout le reste de l'extrême Orient, embrassera la foi de Jésus-Christ. »

J'avais écouté mon ami Locquin avec une attention soutenue, et je m'étais laissé peu à peu gagner à l'enthousiasme qui l'animait. « Bien, bien! mon ami, m'écriai-je quand il eut cessé de parler; j'aime à te voir de pareils sentiments, et je ne fais plus d'objection contre ton voyage en Chine; seulement je t'engage cette fois à ne pas négliger, contre ton habitude, de prendre des notes de ce voyage : c'est un des plus importants que tu aies jamais entrepris, tâche au moins d'en conserver des traces qui puissent le rendre utile à d'autres qu'à toi. Enfin une dernière recommandation encore : ton absence sera probablement longue, plus peut-être que tu ne peux le prévoir; écris-moi de temps en temps, tous les trois mois, tous les six mois, si tu veux; tu vois que je ne suis pas exigeant; mais enfin, ne sois pas des années entières sans me donner de tes nouvelles.

— Tu n'es pas exigeant sans doute, me répondit Locquin; mais je ne saurais prendre d'engagement relatif à une correspondance; je t'écrirai, si j'en ai le temps et si j'en trouve l'occasion : c'est tout ce que je puis te promettre. Quant à prendre des notes pendant mon voyage, c'est différent; je suis parfaitement de ton avis, et je veux faire en sorte que mes observations ne soient pas perdues. J'écrirai une espèce de journal dans lequel je consignerai tout ce que j'aurai trouvé de plus remarquable; ce sera peut-être un peu confus, je te chargerai donc à mon retour de le débrouiller et de le mettre au net. Mais pendant que nous causons, l'heure

s'écoule; or le chemin de fer est comme la marée, il n'attend personne. Tu m'accompagneras sans doute jusqu'à l'embarcadère ? »

Et nous montâmes en voiture pour nous faire conduire au chemin de fer du Nord.

En route, je dis à Locquin : « Décidément, comme je te connais, je ne puis guère compter recevoir de lettre de toi pendant ton absence; mais au moins prometsmoi de venir me voir à ton retour, dès que tu seras arrivé.

— Oh ! pour cela, je te le promets de tout cœur; je viendrai te voir avant même d'avoir secoué la poussière du wagon, et... je te demanderai à déjeuner, car il faut bien que tu me rendes la politesse que je t'ai faite ce matin. »

En causant ainsi gaiement, nous arrivâmes à l'embarcadère; nous nous embrassâmes tendrement; Locquin s'élança dans le wagon, la locomotive fit entendre son sifflement aigu, je vis la main de mon ami qui s'agitait en dehors de la portière comme dernier signe d'adieu, et je regagnai tristement mon domicile en pensant que c'était peut-être la dernière fois que je venais de le voir et de le serrer dans mes bras.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de mon ami Locquin. D'après ce que je connaissais de ses habitudes et ce qu'il m'avait dit dans notre

dernière entrevue, je fus d'abord peu inquiet; mais quand je vis passer la quatrième, la cinquième, la sixième année, sans recevoir de nouvelles, je commençai à concevoir des craintes sérieuses; je fis prendre, par l'intermédiaire du ministère des affaires étrangères, des renseignements auprès de nos consuls en Chine, et après dix mois je reçus une réponse qui me laissait bien peu d'espoir. « M. Locquin, disait-on, s'était présenté au consulat de France à Canton plusieurs fois en 1848 et 1849. On avait appris indirectement qu'il avait quitté cette ville en janvier 1850, pour pénétrer dans l'intérieur de la Chine; dès lors on n'en avait plus entendu parler. » Cette réponse était du mois de mai 1854, et elle me parvint en octobre de la même année.

Cependant j'avais appris par les journaux qu'une grave insurrection avait éclaté en Chine, que de grands désordres avaient été commis et par les rebelles et par les troupes impériales, et qu'un grand nombre de personnes avaient péri, quoiqu'elles fussent étrangères à l'insurrection, victimes de la fureur des partis, ou plutôt victimes des bandits, qui dans ces circonstances profitent des troubles pour piller, voler, assassiner et commettre d'autres excès. D'un autre côté, le choléra avait aussi sévi dans ces contrées, et était venu ajouter un fléau de plus au fléau déjà si terrible de la guerre civile.

Quand je vis la sixième et la septième année s'écouler sans nouvelles, je commençai à ne plus douter du malheur qui avait dû frapper mon pauvre Locquin. Les années suivantes ne firent qu'accroître cette conviction,

et elle avait fini par prendre dans mon esprit le caractère d'une certitude, au point qu'une nouvelle qui m'eût annoncé que mon ami n'était pas mort m'aurait étrangement surpris.

J'étais dans ces dispositions d'esprit, lorsqu'au mois de mars dernier (1857) mon domestique entra un matin dans ma chambre et m'annonça la visite d'un homme déguisé, sortant probablement du bal de l'Opéra (notez que nous étions à la mi-carême), qui voulait à toute force me parler. Je pensai que c'était un de mes camarades qui avait assisté à quelque bal de la nuit précédente, et qui voulait me faire admirer son costume, ou qui avait une communication sérieuse à me faire. Je donnai ordre de l'introduire.

Aussitôt je vis entrer un gros personnage, vêtu comme on nous représente le mandarin chinois, qui s'avança dans ma chambre en faisant des salutations si multipliées et si bas, que son épine dorsale devait avoir la souplesse de celle de ces bateleurs de profession; puis, après nombre de ces courbettes fatigantes, il s'assit dans un fauteuil en poussant un ouf! de satisfaction, et s'armant d'un énorme éventail qui pendait à sa ceinture, il se mit à s'éventer gravement, sans prononcer une parole.

J'avais beau regarder ce singulier individu, je ne le reconnaissais pas. L'ensemble de ses traits ne me semblait pourtant pas inconnu; mais je me creusais en vain la tête; je ne pouvais trouver un nom à mettre sur cette figure passablement hétéroclite, avec ses deux longues moustaches qui lui tombaient de chaque côté de la bouche

jusque sur la poitrine. Enfin je rompis le premier le silence, en lui disant d'un air moitié sérieux, moitié riant : « Pourrait-on savoir, noble et puissant mandarin, à quelle cause je dois l'honneur de votre visite ?

— A quelle cause? tu n'as donc pas de mémoire? Je viens tout simplement réclamer le déjeuner que tu me dois depuis neuf ans, à pareille date.

— Comment ! m'écriai-je en entendant cette voix bien connue, c'est toi, mon cher Jules ! » Et je me précipitai dans ses bras.

Après les premiers instants donnés à l'expansion d'une tendre amitié, et quand je fus un peu revenu de ma surprise, je lui dis : « Ah çà ! que signifie cette mascarade ? Tu sors sans doute du bal masqué?

— Du bal masqué? s'écria-t-il avec une indignation comique ; ne sais-tu pas que depuis longtemps j'ai renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres? J'arrive en ligne directe de Péking, et je ne fais que descendre de wagon. Quant à mon costume qui paraît tant t'offusquer, je n'en ai pas d'autre depuis huit ans, et je n'ai pas à ma disposition le moindre paletot, ni une redingote quelconque pour en changer; sans cela, je ne me serais pas permis de me présenter chez toi dans cet accoutrement de l'autre monde.

— Tu sais bien que tu seras toujours le bienvenu, dans quelque costume que tu reviennes près de ton vieil ami; mais j'ai un reproche sérieux à te faire : peux-tu m'avoir laissé si longtemps dans l'inquiétude ? voilà ce que mon amitié ne te pardonne pas.

— Je t'expliquerai tout cela, et tu verras que je ne

suis pas si coupable que tu le crois; mais avant tout déjeunons, car j'ai un furieux appétit, et il me tarde de goûter de la cuisine française, dont je suis privé depuis le dernier déjeuner que nous avons fait ensemble. »

Nous nous mîmes à table, et je n'ai pas besoin de dire que la plus franche gaieté, la plus cordiale amitié présida à notre repas. Jamais Locquin ne m'avait montré plus de verve et plus d'entrain. Comme je lui faisais compliment de sa bonne mine et de la santé florissante qu'il rapportait après les fatigues d'un si long voyage, il me répondit en riant : « Mon cher, c'est la suite du système que j'avais adopté pour être bien accueilli en Chine. Je t'avais dit qu'il faut se conformer aux usages du pays; or une des choses qui donnent le plus de considération à un individu dans ce pays-là, c'est l'embonpoint; je me suis donc mis à l'engrais convenablement; et quand j'ai eu acquis une certaine rotondité, un ventre suffisamment proéminent et des joues passablement bouffies, j'ai pu me présenter partout, et j'ai été accueilli comme un personnage de distinction. Pour achever la métamorphose, j'avais chinoisé mon nom, et je m'appelais Lo-king, ce qui, avec mon costume, mon embonpoint et mon langage très-correct, m'a fait passer partout pour un vrai Chinois pur sang.

— Mais, à propos, repris-je, tu étais allé en Chine pour fuir les révolutions qui agitaient l'Europe à l'époque de ton départ; et, si j'en crois les journaux, la Chine elle-même est en révolution, et tu as dû trouver là-bas ce que tu voulais éviter ici.

— Ah! ne m'en parle pas, mon cher; *infandum jubes renovare dolorem,* comme nous disions au collége. Hélas! oui, j'ai retrouvé la révolution en Chine, ce qui m'a convaincu de la vérité de cette pensée de Boileau, que j'avais toujours regardée comme une boutade paradoxale du poëte satirique :

De Paris au Pérou, de Pékin jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

« Sans cette maudite révolution je serais encore resté quelques années en Chine, et j'aurais pu y compléter mes recherches et t'offrir un travail convenable sur ce pays; car je n'ai pas oublié la promesse que je t'ai faite, et j'ai recueilli force notes pendant tout le temps de mon séjour là-bas; mais tout cela est encore bien incomplet, bien confus. C'est un fatras que je te chargerai de débrouiller, si tu en as la patience, car pour moi je ne l'aurais pas; seulement je te donnerai de vive voix les explications des passages qui te paraîtront obscurs.

— Je me charge bien volontiers de ce travail, et certes je ne regrette pas que ton œuvre ne soit pas plus parfaite, puisqu'il t'aurait fallu encore quelques années pour la rendre telle. Ton absence a déjà été assez longue, et je ne voudrais pas, pour toutes les découvertes que tu aurais encore pu faire, qu'elle se fût prolongée davantage. »

Après quelques jours consacrés au repos, et lorsqu'il se fut procuré des vêtements convenables, qu'il eut

retiré de la douane ses malles et un certain nombre de ballots qu'il rapportait de Chine, il me présenta un volumineux cahier contenant toutes les notes qu'il avait prises dans ses voyages. Ce cahier portait pour titre : *Promenades en Chine pendant les années* 1850 à 1856.

« Promenades en Chine! m'écriai-je ; voilà un singulier titre pour une excursion de cette nature. Qu'on donne le nom de *promenade* à une visite de quelques mois en Suisse, en Italie ou sur les bords du Rhin, cela se conçoit. Mais quand on passe neuf ans hors de son pays, qu'on en emploie un à deux en traversée et en navigation pénibles, qu'on en consacre sept à parcourir l'intérieur d'un vaste empire comme la Chine, cela peut bien s'appeler un voyage, et le titre de promenade pourrait peut-être ne paraître qu'une affectation de modestie.

— Bon ! me répondit Locquin, voilà que tu me critiques dès le premier mot. Cela promet; mais quelque déférence que j'aie en général pour tes jugements, je ne veux pas laisser passer celui-ci sans appel. J'ai donné à mon travail sur la Chine le titre de *Promenades* parce que ce mot rend parfaitement mon idée. Un voyage, à mon avis, est ou doit être quelque chose de sérieux, de méthodique, où la science se trouve mêlée à l'observation. Un voyageur doit suivre un plan régulier, dans la route qu'il parcourt comme dans le compte qu'il en rend. Un promeneur, au contraire, est plus libre dans ses allures ; il va, il vient selon que son caprice le conduit; il rend compte de ses impressions, non pas mé-

thodiquement, mais presque toujours au hasard ; il est *flaneur*, en un mot : or, si tu me connais, tu sais que je suis flaneur avec délice. Eh bien, dans les sept ans que j'ai mis à parcourir la Chine, je n'ai fait autre chose que m'y promener, qu'y flaner si tu veux, m'arrêtant où je me plaisais, passant d'un objet à un autre, comme ces individus qui se promènent sur nos boulevards s'arrêtant ici à un magasin de curiosités, plus loin devant un marchand d'images, bouquinant à l'étalage d'un libraire, regardant ailleurs un spectacle en plein vent ; et je dis que cela s'appelle se promener ou flaner, soit qu'une semblable pérégrination ait lieu dans les rues de Paris, ou sur les grandes routes de l'empire chinois. Du reste, pour peu que le titre de *Promenades* te chiffonne, nous adopterons, si tu le préfères, celui de *Un Français en Chine*, qui me semble trancher toute difficulté. »

Je me mis à la besogne, et de ces notes un peu incohérentes, un peu confuses, j'ai extrait ce qu'on va lire. Je laisse parler mon ami Locquin.

CHAPITRE I

Départ d'Europe. — Arrivée et relâche à Singhapour. — Détails sur cette ville; ma visite au quartier chinois. — Je ne comprends pas un mot de chinois, que j'entends parler. — Explications de M. Blenkin. — Le missionnaire français. — Ma liaison avec quelques personnages chinois. — Je me perfectionne dans la langue. — Détails sur la langue et l'écriture chinoises. — Départ de Singhapour. — Arrivée à Macao.

Je trouvai à Liverpool M. David Blenkin, le négociant anglais de Canton à qui j'avais donné rendez-vous, et le 3 avril 1848 nous nous embarquâmes à bord du navire *Queen-Elizabeth,* qui devait nous conduire directement à Canton.

Je ferai grâce au lecteur du récit d'une traversée de cinq mois, pour le transporter tout d'un coup à Sincapour ou Singhapour, petite île du détroit de Malaca, et même dans la ville de Singhapour, où nous fûmes obligés de relâcher pendant six semaines, pour réparer des avaries survenues à notre navire, par suite d'une violente tempête qui nous avait assaillis dans le golfe du Bengale.

Singhapour est une ville nouvelle, fondée en 1819 par un Anglais nommé sir Thomas Raffles. Elle est bâtie sur le rivage occidental d'une île de vingt kilomètres de long sur douze de large. Les environs immédiats de la ville sont seuls défrichés; le reste est couvert de bois où nul sentier ne fut jamais frayé, et sert de repaire aux lions, quelquefois assez téméraires pour s'aventurer jusqu'aux portes de la ville. La rade est très-vaste, et ordinairement sûre; les maisons sont belles et commodes, les rues larges et régulières, excepté dans le quartier chinois, où elles sont étroites et capricieusement dessinées.

La situation de Singhapour sur la route de l'Inde et de la Chine est si favorable pour le commerce; d'un autre côté, la franchise dont jouit son port est tellement avantageuse, que cette ville, rendez-vous obscur de quelques pirates avant 1819, compte aujourd'hui trente mille huit cents habitants, dont tout au plus trois cents Européens; le reste est composé d'Indiens, d'Arméniens, de Juifs, d'Arabes, de Javanais, de Malais, de Chinois, etc. : ces deux dernières classes forment plus de la moitié de la population, aussi y a-t-on fondé un collége chinois et malais. C'est, comme on le voit, une véritable Babel.

Pendant qu'on réparait notre navire, je m'installai à terre, et ma première visite fut pour le quartier chinois. Je parcourus ses rues étroites et tortueuses, écoutant avec attention les cris et les paroles prononcées à haute voix, pour tâcher de saisir quelques mots au passage, et savoir si je pourrais les comprendre; mais,

malgré tous mes efforts, je n'entendis que des sons tout à fait inintelligibles pour moi. J'étais cruellement désappointé, et je commençais à douter de la science de mon professeur de chinois, M. David Blenkin, qui pendant toute la traversée n'avait cessé de me donner des leçons du langage usuel, et avec lequel je commençais à m'entretenir assez facilement dans le chinois qu'il m'avait appris. Mais ce chinois était-il le véritable? cela me paraissait douteux depuis que j'avais entendu les habitants de Singhapour. Cependant une circonstance me fit concevoir une meilleure opinion de l'instruction que j'avais reçue; j'aperçus plusieurs affiches placardées en différents carrefours du quartier chinois, et je les lus, et les compris toutes avec facilité.

Je revins trouver M. Blenkin, et je lui rendis compte des résultats de mon excursion. « Il n'y a rien d'étonnant à cela, me répondit-il; il existe en Chine un grand nombre de dialectes, qui varient souvent d'une province, d'un district à l'autre, au point que les habitants de telle ou telle province ne peuvent se faire comprendre de ceux de telle ou telle autre; puis sur les ports, les ouvriers, les gens de la basse classe du peuple ont encore entre eux une espèce de langage, de patois ou d'argot, qu'eux seuls comprennent, et c'est cette langue que parlent probablement la plupart des Chinois de Singhapour. Enfin, il y a ce qu'on peut appeler le haut chinois, qui est compris dans toute l'étendue de l'empire par les gens bien élevés ou qui appartiennent aux premières classes de la société; c'est là le chinois que je vous ai appris. Puis par-dessus tout cela est l'é-

criture ou le langage écrit, que tout le monde qui sait lire comprend facilement, à quelque dialecte qu'il appartienne. »

Ces explications de M. Blenkin me furent confirmées quelques jours après par M. Régnier, missionnaire français établi depuis plusieurs années à Singhapour. Ce fut pour moi une heureuse rencontre que celle de ce vénérable compatriote, de ce digne soldat de Jésus-Christ, qui était venu combattre pour la foi dans les lieux mêmes signalés jadis par les travaux et les miracles de saint François Xavier et de tant d'autres apôtres. Dans toutes les contrées que j'ai parcourues, dans l'Asie Mineure, en Afrique, en Amérique, j'ai rencontré de ces sentinelles avancées de l'armée de la foi; presque toujours c'étaient de mes compatriotes, et j'en étais doublement fier et comme catholique et comme Français.

M. Régnier me conduisit à sa chapelle, qui était petite, mais très-propre. Le nombre des catholiques, dans une si grande population, n'était que de cinq à six cents; encore dans ce nombre faut-il compter environ deux cents Portugais qui recevaient directement les secours spirituels d'un missionnaire de leur nation. Le reste de la population catholique était sous la direction de M. Régnier. Il ne comptait guère que soixante Chinois dans son petit troupeau; mais parmi eux se trouvaient les principaux personnages appartenant à la colonie chinoise. Il me mit en relation avec quelques-uns d'entre eux; cette fois je commençai à comprendre ce qu'ils me disaient dans leur langue, et de mon côté je me fis assez bien comprendre d'eux.

Je fus si enchanté de ce résultat, que, pendant tout le temps de mon séjour à Singhapour, je passai presque toutes mes journées avec mes nouvelles connaissances, et en un mois je fis de rapides progrès dans la langue et l'écriture chinoise. A dater de cette époque, je vis qu'il me serait possible de triompher des difficultés de cette étude, difficultés beaucoup plus grandes que je ne me les étais figurées dans le principe, et que je ne suis parvenu à surmonter entièrement qu'après un travail opiniâtre de plusieurs années. Il est vrai que les savants chinois eux-mêmes, les lettrés passent toute leur vie à étudier leur langue et son écriture, et un petit nombre seulement peut se flatter d'être parvenu à un degré remarquable de perfection dans cette science. Je vais essayer, et pour n'y plus revenir, de donner une idée du mécanisme de cette langue et de son écriture.

La langue chinoise appartient à la famille des langues de l'Asie orientale désignées ordinairement par l'épithète de *monosyllabiques*, par la raison que chaque syllabe y exprime une idée complète ou un mot, bien que par la suite des temps quelques mots y aient perdu leur valeur individuelle, et soient tombés à l'état de suffixes insignifiants. Tous les mots chinois se terminent soit par une voyelle ou une diphthongue, dans laquelle les sons vocaux sont prononcés distinctement l'un après l'autre, soit par un son nasal. Ces mots simples ou radicaux sont au nombre d'environ quatre cent cinquante. Mais un grand nombre d'entre eux sont prononcés avec différentes intonations ou accents, ordinairement au nombre de quatre ou cinq, qui modifient leur signification. Le

nombre des mots simples remonte de la sorte à douze cent trois; mais le même mot prononcé avec la même intonation désigne souvent beaucoup d'idées très-différentes. Ce que dans les langues classiques nous appelons la théorie des formes n'est en chinois qu'une théorie de particules, attendu que tout le système de déclinaison et de conjugaison y est basé sur des particules opposées aux mots, ou bien placées en avant. L'ancien dialecte, dit *hou-wen*, néglige le plus souvent les particules de flexion, et c'est par la construction qu'on y reconnaît le rapport des mots entre eux. Le nouveau dialecte, qui représente aussi fidèlement que possible le langage de la vie ordinaire, emploie beaucoup plus souvent ces particules de flexion. C'est ce dialecte que M. Blenkin désignait sous le nom de *haut chinois*, et qui se nomme en Chine *houan-noa*. Il a aussi un grand nombre de mots composés, qui sont étrangers à l'ancien dialecte. La construction de la phrase est très-sévèrement réglée en chinois, et ce n'est que par la position d'un mot qu'on peut connaître son rapport grammatical. Il résulte de là qu'à cet égard la langue chinoise est un modèle de précision logique. Cette opinion n'est pas de moi, mais bien du savant Guillaume de Humboldt, qui l'a clairement démontré dans une dissertation *sur la Nature des formes grammaticales*.

Quant à l'écriture, c'est encore un système qui diffère plus du nôtre que le langage lui-même. Cette écriture est idéographique, c'est-à-dire qu'elle se compose de signes représentatifs non de mots, comme dans nos écritures européennes, mais d'idées : en d'autres termes et

généralement parlant, l'écriture chinoise n'exprime pas le son des mots, mais présente chaque mot sous une forme particulière qui en peint l'idée. Il y a par conséquent dans l'écriture chinoise autant de figures ou de caractères différents qu'il existe de mots dans la langue parlée. Mais comme beaucoup de mots semblables quant au son représentent des idées très-différentes, et que cependant dans l'écriture chaque idée est exprimée à part, la masse des mots représentés par l'écriture est peut-être dix fois plus considérable que celle des mots perçus par l'oreille.

Conformément à son origine, l'écriture chinoise est une simple écriture de figures, à laquelle on ajoute un nombre limité de signes symboliques et conventionnels; la réunion de ces figures et de ces symboles forme la grande masse des caractères chinois. Les grammairiens indigènes partagent leurs caractères en six classes. La première comprend les simples figures du domaine des sens, par exemple, *soleil, lune, montagne, arbre,* etc. etc., et six cent huit caractères appartiennent à cette classe. La seconde renferme les caractères résultant de la juxtaposition de deux ou de plusieurs figures simples dont la réunion exprime une idée d'une manière plus ou moins ingénieuse; ainsi la figure du soleil unie à celle de la lune exprime l'idée de *lumière;* une bouche et un oiseau, l'idée de *chant,* etc. On compte sept cent quarante de ces figures. La troisième classe se compose de caractères exprimant certains rapports de position, comme *en haut, en bas,* les noms de nombre, etc., et comprend cent sept figures. A la quatrième classe ap-

partiennent les caractères qui reçoivent une signification différente suivant qu'on les écrit à rebours ou non : par exemple, *à gauche, à droite, debout, couché,* etc.; ils sont au nombre de trois cent soixante-douze. Les caractères de la cinquième classe sont dits *empruntés.* En effet, pour exprimer des idées abstraites ou désigner les différents modes d'activité de l'esprit, on transporta la signification des caractères simples ou composés qui peignent des objets du domaine des sens à des objets qui y ont quelque rapport d'analogie: par exemple, la figure qui représente un cœur exprime l'idée d'*esprit,* et de *sentiment;* la figure représentant une chambre exprimera l'idée de *femme,* parce que la chambre est le séjour habituel de la femme, etc. etc. On en compte cinq cent quatre-vingt-dix-huit. Les caractères de la sixième classe peignent le son, et portent un nom exprimant cette idée. Un certain nombre de caractères dont la prononciation pourrait être supposée généralement connue ne sont employés que comme signes purement phonétiques, sans le moindre rapport avec leur signification particulière, et placés avec cette valeur phonétique à côté des figures. Il en résulte des caractères qui désignent à la fois la figure de l'objet et le son qui l'exprime : par exemple, un caractère qu'on prononce *li,* désignera, quand il se trouve seul, un *mille* (mesure de distance), et ajouté à la figure d'un poisson, il formera le nom du poisson *li,* c'est-à-dire de la carpe. Presque tous les noms de plantes, d'arbres, de poissons, d'oiseaux, d'animaux et d'une foule d'autres objets qu'il eût été trop difficile de représenter en figures,

sont désignés par des caractères mêlés de genre, et le nombre ne s'en élève pas à moins de vingt-un mille huit cent dix.

Tous ces rapports de nombre n'ont trait toutefois qu'aux mots et aux caractères qui se rencontrent dans le langage ordinaire ou dans la langue écrite ordinaire. C'est ainsi que le nombre des caractères chinois appartenant aux cinq premières classes, et qu'on pourrait en tous cas appeler *hiéroglyphiques*, atteignent le chiffre de deux mille quatre cent vingt-cinq. Une fois qu'on est parvenu à les connaître (M. Abel Rémusat prétend que la connaissance de dix-huit cents suffit), on connait, à vrai dire, tous les caractères chinois; car ceux de la sixième classe ne se composent que de la répétition et du mélange des caractères des cinq premières.

Le nombre des caractères employés aujourd'hui par les Chinois dans leurs dictionnaires usuels s'élève à quarante mille environ, dont la dixième partie seulement sont d'un usage général et fréquent. Aussi les différents ouvrages de *Kong-fou-hé* (Confucius) et de ses disciples ne contiennent guère que deux mille cinq cents caractères différents, à l'aide desquels on peut comprendre à peu près tout ce que la littérature chinoise offre d'important dans le domaine de l'histoire et de la philosophie. Pour faciliter la mise en ordre de ces caractères, on en a choisi deux cent quatorze auxquels on donne le nom de *clefs;* ils remplissent à quelques égards l'ordre alphabétique de nos lettres.

Ce système d'écriture des Chinois, qui au premier coup d'œil nous semble si bizarre, et qui aux yeux

de l'ignorance paraît hérissée de difficultés insurmontables, offre moins d'anomalies quand on en a fait une étude sérieuse et approfondie. Sans doute notre système d'écriture lui est préférable, parce qu'il est composé d'éléments beaucoup plus simples, et qu'avec la combinaison des vingt-cinq lettres de notre alphabet on peut écrire tous les mots imaginables, même ceux des autres langues, même les mots chinois. Mais nos caractères, tout en nous faisant connaître la prononciation d'un mot étranger, ne nous en donnent pas la signification. Ainsi un Français peut lire tous les livres écrits en anglais, en espagnol, en portugais, en italien, en polonais, parce que ces peuples se servent des mêmes caractères que nous; mais il ne les comprendra pas pour cela, s'il n'a pas appris ces langues. Le système chinois est tout différent, et sous ce rapport il présente un grand avantage sur notre alphabet. Comme il peint des idées au lieu de peindre des prononciations de mots, il en résulte que tous les peuples familiers avec ce système d'écriture, lisent facilement et comprennent tout ce qui est écrit en chinois, en le prononçant toutefois chacun dans leur propre langue. Ces caractères, ou plutôt ces symboles sont aussi intelligibles pour les habitants de la Cochinchine, du Japon, de la Corée, que pour les provinces de la Chine, où, comme nous l'avons dit, le dialecte et la prononciation changent à chaque instant. J'ai vu des habitants de Canton ne pouvoir se faire comprendre par la parole à Sang-haï : alors ils avaient recours à l'écriture, dont ils formaient le signe dans la main, et ils parvenaient sans

peine à communiquer leurs idées. J'ai souvent eu occasion moi-même d'employer ce moyen dans mes voyages, et il m'a toujours réussi. Si je l'avais connu la première fois que j'ai visité le quartier chinois de Singhapour, j'aurais été moins intrigué de ne rien comprendre de ce qui se disait autour de moi, tandis que je lisais et comprenais les affiches placardées sur les murailles.

Du reste, on peut facilement se rendre compte de cette singularité par ce qui a lieu en Europe relativement aux chiffres dits arabes. Ces chiffres représentent, par eux-mêmes et par leurs combinaisons entre eux, l'idée de tous les nombres possibles, et ils sont compris de toutes les nations européennes. Si un Français, par exemple, n'entendait pas ce qu'un Anglais voudrait lui dire par les mots *twenty-two*, il le comprendrait immédiatement s'il écrivait 22. De même, ce chiffre 22, que les Anglais prononcent *twenty-two*, sera prononcé par les Français *vingt-deux*, par les Italiens *venti due*, par les Espagnols *veinte y dos*, etc. etc. Le signe équivalent en langue chinoise sera les *eu-hi-eu* par le natif de Péking, et *i-chap-i* par celui de Canton. Si donc nous avions en Europe un système d'écriture universelle analogue à ce qui a lieu déjà pour les chiffres et les nombres, ou plutôt analogue au système chinois, cette écriture serait comprise avec la même facilité de tous les peuples européens, chacun la lisant dans sa langue. C'est ce qui a lieu dans les pays de l'extrême Orient, où l'écriture chinoise est le moyen par lequel plus de *quatre cents millions* d'hommes, occupant un territoire

qui excède la surface de l'Europe entière, se communiquent mutuellement leurs pensées.

Ainsi, avec les quelques centaines de mots chinois que je savais écrire en quittant Singhapour, j'étais en état de pouvoir me faire comprendre sur une étendue de pays de deux mille milles de latitude, c'est-à-dire depuis le Japon au nord jusqu'à la Cochinchine au sud, et cela avec d'autant plus de facilité que dans ces contrées tout le monde sait lire ; les coulies ou portefaix, les gens des basses classes en savent assez pour déchiffrer les affiches et les expressions les plus usuelles. Je voulus en faire l'épreuve ; je retournai au quartier chinois, et là m'adressant aux premiers venus, je leur fis plusieurs questions par écrit, qu'ils comprirent parfaitement, et auxquelles ils me firent des réponses très-intelligibles. Je revins enchanté du résultat de mon expérience, et plein de confiance dans le succès de mon voyage.

Enfin les avaries de notre navire étaient réparées, et l'on nous annonça que le lendemain on lèverait l'ancre. Je profitai du reste de ma journée pour faire mes adieux au bon et respectable M. Régnier et à mes amis les Chinois, dont il m'avait procuré la connaissance. Le soir j'allai coucher à bord, et le lendemain matin, 28 septembre, nous sortîmes de la rade de Singhapour.

Cet établissement de Singhapour n'est pas seulement une heureuse spéculation de son fondateur ; c'est encore un service rendu à la navigation, et un bienfait pour l'humanité entière ; car autrefois ces parages étaient infestés de pirates, qui rendaient la navigation extrê-

mement périlleuse. Aujourd'hui les pirates, atteints dans leurs repaires, ont entièrement disparu, et la navigation est presque aussi sûre que celle de nos mers d'Europe.

Un mois après notre départ de Singhapour, nous entrions dans le golfe de Canton, et nous jetions l'ancre dans le port de Macao.

CHAPITRE II

Macao. — Son origine, son état actuel. — Son aspect, vue de la rade. — La *grotte de Camoëns*. — Le christianisme à Macao. — Arrivée à Canton. — Visite à la ville ouverte. — Les principales rues, les boutiques. — Population. — Sentences et inscriptions dans l'intérieur des boutiques. — Une boutique de tabletterie. — Le jeu d'échecs et le buste de Napoléon Ier. — Système monétaire des Chinois. — Magasin de jouets. — Magasin de tableaux. — La peinture en Chine. — Influence de l'école anglaise. — Peinture à la gouache sur papier de riz. — Magasin de porcelaine, de soieries, etc. — Probité du haut commerce en Chine.

Nous relâchâmes huit jours à Macao. Nous étions bien sur le territoire chinois, dans une ville habitée presque en entier par des Chinois; mais ce n'était pas encore la Chine; car Macao appartient de droit, sinon de fait, aux Portugais, dont le pavillon flotte encore au haut des murailles.

Le petit coin de terre sur lequel est bâti cette ville fut concédé aux Portugais dans le temps de leur puissance et de leurs grandes entreprises, c'est-à-dire vers l'an 1580, pour avoir délivré la Chine d'un puissant chef de pirates qui avait mis le siége devant Canton;

ils y firent longtemps un commerce considérable non-seulement avec la Chine, qu'ils fréquentaient presque seuls, mais encore avec d'autres contrées de l'Asie orientale, et particulièrement avec le Japon et le Tong-king.

Aujourd'hui Macao, tombée avec la puissance de ses fondateurs, n'est plus une cité portugaise ; quoique le pavillon du Portugal flotte encore sur ses remparts, toute l'autorité est entre les mains d'un mandarin dont un ordre suffit pour suspendre tout commerce, ou pour empêcher les provisions de vivres d'entrer dans les forts, dont la garnison, composée de soldats indiens aussi lâches que mal armés, est méprisée même des Chinois. Le revenu des douanes et celui des impôts est perçu par les fonctionnaires chinois. La population de cette ville s'élève à trente-quatre mille âmes, dont trente mille Chinois, trois mille cinq cents descendants des Portugais qui n'ont guère conservé de traces de leur origine, et cinq cents Européens de différentes nations, principalement d'Anglais.

Macao présente du côté de sa rade un grand nombre de belles maisons qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au sommet qui domine sa forteresse. Son aspect est beau et imposant. On a devant soi, au fond d'une baie de sable, la muraille qui séparait autrefois le territoire chinois du territoire portugais, muraille que les Chinois ont franchie, mais que des étrangers ne dépasseraient pas impunément. Sur la gauche s'élève, à l'extrémité d'une pointe de rochers assez élevés, une batterie plus blanche que solide, qui ne sert plus qu'à

rendre des saluts aux navires ; un peu au-dessus, on reconnait à ses hautes murailles ombragées de grands arbres le couvent de la Guia, résidence de l'évêque de Macao ; deux autres monastères presque abandonnés s'élèvent du même côté ; la demeure du gouverneur et les élégantes habitations des Européens, parmi lesquels dominent les Anglais, bordent les quais. Macao est redevable aux Chinois de fort beaux marchés couverts, très-propres et parfaitement aérés, dont l'emplacement a été conquis sur la montagne à force de travaux. Toutes les rues sont étroites, tortueuses, plus ou moins en pente, mais propres et bordées de petites maisons à un seul étage, en pierre et blanchies à la chaux.

Un groupe de rochers, près d'une des plus hautes éminences de la ville, forme une espèce d'antre appelé la *grotte de Camoëns*, selon la tradition, c'est là que ce poëte aurait composé son fameux poëme des *Lusiades*. Un habitant de Macao a eu l'ingénieuse idée d'encadrer dans son jardin cet endroit pittoresque, asile sacré du malheur et du génie.

Je ne fis que quelques courtes visites à Macao, et le soir je revenais toujours coucher à bord, parce que notre capitaine n'attendait qu'un vent favorable pour faire voile vers Canton. Une remarque que je fis, c'est que le culte catholique s'y maintient avec splendeur, malgré la présence d'un mandarin chinois et l'idolâtrie de presque tous ses compatriotes ; car sur une population de trente mille Chinois, à peine en compte-t-on six cents catholiques. Ce n'est certes pas le zèle des missionnaires qui fait défaut : il y a dans cette ville un

séminaire, une maison de lazaristes et nombre d'ouvriers de la foi, parmi lesquels je compterai trois jeunes prêtres chinois d'origine, et qui se livrent avec un zèle ardent à la conversion de leurs compatriotes. Mais ce qui arrête le zèle de nos missionnaires, ou, pour mieux dire, ce qui le rend infructueux, c'est l'extrême corruption des mœurs qui règne dans cette ville. Un mot d'un navigateur (M. Laplace) peindra énergiquement l'état de Macao. « Les Chinois, dit-il, regardent Canton comme le refuge de tous les mauvais sujets des pays voisins, et Macao comme la sentine de Canton. »

La distance de Macao à Canton est de cent dix-huit kilomètres ; favorisés par le vent et la marée, nous la franchîmes dans une journée, et, partis de grand matin de Macao, le soir nous jetâmes l'ancre dans le port de Canton.

Enfin me voilà en Chine, et dans une des principales villes de l'empire, à Kouang-tcheou-fou, comme l'appellent les indigènes. Cette ville, située entre la rive septentrionale du Tchu-kiang, que les Européens nomment *Tigre*, et la rive orientale du Pé-kiang, se compose de deux villes également grandes et populeuses ; l'une, située à quelque distance du fleuve, est la cité chinoise, entourée, comme elles le sont toutes, de murs peu élevés, mais épais de sept à huit mètres, dans lesquels on n'a pratiqué qu'un très-petit nombre de portes voûtées, dont l'entrée est sévèrement défendue aux étrangers. Ses rues, que j'ai visitées plus tard, sont étroites, tortueuses, mais propres; ses maisons basses

et construites en briques. C'est l'ancien Canton, c'est la ville chinoise. A côté est la ville tartare, séparée de la ville chinoise, mais comprise également dans l'enceinte fermée. Le nouveau Canton, contigu au premier, occupe dans un plaine un emplacement immense. C'est la ville européenne; elle n'est pas fermée; aussi les Chinois la considèrent-ils comme un faubourg de l'ancienne. Les factoreries, bâties sur un vaste plan, forment sur les bords du Tchu-Kiang un beau quartier, bordé de quais larges et bien construits.

Je n'ai pas besoin de dire avec quel empressement je visitai tout d'abord la ville ouverte, qui, quoique appelée ville européenne, n'est presque habitée que par des Chinois, les négociants européens n'en occupant qu'une très-faible partie, et ne formant qu'un nombre imperceptible au milieu de la masse des indigènes (deux à trois mille environ dans une population de cinq à six cent mille âmes).

On entre dans la ville immédiatement en quittant le fleuve, et en laissant les factoreries sur la droite. Dès les premiers pas on trouve partout l'image de l'activité et de l'industrie chinoises; les rues, il est vrai, comme dans les vieilles villes, comme dans toutes les villes chinoises, sont étroites, tortueuses, mais longues, très-unies et d'une admirable propreté; les maisons, construites la plupart en bois avec une galerie couverte au premier étage, ont un air d'aisance agréable à la vue; la forme particulière du toit, qui fait saillie sur le devant, les ornements bizarres dont il est garni, les couleurs brillantes qui couvrent la façade, forment un spectacle

difficile à rendre. Chaque corps de métier occupant un quartier particulier, les boutiques de chaque rue ont une apparence uniforme, mais qui devient de plus en plus brillante à mesure qu'elles sont plus voisines des factoreries.

Dans cette partie de la ville, les magasins ont pris, pour ainsi dire, une apparence européenne, et les deux rues principales qui ont reçu les noms anglais de *New-China-street* et de *China-street*, ne dépareraient pas, sous le rapport de la symétrie, de l'élégance des boutiques et de la manière dont les marchandises sont disposées pour tenter les chalands, les plus beaux quartiers marchands de Londres ou de Paris. Ces espèces de passages, pavés avec des dalles troujours très-propres, et qu'une tente défend contre les rayons du soleil, sont bordés de petites maisons contiguës, bien peintes, et portant écrit en lettres d'or le nom du marchand. C'est là que sont exposés les objets qui trouvent en Europe tant d'amateurs, que brillent tous ces meubles en laque aux formes singulières, aux dessins plus bizarres encore, dont notre industrie, dépourvue des matériaux que la Chine et le Japon seuls produisent, n'a pu encore égaler la perfection.

Dans cette ville immense, tout semble avoir été sacrifié au commerce : les rues sont bordées de deux longues files de magasins toujours très-propres, et disposés à peu près comme ceux de nos petites villes de France. Un vaste comptoir bien simple en occupe le fond, où sont rangées les marchandises sur des planches et dans des cases ; derrière la boutique est une petite

chambre où les hommes prennent leurs repas. Les femmes, toujours enfermées, ne paraissent jamais dans les magasins, et occupent un logement ailleurs, loin des yeux de leurs parents. Au-dessus de la boutique se trouve l'appartement rempli de marchandises, où restent les commis, et que la prudence commande d'y laisser la nuit, car le maître retourne chaque soir à sa maison particulière, qu'habitent sa femme et ses enfants, et qui est ordinairement située dans la ville fermée.

Les demeures des premiers mandarins sont de grandes maisons en pierre ou en bois sans ornements, à un seul étage, qu'environnent de vastes cours ceintes de hauts murs; les portes, massives et grossières, ont plutôt l'air de fermer des prisons que des palais.

Le chiffre de la population de Canton a été longtemps controversé; mais d'après les documents les plus récents, et que j'ai recueillis sur les lieux, je suis fondé à évaluer la population des deux villes réunies à un million d'habitants, en comprenant dans ce chiffre la population qui habite sur la rivière dans des *sampanes* ou bateaux, et qui peut être évaluée à cent mille âmes.

Je revins souvent visiter les rues et les magasins voisins des factoreries, et chaque jour j'y remarquais des choses qui m'avaient échappé à une visite précédente. Ainsi, ce n'est qu'après plusieurs promenades que je m'aperçus que l'intérieur de la plupart des boutiques était décoré d'inscriptions et de sentences, parfois fort curieuses. J'avais pris d'abord ces inscriptions pour l'annonce ou l'indication des marchandises vendues dans le magasin; mais un jour, m'étant amusé à en tra-

duire une, je vis qu'elle n'avait aucun rapport direct à la vente; j'en traduisis plusieurs dans différents endroits, et je reconnus partout des devises ou sentences de différentes natures. Voici celles que j'ai remarquées dans une de mes tournées : *Bavarder et demeurer assis longtemps sont deux choses qui font tort aux affaires.* — *De précédents chalands ont rendu circonspects, on ne fait pas de crédit.* — *Petit ruisseau qui coule toujours.* — *Marchandises non falsifiées et prix loyaux.* — *Commerce qui tourne comme une roue*, etc. etc.

Tandis que je m'amusais à lire ou à traduire ces inscriptions, les marchands, placés sur le seuil de leurs magasins, m'engageaient de l'air le plus pressant à entrer et à voir de plus près leurs marchandises, ajoutant avec politesse que cela ne m'obligeait nullement d'acheter. Les négociants de la ville ouverte ont tellement l'habitude de faire des affaires avec les étrangers, qu'ils reconnaissent facilement à quelle nation ceux-ci appartiennent. Ainsi un d'eux, qui m'avait invité avec le plus d'empressement à visiter sa boutique, me dit : « Entrez, monsieur le Français, je vous montrerai quelque chose que vous verrez avec plaisir. » Je compris très-bien sa phrase, et je fus enchanté de pouvoir enfin entendre et me faire entendre dans la langue parlée. Il est vrai qu'il ne s'était pas servi du dialecte usité ordinairement à Canton; mais comme il m'avait vu lire et traduire les inscriptions de quelques boutiques, il en avait conclu que je devais comprendre le *houan-hoa* ou *haut chinois*, et c'était dans ce dialecte qu'il m'avait adressé la parole. Je lui répondis pour le remercier de sa politesse, et

j'entrai dans le magasin. Il y avait un assortiment complet de ces objets en ivoire, où l'ouvrier a épuisé tout ce que le Créateur a départi à l'homme d'adresse manuelle; on me fit d'abord admirer des boules concentriques sculptées à jour et au nombre de dix à vingt-quatre, les unes dans les autres; ces objets sont vendus depuis quarante-cinq jusqu'à cent cinquante francs. Après m'avoir montré différents autres chefs-d'œuvre du même genre, le marchand alla chercher dans une armoire un jeu d'échecs dont toutes les pièces étaient tournées et sculptées avec soin, mais dont la principale, le roi, était représentée par le buste de Napoléon, dans l'attitude et le costume historique, c'est-à-dire les bras croisés et coiffé du petit chapeau; il me fit voir ensuite des cachets d'ivoire dont la statue de ce grand homme forme le manche. J'avoue que j'éprouvai un sentiment d'orgueil national en voyant, à l'autre extrémité de la terre, la popularité dont jouit un héros qui a porté si haut et si loin la gloire du nom français. Les autres marchandises se composaient de couteaux à papier, d'éventails de nacre, d'ivoire, d'écaille et de bois de sandal, de paniers de toutes formes, de peignes, etc. Mais, disons-le, ces ouvrages sont plus remarquables par l'originalité des formes et le bon marché que par le fini et la délicatesse du travail. Sous ce dernier rapport, nos tabletiers de Dieppe et même de Saint-Claude, grâce à un outillage supérieur, ont laissé bien loin derrière eux les Chinois, qui ne disposent d'aucun de ces moyens perfectionnés dont la mécanique enrichit journellement nos ateliers.

Je ne voulus pas me retirer sans faire quelque emplette; j'aurais cru ne pas répondre convenablement à la courtoisie que m'avait montrée le marchand. Je fis choix de plusieurs de ces objets, pour le prix desquels je déposai sur le comptoir des piastres fortes d'Espagne ou des dollars de l'Amérique du Sud, seules pièces qu'admettent les Chinois, non comme monnaie, mais comme lingot d'argent. Mon marchand, après avoir examiné ces piastres une à une avec une scrupuleuse attention, après avoir recueilli avec un signe de tête approbatif les estampilles des négociants de sa connaissance par les mains desquels ces piastres avaient déjà passé, sortit gravement de sa poche une petite romaine en ivoire munie d'un plateau, et pesa chacune d'elles avec une merveilleuse promptitude. Cette vérification terminée, il me rendit un petit morceau d'argent valant environ cent cinquante-un centièmes de piastre, et formant la différence du prix des marchandises que j'avais achetées avec l'argent que j'avais donné. Il eut soin d'apposer son poinçon sur le morceau d'argent qu'il me rendit.

Voilà où en est le système monétaire des Chinois. Le gouvernement ne frappe aucune monnaie d'or ou d'argent; il n'émet comme monnaie courante que le *tchen* ou *tsien*, petite pièce circulaire coulée dans un moule, et composée d'un alliage de cuivre et de zinc, dont la valeur, calculée en argent, est d'un demi-centime, et le poids d'un *mace* (trois grammes quatre-vingt-cinq centigrammes). Elle est percée par le milieu d'un trou carré qui sert à en former, au moyen d'une attache, des paquets de cent, dont la valeur légale est d'un mace d'ar-

gent. Le *tsien* porte sur l'une de ses faces le nom de l'empereur régnant en lettres tartares; et sur l'autre face le même nom en caractères chinois avec ces deux mots, *tung-paci* (monnaie courante).

Le peu de valeur de la monnaie courante nécessite dans toutes les transactions un peu importantes l'emploi de l'argent, considéré comme *poids*, dont le *taël*, once chinoise, exprime l'unité. Le taël se divise en dix *maces*, le mace en dix *candarins*, le candarin en dix *tsien*. Tous ces noms, à l'exception du dernier, sont autant de noms de poids, mais non pas de pièces; de sorte que dix tsien de billon égalent un candarin d'argent, cent égalent un mace, et mille valent un taël.

Les Chinois ont une telle propension à contrefaire la monnaie, que le peu de valeur du *tsien* ne les a pas mis à l'abri de la contrefaçon; tout le monde s'en mêle: l'étranger, le peuple chinois et son gouvernement. Il en résulte qu'au change un mace d'argent, dont la valeur légale est de cent tsien, en vaut en réalité cent soixante.

On prétend que c'est de cette propension irrésistible des Chinois à la contrefaçon qu'est venue la difficulté ou même l'impossibilité d'établir une monnaie d'argent. Les piastres ou dollars introduits dans le commerce sont contrefaits journellement; aussi n'ont-ils de valeur qu'au poids, malgré les marques particulières des individus dans les mains desquels ils ont passé, et qui ont pour objet d'en garantir la valeur réelle. Mais je laisse cette dissertation sur les monnaies pour continuer ma promenade.

En quittant la boutique de mon marchand de tabletterie, je m'arrêtai devant un magasin de jouets qui attira longtemps mon attention ; on y vendait aussi des collections d'insectes, des fruits de la Chine parfaitement imités en argile coloriée, des cannes à formes bizarres, des racines de bambou sculptées avec un rare bonheur, des cages d'une gracieuse légèreté, des pipes, des lignes pour pêcher, des pièces d'artifice assorties en caisses et qui constituent pour une valeur de six francs tout un feu d'artifice qu'on paierait en France trente francs. Ce que nous savions en pyrotechnie il y a soixante ans, nous l'avons emprunté aux Chinois ; aujourd'hui nous pourrions en remontrer pour la composition et l'arrangement mécanique, mais ils ont gardé le secret du bon marché.

Un fauteuil en bambou et rotin attira surtout mon attention ; pour m'en faire mieux comprendre l'usage, le marchand s'y installa, et d'un coup de talon fit sortir de dessous, en manière de double fond, un tabouret complétant la chaise longue ; je ne pouvais me lasser d'admirer la simplicité élégante, la légèreté en même temps que la solidité de ce meuble, où le corps, soutenu de toute part, trouve une délicieuse fraîcheur, un repos qu'aucune autre invention ne saurait procurer.

Il y a dans China-street un magasin des plus renommés pour sa peinture à la gouache sur papier dit de riz, comme pour les dessins au trait et les tableaux à l'huile qu'on y fabrique. Je me sers de ce mot, parce que c'est réellement une fabrique que l'atelier du célèbre Yomqua. La peinture n'est encore en Chine qu'un métier,

exigeant chez ceux qui l'exercent une certaine habileté de main, laquelle s'acquiert à la longue, et une aptitude à l'imitation que donne l'habitude, et qui forme un des traits distinctifs de l'intelligence chinoise. Le peintre chinois peut rendre avec une exactitude impossible à surpasser, des papillons, des animaux, des fleurs, des fruits, des poissons; il sait admirablement bien choisir et fondre ses couleurs, en varier tous les tons; il peut aussi copier parfaitement un paysage : mais sous son pinceau ce paysage perdra le mouvement, la vie qui l'animaient. A plus forte raison s'il s'agit pour lui de la mise en scène de personnages : l'expression échappera à son art, et de son modèle vivant il fera un mannequin.

Les sujets des tableaux qu'on trouve chez les peintres sont peu variés; un tableau nouveau est un événement dans le commerce; le même ouvrier (je me garderai bien de dire artiste) le tire à cent à cent cinquante exemplaires, c'est-à-dire le copie cent à cent cinquante fois, et le plus souvent ses copies sont l'œuvre de deux ou trois peintres (j'allais dire manœuvres) qui se divisent le travail; l'un fera les arbres, l'autre les maisons, un troisième les personnages, et comme chacun travaille dans sa spécialité, chaque objet est séparément bien traité; mais l'ensemble est détestable.

L'école anglaise a déjà puissamment réagi sur la peinture à l'huile des Chinois; la perspective, dont ils ne tenaient autrefois nul compte, est quelquefois assez bien observée; mais ce qui leur manque encore, c'est l'entente des ombres, des lumières et du clair-obscur;

ainsi, n'ayant eu pour modèles que des paysages anglais aux ciels sombres et nuageux, ils ont donné à tous leurs paysages des ciels voilés, ce qui ne les empêche pas d'éclairer leurs premiers plans d'une lumière éclatante de l'effet le plus faux.

De tous les peintres de Canton, Lam-qua est celui qui paraît avoir le mieux mis à profit les enseignements des peintres anglais, dont il reproduit assez bien le genre dans ses portraits à l'huile; ce n'est peut-être pas encore un artiste, mais ce n'est déjà plus un ouvrier.

Tout le monde connaît la délicatesse et le fini des gouaches sur papier dit de riz, dont la pâte est fournie par la moelle d'une plante de marais appartenant, je crois, à la famille des légumineuses, et qui est connue en Chine sous le nom de *tong-tsao;* les couleurs sont broyées avec de l'eau chargée de gélatine et avivées par l'alun : les Chinois excellent d'ailleurs dans l'art de les préparer, et, bien qu'ils ne connaissent, en fait de couleurs minérales, aucune combinaison chimique que nous ne fassions mieux qu'eux et à meilleur marché, ils possèdent, par suite d'une longue pratique, des procédés mécaniques de division et de porphyrisation qui assurent, en dehors des sciences chimiques, une supériorité réelle à leurs couleurs sur les nôtres; ainsi, bien qu'il n'y ait pas deux sulfures de mercure possibles, leur vermillon est meilleur que le nôtre, et cela tient aux distillations répétées auxquelles on soumet le cinabre, ainsi qu'aux procédés qu'on emploie dans sa trituration.

Les magasins de porcelaine de China-street sont nombreux et bien assortis. J'en visitai plusieurs, et m'arrêtai particulièrement chez le fabricant Cum-chou, avec qui je pris jour pour visiter la manufacture qu'il possède dans les environs de la ville.

Les boutiques de soieries sont aussi fort répandues dans le quartier qui avoisine les factoreries européennes. Je rencontrai pendant mon séjour à Canton un Français que j'avais connu à Mazatlan, au Mexique, et qui était venu avec une valeur de cent mille piastres pour acheter des soieries en Chine. L'occasion d'examiner des étoffes, d'acquérir la connaissance des qualités, des prix, d'entrer dans le détail de leur fabrication, s'offrait trop belle pour que je ne la saisisse pas. Nous parcourûmes ensemble tous les magasins de la ville ouverte, et j'assistai à toutes ses emplettes. Les paiements ont lieu au fur et à mesure des livraisons des marchandises. Mon compatriote se louait beaucoup de la bonne foi des fabricants chinois, qui ont satisfait religieusement à tous les engagements contractés envers lui.

J'étais venu ici avec un préjugé fort répandu en Europe sur la probité plus que douteuse des commerçants chinois. Ce qui s'est passé à l'égard de mon compatriote le Franco-Mexicain, et ce que j'ai vu d'ailleurs, m'a fait revenir entièrement sur ce préjugé. Je me suis convaincu d'une chose : c'est que le haut commerce de Canton apporte une probité sévère dans ses transactions ; il sait trop bien qu'il n'y a pas de confiance sans bonne foi, et point de grand commerce sans

confiance. Il laisse donc aux boutiquiers leurs petites ruses, leurs ignobles manœuvres pour surfaire et tromper, et repousse ce principe entretenu à l'usage du bas peuple par les mandarins, à savoir : que tout ce qu'on peut prendre aux *tan-quoï* (diables étrangers) est de bonne prise.

Le petit commerce de détail mérite au surplus toute sa mauvaise réputation auprès des étrangers, et, bien que je fusse en garde contre ses fraudes et l'exagération des prix qui pouvaient m'être demandés, j'ai payé tel objet le double de ce qu'il m'a coûté depuis en le faisant acheter par un Chinois chrétien que nos missionnaires avaient mis à ma disposition. Mais n'est-ce qu'en Chine qu'on trouve de ces fraudes et de ces exagérations, et ne pourrait-on pas en rencontrer de semblables sans sortir d'Europe, sans sortir de France, ou même sans sortir de Paris?

CHAPITRE III

Suite du précédent. — Mouvement et aspect de la rue appelée Physic-street pendant la matinée. — Boutique de marbrier. — Magasins de bric-à-brac. — Goût des Chinois pour les objets d'art et d'antiquité. — Faubourgs du Sud; entrepôts. — Le Teen-tze-mataou, ou place des exécutions. — Des supplices en Chine. — Strangulation, décapitation, bastonnade, cangue. — Faubourg de l'Est. — Établissements de bienfaisance qu'il renferme. — Tentative que je fais pour pénétrer dans la ville tartare et dans la ville chinoise. — Elle échoue, mais sans m'attirer de désagréments. — Différence que les Chinois font des Anglais et des Français. — Le lettré Paw-ssé-tchen. — Ma liaison avec lui. — Invitation à visiter sa maison de campagne. — Cérémonial à ce sujet. — Description du bateau qui m'y transporte. — La ville flottante. — Le parc et la maison de campagne de Paw-ssé-tchen. — Imprimerie chinoise. — Procédé des imprimeurs chinois. — Planche d'impression gravée. — Difficulté de l'emploi des caractères mobiles. — Ces caractères n'y sont pas inconnus. — Leur invention. — Usage des caractères mobiles à l'imprimerie impériale de Pékin et chez quelques éditeurs de Nanking.

La rue la plus fréquentée de Canton est Physic-street. Cette rue est le centre du mouvement commercial, et elle présente sous ce rapport le spectacle le plus varié des mœurs chinoises, quoique l'aspect de la rue en elle-même ne révèle pas son importance, et qu'elle soit tout aussi étroite et tout aussi tortueuse que les autres

voies de communication de Canton. Du reste, comme les autres rues, autant elle est animée pendant le jour, autant elle est déserte et silencieuse dès que la nuit arrive. Sa vie commence avec les premiers rayons du soleil; ses boutiques s'ouvrent promptement, et la foule envahit bientôt la rue, qui devient un marché général.

C'est alors que Physic-street offre une physionomie toute particulière, et qui m'a souvent rappelé certaines rues de Paris. Des marchands ambulants ne cessent de la parcourir en tous sens, et font sans cesse entendre les cris les plus assourdissants. Chaque espèce de marchandises a son cri particulier; les légumes ont leur air, qu'on pourrait noter; le poisson appelle à sa façon les acheteurs; la viande, les animaux vivants ont aussi une exclamation qui les distingue. A quelques marchands la voix ne suffit pas; c'est alors à qui se servira de l'instrument le plus retentissant, car celui qui fera le plus de bruit verra prospérer son commerce ambulant. En Chine, comme ailleurs, il faut se faire remarquer, n'importe de quelle manière.

Toutes ces diverses denrées d'approvisionnements ne sont pas, comme à Paris, traînées dans de petites charrettes à bras. Les voitures, quelque forme qu'on leur suppose, sont, pour ainsi dire, inconnues en Chine; d'ailleurs elles ne pourraient circuler dans ces rues étroites; de grandes corbeilles contenant la marchandise sont suspendues sur les épaules du marchand comme les plateaux d'une balance.

Au milieu du pêle-mêle qui résulte du mouvement de

ces gens se croisant en tous sens, du tumulte occasionné par leurs exclamations de tous genres, se distingue le cri des coulies (portefaix) pliant sous le fardeau : *Lay! lay!* (gare! gare!) Chacun se range pour leur faire place, et l'on n'a souvent que le temps de se jeter dans la première boutique ouverte. Puis vient le palanquin du riche, qui traverse au pas de course cette multitude, bousculant tout sur son passage. C'est une confusion dont on ne peut se faire une idée qu'en se rappelant les *Embarras de Paris* de Boileau.

Il faut la voix d'un crieur public pour dominer tout ce vacarme. Le voilà précisément qui se fait entendre : c'est le dernier numéro de la gazette de Canton qui vient de paraître. Moyennant mes deux tsien (un centime), je possède sur deux grandes feuilles d'un papier jaunâtre les grandes nouvelles des deux provinces de Kwang.

Heureusement onze heures arrivent, l'agitation se calme un peu : les provisions de première nécessité sont faites ; c'est surtout dans les magasins que le commerce va se faire. On peut maintenant sans trop de risques promener sa flanerie le long des boutiques ; on cesse d'être ballotté par les flots de cette populace mouvante, d'être assourdi par ces voix discordantes et criardes.

La première boutique où j'entrai, la première fois qu'il me prit fantaisie d'aller faire ma promenade du matin à Physic-street, après que le calme fut rétabli, était la boutique d'un marbrier. J'avais un double intérêt à la visiter, pour connaître d'abord la nature

des marbres employés en Chine, puis à quel point en est l'art du marbrier dans le Céleste Empire. Les marbres qu'on y met en œuvre sont extraits des carrières ouvertes à trois cent vingt kilomètres environ au nord de Canton, dans la haute chaîne de montagnes calcaires qui court depuis le Yun-nam jusqu'au Fo-kien. Ces calcaires cristallins offrent des variétés de marbre noir, gris, blanc, blanc veiné de gris, blanc veiné de rouge.

Quant à l'art du marbrier, il est peu avancé, quoique les Chinois recherchent par-dessus tout, pour la décoration de leurs appartements et de leurs meubles, les ornements qui tirent de leur nature même leur principale valeur. A ce point de vue, nos marbres d'Europe seraient sûrs d'obtenir une grande faveur en Chine, car ils sont travaillés d'une manière bien supérieure à ceux du pays. En Chine, on débite bien les blocs en plaques au moyen de scies, comme en Europe; mais on obtient rarement d'aussi grandes pièces, et la plupart du temps on se contente de faire des carreaux.

J'ai trouvé cependant dans ce magasin des tables rondes avec des pieds de marbre tournés; le travail était bien fait, mais le polissage était manqué ou plutôt nul, et c'est pourtant cette dernière opération qui donne au marbre ce glacé qui en fait ressortir jusqu'aux veines les plus délicates; sous ce rapport les Chinois sont extrêmement arriérés. Les nuances de leurs marbres ne peuvent apparaître sur la surface mate et grenue qu'ils présentent, ce qui leur ôte un grand

prix ; le seul toucher est parfois suffisant pour leur imprimer une flétrissure que leurs aspérités empêchent d'enlever facilement. On comprend aisément combien ce dernier défaut en rend l'emploi dans les appartements moins fréquent qu'il ne le serait si leur poli les garantissait et facilitait leur entretien.

Je terminerai cette revue des principaux magasins de la ville ouverte de Canton par les boutiques de marchands de curiosités ou de *bric-à-brac*, comme on les appelle vulgairement en France. Les boutiques de ce genre établies dans Physic-street méritent surtout une attention particulière. On y trouve toutes sortes d'objets d'art et d'antiquité. Les Chinois en sont fort amateurs, et, dit M. Itier, que j'ai déjà cité, « à voir la collection de ces objets, qui se recommandent autant par la bizarrerie des formes et du travail que par le luxe de leur inutilité, on est conduit à considérer ce goût comme un des effets nécessaires du développement de la civilisation de l'espèce humaine, puisqu'il se rencontre partout (1). »

C'est qu'en effet le passé est un enseignement pour l'avenir, et que les objets portant l'empreinte de l'époque à laquelle ils ont appartenu et de leur origine révèlent l'histoire du monde à l'homme qui ne resserre pas son intelligence dans la manie de collectionner. Aussi chez tous les peuples ces recherches s'exercent-elles toujours sur des choses de même genre, telles que les vieilles peintures, les anciens manuscrits, les vases antiques,

(1) Jules Itier, *Journal d'un voyage en Chine.*

les médailles, les monnaies, les statues, les armes, les inscriptions, etc.; elles se retrouvent généralement chez toutes les nations, et offrent pour l'histoire les preuves les plus fortes, soit par elles-mêmes, comme une histoire manuscrite, une médaille et son millésime, soit par les comparaisons et les rapprochements qu'elles permettent d'établir avec d'autres, comme une arme, une statue.

« L'antiquaire chinois et celui d'Europe, selon la juste réflexion de M. Itier, en s'entourant des chefs-d'œuvre des temps passés, satisfont l'un et l'autre à ce besoin d'agrandir le cercle de la vie par l'étude de la trace qu'a laissée l'homme en passant. »

Malheureusement cette classe d'antiquaires est la moins nombreuse. Les *connaisseurs* ou soi-disant tels, et les *collectionneurs* qui entassent tout ce qu'ils trouvent pêle-mêle et seulement pour le plaisir de collectionner, fourmillent partout, et peut-être plus en Chine qu'ailleurs.

Au surplus, temps passé, temps présent de la Chine sont tout un aux yeux du voyageur étranger qui, comme moi, les ignore l'un et l'autre et les rencontre ensemble pour la première fois, et l'intérêt que lui offre chaque objet de ce pays singulier ne lui laisse pas le loisir de s'arrêter aux distinctions spécieuses que fait le marchand sur le degré d'ancienneté de telle ou telle chose. Aussi était-ce sans songer à leur origine, et de la meilleure foi du monde, que j'admirais cette variété infinie de coupes, de cassolettes, de vases, de trépieds en bronze et en argent couverts de ciselures, représentant

le Fong-hoang, un phénix chinois si parfaitement semblable au phénix égyptien, le dragon ailé et tous les animaux fantastiques de la mythologie chinoise; ces objets d'art en jade (*yu*) dans lesquels cette pierre si dure a reçu par la taille toutes les formes qu'une imagination fertile peut enfanter; ces jolies boîtes et ces plateaux en pâte de laque verte ou rouge; ces statues, ces vases et ces flacons en quartz hyalin, en améthyste, en agate ou bien en lazulite; ces coupes en corne de rhinocéros, couvertes des plus gracieux ornements et montées sur leurs pieds de bois d'ébène découpés à jour; ce miroir métallique circulaire, légèrement convexe, qui semble refléter l'image tracée par derrière, phénomène qui a donné lieu à de longues dissertations parmi nos savants européens, jusqu'au moment où l'on s'est aperçu que l'image reflétée n'était nullement celle du dos du miroir, mais bien le dessin, imperceptible à l'œil, tracé à sa surface.

Il y avait aussi dans cette boutique de bric-à-brac d'anciennes boussoles, couvertes de signes astrologiques fort compliqués, tels que les huit figures mystiques de Fo-hi, les douze caractères horaires, les vingt-quatre divisions de l'année solaire, etc. etc. On sait que dans l'opinion des Chinois l'aiguille aimantée se tourne vers le sud, aussi l'ont-ils nommée *che-nan-chaï* (chariot marchand vers le sud).

Je ne terminerai pas l'énumération des choses qui ont le plus captivé mon attention, sans parler de ces ornements d'ambre jaune transparent (succin) artistement taillés, et qui renferment divers insectes, des

mouches, des araignées, etc. Cet ambre et les fossiles qu'il contient se trouveut dans les couches de lignite de l'époque tertiaire supérieure du territoire de Canton; ils rappellent l'ambre insectifère des bords de la Baltique; le marchand, pour me certifier que ce n'était point une composition, électrisa en le frottant sur sa manche le morceau que je voulais acheter, et me montra qu'il jouissait de la propriété d'enlever un fétu de paille.

Mais ce ne sont pas seulement les brillants magasins de China-street ou de Physic-street qui doivent attirer l'attention du voyageur. Le faubourg du Sud, situé entre la partie chinoise de la ville fermée et la rivière de Canton, est intéressant à visiter à cause des immenses entrepôts qui s'y trouvent. Autrefois ils appartenaient tous aux marchands hongs, lorsque ces derniers possédaient le monopole du commerce avec les Européens; mais quoiqu'ils ne jouissent plus de ce monopole depuis le traité de 1842, ils n'en ont pas moins conservé la prépondérance commerciale qu'ils avaient alors, et la plus grande partie des entrepôts leur appartient encore. Là sont entassées d'immenses quantités de caisses de thé et de marchandises de toutes sortes; la disposition de ces magasins est fort intelligente, et me rappela celle des docks de Londres; ils ont généralement deux entrées, l'une sur la ville, l'autre sur la rivière, de sorte que les bateaux chargés peuvent aborder jusqu'à la porte de chaque magasin.

C'est aussi dans ce faubourg que se trouve le Teen-tze-mataou, ou place des exécutions. La cruauté des

supplices chinois est, pour ainsi dire, passée en proverbe en France. Je voulus m'assurer du véritable état des choses, ayant déjà reconnu sur beaucoup de points combien la vérité avait été altérée. Si l'on s'en tient à la lettre du code, il n'y a rien d'exagéré dans les récits, et il n'était pas rare autrefois de condamner les criminels à être sciés entre deux planches, aveuglés, éventrés, torturés par le bourreau, enfin coupés en cent morceaux; mais de ce luxe barbare de peines capitales, toujours écrites dans le code chinois, l'usage n'a guère conservé aujourd'hui que la décollation et la strangulation contre un poteau auquel le patient est attaché. Ce dernier supplice est à peu près le garrot espagnol. Quant aux peines correctionnelles, elles se traduisent par la bastonnade, qu'on distribue au moyen du bambou avec une grande libéralité et pour les moindres méfaits. Puis vient la cangue, peine bien autrement sévère, et qui consiste en une espèce de plateau de bois d'un mètre carré, dans lequel la tête et une des mains du patient sont engagées, et qu'il ne quitte ni jour ni nuit, pendant tout le temps fixé par la sentence, c'est-à-dire pendant des semaines et même des mois entiers; cette espèce de collier pèse jusqu'à cent kilogrammes, et porte écrits sur l'une de ses faces les motifs et le dispositif du jugement.

Quant au faubourg de l'Est, je n'ai à en parler qu'à l'occasion de trois établissements de bienfaisance qu'il renferme. Le plus important est le Yang-tsé-yuen, ou dépôt de mendicité, servant de lieu de refuge aux infirmes et aux vieillards. Placé sous la protection de

l'empereur, il reçoit, pour faire face à ses dépenses, une somme annuelle de cinq mille quatre cents taëls (quarante mille cinq cents francs); on peut juger, d'après cette allocation, de l'insuffisance des secours donnés à ces malheureux, dont le nombre, dans une ville comme Canton, excède plusieurs milliers; aussi les voit-on sortir à la nuit tombante et se répandre dans les rues pour demander l'aumône, en cherchant à attirer l'attention du public par des chants monotones qui me rappelaient nos complaintes. Combien de fois n'ai-je pas été heurté, vers le soir surtout, par des gens qui ne se dérangeaient point de leur chemin et dans lesquels je ne tardais pas à reconnaître de malheureux aveugles se rendant devant quelque boutique pour y faire entendre le bruit assourdissant de deux morceaux de bois sonores frappés l'un contre l'autre, jusqu'à ce que le marchand se décide à racheter par une aumône cette espèce de charivari! Et je faisais la réflexion que cette méthode d'attendrir les gens en les impatientant est à peu près générale, car je l'ai trouvée en France, en Italie, en Turquie comme en Chine.

Non loin du Yang-tsé-yuen se trouve le Yuh-ying-tang, ou hospice des enfants trouvés; ils y sont élevés jusqu'à ce qu'ils puissent travailler; alors on les vend aux gens riches, qui en font des domestiques. Fondé il y a cent cinquante ans environ, cet hospice peut à peine recevoir deux à trois cents enfants, à l'entretien desquels deux mille deux cent vingt-cinq taëls (vingt mille cent soixante-seize francs) sont affectés. L'insuffisance d'un pareil établissement et des ressources dont

il dispose, dans un centre de population tel que Canton, n'a pas besoin de commentaires. Il semble qu'en ce qui concerne les enfants trouvés, comme à l'égard des infirmes, la civilisation chinoise n'ait pu que poser le principe de la charité publique, que Dieu a mis au fond de tous les cœurs, mais que le christianisme seul a rendu fécond. Ainsi, l'œuvre de la Sainte-Enfance, fondée par un digne missionnaire, a déjà produit, avec les faibles ressources dont elle dispose, des résultats bien autrement importants que ceux obtenus par les établissements formés par le gouvernement chinois et entretenus à ses frais.

Enfin on trouve encore dans le même faubourg le Ma-fung-yuen, hôpital des lépreux. Il peut recevoir trois cents à trois cent cinquante malades, aux besoins desquels on subvient au moyen d'une somme d'environ vingt-quatre mille francs par année (1).

Toutes ces courses dans les faubourgs m'occupèrent pendant les premiers mois de mon séjour à Canton. Je les fis toutes seul et sans guide, car M. Blenkin était tellement occupé des affaires de son commerce, qu'il ne quittait pas son bureau de la journée, et à peine avais-je le temps de le voir le soir. Je lui rendais compte de mes impressions, et je lui demandais des conseils sur l'emploi de mon temps du lendemain, conseils que je ne suivais pas toujours : témoin ce jour où je m'avisai, malgré

(1) Ces détails sur la ville ouverte ou les faubourgs de Canton sont en partie extraits de l'ouvrage de M. Itier ayant pour titre *Journal d'un voyage en Chine*, publié par le *Moniteur universel*, année 1853, p. 1119 et 1159.

ses avis, de vouloir pénétrer dans la ville fermée. Cette ville se compose de deux parties, la ville chinoise et la ville tartare. L'accueil bienveillant que j'avais reçu partout dans mes promenades à travers les rues des faubourgs, m'avait donné une idée extrêmement favorable du caractère chinois, de sa douceur, de son hospitalité même, et je ne pouvais supposer que moi, étranger inoffensif, me présentant en simple visiteur dans la ville fermée, on m'empêcherait de m'y promener et d'en examiner les monuments.

Rempli de ces idées, je franchis un jour la grande porte de Ching-se-mun, la seule qui donne accès dans la ville tartare par la muraille de l'ouest, et je m'avançai d'un pas calme, mais résolu, dans une rue droite, fort longue et assez large, sans tenir compte de quelques exclamations de surprise sorties du sein de la foule, lorsqu'au moment d'atteindre la mosquée mahométane de Hwae-shing, que je savais devoir trouver à ma droite, j'entendis derrière moi des cris confus, des pas précipités. Je me retournai pour faire face à l'orage; mon attitude calme imposa aux Chinois, qui, tout essoufflés de leur course, me firent comprendre par des gestes presque suppliants la défense d'aller plus avant. Force fut de retourner; toutefois j'exécutai ma retraite lentement et de manière à bien constater qu'il n'existe pas de différence pour les rues, les maisons et les boutiques, entre la ville ouverte et la ville tartare, dont les édifices les plus remarquables sont le palais de la trésorerie, qu'habite le poo-ching-szé ou receveur général des deux kwang, et la tour à cinq étages

du temple de la Gloire et du Devoir filial (Kwang-heaou-szé), bâtie sur la colline qui domine la ville au nord-nord-ouest.

Je n'ai pas été plus heureux dans mon essai pour pénétrer dans la ville chinoise, ville également fermée, s'étendant au sud de la ville tartare, dont elle est séparée par un canal et par un mur épais en briques percé de cinq portes. Grâce à la foule, j'avais déjà dépassé la porte de Taé-ping-mun; je suivais sans me retourner la rue qui fait face, et qui devait, d'après mes calculs, me conduire au palais du tsung-tuh ou vice-roi, lorsque je fus signalé par quelques passants aux gardiens, qui eurent la politesse de croire que je me trompais, et me reconduisirent fort civilement jusqu'à la porte, en m'indiquant la direction des factoreries européennes.

Quand je rendis compte à M. Blenkin de ces deux aventures, il me dit que j'étais fort heureux de m'en être tiré à si bon marché; autrefois, avant le traité de 1842, un Européen n'eût pas franchi impunément l'enceinte de l'une ou de l'autre ville; la populace lui aurait fait un mauvais parti. Même depuis la paix, plusieurs personnes de sa connaissance avaient été victimes d'une semblable imprudence, et outre les mauvais traitements qu'elles avaient éprouvés de la part de la populace, elles avaient été condamnées à de fortes amendes pour avoir enfreint les règlements et les traités. Ainsi, il m'engageait fortement, dans mon intérêt, à ne pas recommencer une pareille tentative. Je le remerciai de son avertissement, et lui dis que j'en profiterais; mais en réalité

j'avais couru bien moins de dangers que M. Blenkin ne voulait me le faire croire. Non que l'entrée des villes chinoise et tartare ne fût formellement interdite aux Européens; mais cette interdiction, aux yeux des Chinois, s'applique principalement aux Anglais, qu'ils détestent, et qu'ils appellent les *hommes à poils rouges* (Houng-mao-jin); quant aux Français (Fou-lang-saï-jin), qu'ils savent fort bien distinguer des Anglais malgré la ressemblance de costume, ils ont pour eux beaucoup de déférence et d'égards, parce qu'ils les trouvent plus polis et moins orgueilleux que leurs voisins. Le fait est que c'est à ma qualité de Français que j'ai dû l'accueil gracieux qui m'a été fait pendant mon séjour à Canton non-seulement par les marchands dont je visitais les boutiques, à qui l'on pourrait supposer que ces prévenances étaient dictées par l'intérêt, mais encore par des personnages de distinction que le hasard m'avait fait rencontrer. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance d'un lettré, un des hommes les plus riches de Canton, pour l'avoir rencontré chez le marchand de bric-à-brac de Physic-street, qu'il vient fort souvent visiter, et où il achète ce qui se trouve de plus curieux. Paw-ssé-tchen (c'est le nom de ma nouvelle connaissance) était fils d'un riche marchand hong de Canton. Après avoir fait des études suffisantes pour obtenir le rang de lettré, se voyant, à la mort de son père, possesseur d'une fortune immense, il se retira des affaires, et renonça aux carrières publiques dans lesquelles sa qualité de lettré lui donnait entrée. Il ne songea plus qu'à consacrer sa fortune à se procurer tout le bien-être possible, et toutes

les jouissances intellectuelles que son esprit était en état de goûter. Il avait fait construire à quelque distance de Canton une charmante habitation, dont on disait des merveilles non-seulement à cause de la beauté des jardins et des bâtiments, mais surtout pour les richesses artistiques qu'il y avait réunies.

J'avais un grand désir de voir cette habitation; car j'étais assommé de la monotonie des maisons chinoises, que je voyais depuis plusieurs mois, et qui se ressemblaient toutes. Dès notre seconde entrevue, Paw-ssé-tchen m'invita lui-même à venir le voir dans sa villa, « si toutefois, ajouta-t-il, cela pouvait m'être agréable. » Je répondis que j'en serais enchanté. Alors il me dit qu'il aurait l'honneur de me faire une invitation plus régulière que celle-ci.

Je connaissais assez les usages chinois pour savoir qu'une invitation aussi simple que celle qui m'avait été faite était insuffisante. J'attendis donc quelques jours, et enfin je reçus sur une lettre de couleur cramoisie l'annonce qu'une fête était préparée à la maison de campagne de mon ami dévoué le lettré Paw-ssé-tchen, et que j'étais prié de lui accorder « l'illumination de ma « présence. » Deux jours avant la fête, nouvelle invitation sur papier d'une autre couleur; cette fois mon hôte ajoute qu'il m'enverra une de ses barques pour me transporter à sa demeure.

Au jour indiqué, un troisième message porteur d'une nouvelle lettre m'annonçait que la barque m'attendait sur le rivage, tout près de ma demeure. Je fus émerveillé à la vue de ce joli bateau, véritable petite maison

flottante, entièrement close par d'élégantes jalousies et des grillages ornés des plus brillantes couleurs, que rehaussaient encore de gracieuses sculptures sur bois et de riches dorures. Deux petits salons ornés de riches tentures et garnis de banquettes recouvertes de moelleux coussins constituaient l'appartement. Une table était servie, abondamment pourvue de friandises et de gâteaux dont les formes et le goût décelaient une civilisation fort recommandable.

Notre bateau glissa rapidement à travers la ville flottante avec ses quarante mille bateaux, ses rues, ses ruelles, ses boutiques, ses bateaux de fleurs coquettement décorés, et sa population de cent mille habitants. A cette heure, on n'apercevait guère que des femmes occupées des soins de leur ménage, et des enfants ramant d'un bord à l'autre en manière de bouée de sauvetage; quant aux hommes, ils étaient sur le port ou sur la rivière, occupés à gagner le riz, c'est-à-dire la nourriture de la famille.

Peu de temps après avoir traversé la ville flottante, nous abordâmes au pied du mur du parc de Paw-ssé-tchen. Je vis là pour la première fois un magnifique échantillon de l'art des Chinois dans l'ornementation des jardins, art que les Anglais ont imité, ce qui a fait donner le nom de *jardins anglais* aux parcs décorés de ce genre, et qu'on aurait plutôt dû appeler *jardins chinois*.

Le parc de Paw-ssé-tchen est orné de monticules de terre et de rochers factices d'un effet très-pittoresque, au sommet desquels on parvient par de jolis sentiers

tournants; une vaste pièce d'eau couverte de nélumbos (1) entoure la maison, et communique par plusieurs embranchements à d'autres grands bassins, sur lesquels s'étendent dans tous les sens des ponts légers à doubles arcades, et d'élégantes galeries de bois couvertes et disposées en zigzag, seules voies de communication entre les diverses parties de ce parc marécageux. Du sommet du rocher factice on saisit l'ensemble de la maison et une partie de ses alentours.

De la terrasse d'un charmant pavillon, dont je me propose tout à l'heure de visiter l'intérieur, la maison me présente sa façade principale; sur le devant est une grande volière en fil de fer; des colonnes de pierre s'élancent hors de l'eau pour soutenir le rez-de-chaussée, qui s'étend au-dessus d'un vaste bassin couvert des larges feuilles du nélumbo; une veranda garnie d'élégants pots de fleurs règne tout alentour; les salles du premier étage sont défendues contre le soleil par un treillis à jour admirablement dessiné; puis vient le toit, en tuiles courbes. Chacun de ses angles est orné de riches moulures en faïence vernissée, et le fronton qui le surmonte se pare d'arabesques disposées symétriquement.

L'élégante architecture du pavillon me rendait impatient de voir les merveilles artistiques de sa décoration intérieure; j'y pénétrai.

Ce pavillon est une espèce de boudoir du plus élégant style; il est divisé en plusieurs petits salons par des

(1) *Nelumbium*, plante aquatique des Indes et de la Chine.

cloisons à jour formées de treillis en bambou d'un dessin délicat et varié, alternant avec des carreaux de verres de diverses couleurs; les ornements, les meubles les plus originaux remplissent ce joli boudoir. Ici est un fauteuil formé d'un énorme bloc de quartzite dans son poli naturel et avec ses formes arrondies; il est établi sur un soubassement en bois sculpté. Là se balance une élégante lanterne, ou plutôt un lustre de la forme d'un prisme triangulaire en écaille incrustée de nacre. Je remarque une espèce de guéridon offrant dans ses replis multipliés plusieurs étagères dont nos dames envieraient sans doute l'heureuse disposition; puis une causeuse où peuvent prendre place, sur de moelleux coussins, deux personnes séparées ou plutôt réunies par une petite table à thé.

On communique par un pont en zigzag de ce pavillon au principal corps de logis; nous pénétrons (je dis nous, car le plaisir de décrire ce lieu charmant m'a fait oublier de dire que mon hôte était venu me rejoindre presque aussitôt après mon débarquement, et que c'est lui qui me sert de *cicerone*), nous pénétrons donc, par un beau péristyle orné de pots de fleurs, dans un vaste salon.

On parvient au premier étage par un méchant petit escalier dérobé, indigne de cette vaste et belle demeure: là sont les chambres à coucher, la salle de théâtre, etc. Paw-ssé-tchen a fait de cette partie de sa maison une espèce de musée européen : on y voit un modèle de frégate, une chambre d'optique, une machine à vapeur sous une cage de verre, un modèle de bateau à vapeur, un

prisme pour décomposer la lumière, une grande lanterne magique, etc.

A la suite de cette visite de la maison, on nous servit le dîner. J'avais tant de fois lu ou entendu faire la description d'un repas chinois, que je ne trouvai rien d'extraordinaire dans celui que nous servit notre hôte, sinon qu'il était mieux accommodé et plus succulent que beaucoup de repas de cérémonie auxquels j'ai assisté depuis. Je vis aussi qu'on ne se servait pas exclusivement de ces petits bâtons destinés à remplacer les fourchettes et les cuillers, et que les tables étaient pourvues d'instruments en argent ou en porcelaine, d'une forme assez commode, ressemblant à des cuillers.

Après le dîner nous eûmes le spectacle. Les Chinois ont un goût prononcé pour les représentations théâtrales; mais les divers échantillons que j'en avais déjà vus étaient peu faits pour me tenter; aussi, pendant que les autres convives étaient tous occupés de ce qui se passait sur la scène, je m'esquivai pour aller assister à un spectacle qui m'intéressait bien davantage. C'était une imprimerie que Paw-ssé-tchen possède, et qu'il fait fonctionner dans sa maison. Une imprimerie chinoise était de tous les objets curieux que renfermait cette habitation celui qui m'intéressait le plus. Paw-ssé-tchen occupait en ce moment la sienne à la réimpression d'un grand dictionnaire d'histoire naturelle qu'il ne voulait faire tirer qu'à quarante exemplaires. Je me rendis d'abord à l'atelier où se faisait le tirage. L'ouvrier qui en était chargé avait dans sa main droite deux brosses : avec l'une il enduisait d'encre la surface d'une planche

en bois, sur laquelle les caractères étaient gravés en relief, tandis qu'il promenait l'autre, parfaitement sèche, sur la feuille de papier que sa main gauche venait d'étendre; il opérait ainsi le contact de toutes les parties de cette feuille. Comme la feuille d'impression était d'un grand format, et qu'il s'agissait d'ailleurs d'un ouvrage précieux, l'ouvrier procédait lentement; mais j'ai vu plus tard, à Macao, dans l'imprimerie des Missions-Étrangères, un seul ouvrier tirer jusqu'à dix-huit cents exemplaires dans la journée.

Les planches sur lesquelles les caractères sont gravés en relief sont ordinairement en bois, quelquefois en cuivre. Ce mode est infiniment mieux approprié à la langue chinoise que celui qui consiste dans l'emploi des caractères mobiles. En effet, cette langue comptant autant de caractères que de mots, le compositeur ne pourrait avoir à sa portée assez de cases pour y puiser aisément les éléments de sa composition, comme cela a lieu quand on n'a affaire qu'aux vingt-cinq à trente lettres d'un alphabet. Cependant les caractères mobiles ne sont pas inconnus en Chine, et leur invention remonte à l'an 1056, d'après les mémoires d'un docteur chinois nommé Tchin-kouo, qui décrit ainsi cette invention :

« Un ouvrier forgeron nommé Pi-ching trouva une nouvelle manière d'imprimer, au moyen de planches composées de types mobiles.

« Avec une pâte de terre fine et glutineuse, il formait des plaques régulières, aussi minces qu'une pièce de monnaie, sur lesquelles il gravait en relief les caractères

les plus usités, et chaque caractère formait un *cachet* (ou type); on les faisait cuire au feu pour les durcir.

« Il enduisait ensuite une table en fer d'un mastic très-fusible, composé de résine, de cire et de chaux, dans lequel il enfonçait un châssis en fer divisé intérieurement par des filets perpendiculaires (on sait que le chinois s'écrit de haut en bas); puis il y rangeait les types en les serrant les uns au-dessous des autres, en sorte que le cadre rempli de ces types ainsi rassemblés formait une planche.

« Il approchait ensuite du feu cette planche pour faire fondre légèrement le mastic, et alors il appuyait fortement sur la surface une pièce de bois bien plane (opération que le *taquoir* remplace dans nos imprimeries), pour enfoncer les types également dans le mastic. Par ce moyen les types devenaient parfaitement égaux de hauteur, et présentaient une surface régulière sur laquelle on imprimait autant d'exemplaires qu'on voulait.

« Ordinairement deux planches en fer contenant chacune deux cadres suffisaient pour ce mode d'impression. Pendant que l'une était sous presse, on disposait l'autre, ce qui se faisait avec une grande célérité. Le nombre de chaque caractère était proportionné à son emploi plus ou moins fréquent. Certains caractères représentant des mots qui se reproduisaient plusieurs fois dans la même planche ou page, étaient gravés jusqu'à vingt fois.

« Lorsque l'impression d'une planche était achevée, on la chauffait de nouveau pour en faire fondre le mastic, et avec la main on en faisait tomber les carac-

tères, qui se détachaient d'eux-mêmes et conservaient leur netteté. »

Mais après la mort de Pi-ching on revint à l'ancien procédé d'écrire sur des planches de bois le texte qu'on voulait imprimer, et de faire enlever au burin tout ce qui n'était pas le trait; ce procédé s'est conservé jusqu'à nos jours. Du reste, on ne saurait se faire une idée de la rapidité avec laquelle cela s'exécute. Dans la chambre voisine de celle où se faisait le tirage dont j'ai parlé plus haut, se trouvaient plusieurs ouvriers occupés à graver des planches en bois de poirier sur lesquelles une main habile avait tracé au préalable les caractères. Je restai émerveillé en voyant avec quelle célérité et quelle sûreté prodigieuse de main ces ouvriers s'acquittaient de cette tâche.

Cependant on est revenu à l'usage des caractères mobiles, mais seulement lorsqu'il s'agit d'ouvrages dans lesquels on doit opérer de fréquents changements. Du reste, ce mode d'imprimerie est si coûteux, qu'il n'est guère employé qu'à l'imprimerie Impériale. Chaque année, dans cette imprimerie, établie au palais de Wou-ing-tein, on imprime un grand nombre d'ouvrages avec des types mobiles obtenus, comme en Europe, à l'aide de poinçons et de matrices. La bibliothèque Impériale de France possède quelques-uns de ces ouvrages, dont les types mobiles sont si beaux, qu'ils ont reçu d'un empereur chinois le nom de *perles assemblées*.

En tête d'une de ces éditions est un rapport qui indique le procédé dont on a fait usage. « Ces poinçons

sont en bois dur et d'un grain fin. Il sont enfoncés dans une sorte de pâte de porcelaine, qu'on fait cuire au four, et dans laquelle on fond les caractères avec un alliage de plomb et de zinc, et quelquefois en argent. » L'exactitude de la fonte des caractères prouve que les typographes chinois ont des procédés fort précis pour obtenir des matrices parfaitement régulières.

Quelques éditeurs de Nankin ont aussi, dans ces derniers temps, voulu employer les caractères mobiles pour l'impression des grands ouvrages, entre autres de la *Géographie universelle*, publiés par le fameux commissaire Lin, celui qui a suscité la guerre de 1841 contre les Anglais. Mais il est douteux que ces efforts parviennent à faire abandonner la gravure sur bois, qui par son extrême bon marché pourrait presque être appelée *gratuite* (1).

(1) La plus grande partie de ce que nous avons dit sur l'imprimerie en Chine est extrait de l'excellent article, ou plutôt du mémoire sur l'origine et l'histoire de la typographie chez tous les peuples, par M. Ambroise-Firmin Didot, et publié dans l'*Encyclopédie moderne*.

CHAPITRE IV

Préparatifs de départ. — Je prends le costume chinois. — Moyens de transports usités en Chine. — Les palanquins, les bateaux ou jonques. — Jonques des mandarins; jonques *omnibus;* jonques particulières. — Nous louons une de ces dernières. — Sa description. — Voyage sur le Tigre. — Aspect du pays. — Légende chinoise. — Arrivée à Tchao-tchiou et à Nan-hiong. — Passage de la montagne Meï-ling. — Ses difficultés. — Nombreux portefaix qui le franchissent. — Entrée dans la province de Kiang-si. — Arrivée à Kan-tcheou-fou. — Retard imprévu. — La fête du premier de l'an. — — Détails sur cette fête. — Fête des Lanternes. — Illuminations et feux d'artifice chinois. — Fête de l'Agriculture. — Manière dont l'empereur honore l'agriculture.

Mon séjour à Canton se prolongea pendant dix-huit mois, et je n'eus pas un seul jour l'occasion de m'y ennuyer. J'achevai de me perfectionner dans l'étude et la pratique de la langue chinoise, et je trouvai une grande ressource pour hâter mes progrès dans la fréquentation de Paw-ssé-tchen, avec lequel je me liai de plus en plus. D'un autre côté, j'avais pris à mon service un domestique chrétien, sur l'indication de nos missionnaires, et j'apprenais de cet homme le dialecte vul-

gaire de Canton et de toute la province dont cette ville est le chef-lieu.

Quand je me crus assez avancé dans l'amitié de Pawssé-tchen, je lui confiai mon projet de voyager dans l'intérieur de la Chine. Il l'approuva complétement, me donna des conseils pour en faciliter l'exécution, et de plus, ce qui était d'une importance bien plus grande encore, il me donna des lettres de recommandation pour différents personnages haut placés à Nankin, à Pékin et dans quelques autres villes considérables que j'aurais à traverser, et enfin des lettres de crédit sur les premiers banquiers ou négociants de ces mêmes villes.

Au mois de janvier 1850, M. Blenkin et moi nous avions terminé tous nos préparatifs et endossé le costume chinois, qui nous rendait méconnaissables aux yeux de nos connaissances européennes. Nous nous étions fait raser les cheveux, à l'exception de ceux que nous avions laissés croître depuis près de deux ans au sommet de la tête; on y avait ajusté des cheveux étrangers : on tressa le tout, et je me trouvai pour ma part en possession d'une queue magnifique qui me descendait jusqu'aux jarrets. Mon teint, passablement hâlé et bruni par mes voyages, reçut encore une couche d'une certaine couleur jaunâtre, qui acheva de lui donner la nuance convenable à un véritable fils du Céleste Empire. Mes sourcils furent découpés à la manière du pays; de longues moustaches, que je cultivais depuis longtemps, descendirent majestueusement de chaque côté de ma bouche; enfin des vêtements chinois, coupés et façonnés par un

des meilleurs tailleurs de Canton, complétèrent la métamorphose.

Dans cet accoutrement, je voulus aller rendre une visite à mon ami Paw-ssé-tchen. Il eut de la peine à me reconnaître, et il ne pouvait se lasser d'admirer la facilité avec laquelle je portais mon nouveau costume. « Maintenant, me dit-il, vous pouvez voyager avec sécurité à travers tout l'empire chinois; je défie le plus fin connaisseur de vous prendre pour un étranger. »

Je ne me contentai pas encore de cette épreuve. Je retournai dans la ville chinoise, et cette fois je m'y promenai pendant une partie de la journée, sans que personne fît attention à moi.

On voyage beaucoup en Chine, et cependant les moyens de locomotion sont loin d'être aussi commodes et aussi multipliés qu'on devrait l'attendre d'un pays qui se vante de sa haute civilisation. Il n'y a d'abord ni voitures, ni diligences; ce n'est que dans le nord qu'on rencontre quelques chariots, charrettes ou brouettes, et je plains de tout mon cœur ceux qui sont obligés de se servir de pareils véhicules. On ne peut guère voyager à cheval; les chevaux sont rares, petits et coûtent fort cher. Le moyen de transport par terre le plus usité est la chaise ou plutôt le palanquin; on ne saurait rien trouver ailleurs de plus commode. Deux porteurs placent sur leurs épaules les perches, qui sont minces et élastiques, et ils marchent d'un pas mesuré, mais rapide, qui n'occasionne au palanquin qu'une secousse à peine sensible. Au lieu de panneaux,

les côtés et le fond de la chaise sont simplement garnis de drap, ce qui est plus léger ; ils sont revêtus à l'extérieur d'une toile cirée qui les garantit de la pluie. Le devant est fermé par une jalousie de bambou avec une ouverture en gaze, qui permet de voir les passants sans en être vu.

Mais la manière la plus commode de voyager est dans des jonques ou bateaux. Les jonques des mandarins sont de véritables petits palais flottants, réunissant toute l'élégance et le confort imaginables ; il y a ensuite les jonques que je pourrais appeler omnibus, qui servent tout à la fois au transport des marchandises et des voyageurs. Rien de plus sale, de plus encombré que ces sortes de bateaux, où les voyageurs s'entassent les uns sur les autres, sans paraître, du reste, ressentir la moindre gêne. Ils demeurent là enfermés des mois entiers, avec une incompréhensible patience, vivant de rit cuit à l'eau et passant leur temps à fumer du tabac ou de l'opium.

Entre les jonques des mandarins et les omnibus dont je viens de parler, il y a une autre espèce de bateaux de différentes formes et de différentes grandeurs que les gens riches louent pour voyager. Tels de ces bateaux sont aussi élégants et tout aussi confortables que les jonques mandarines ; d'autres, plus petits, sont également très-propres et bien tenus. C'est un bateau de ce genre que nous louâmes, M. Blenkin et moi. Il était moins élégant sans doute que celui qui m'avait transporté à la maison de plaisance de Paw-sse-tchen ; mais il était plus grand, et mieux aménagé pour un

long voyage. Il y avait une antichambre pour les domestiques (nous avions chacun le nôtre), un salon vers le centre, et une chambre à coucher avec un cabinet sur l'arrière. Les panneaux des appartements étaient vernis et dorés; les fenêtres garnies de papier transparent ou de gaze, sur laquelle étaient peints des oiseaux, des fleurs, etc.; sous les planches des cabines se trouvaient des compartiments carrés pour serrer notre bagage. Le mien, tout à fait à la chinoise, était peu volumineux; mais celui de mon compagnon de voyage était, selon l'usage des Anglais, composé, outre les choses indispensables, de cette foule d'inutilités appelées nécessaires, et il ne put parvenir à le loger en entier dans les compartiments réservés à cet usage.

Le domestique de M. Blenkin, nommé Léa-ssé, était cuisinier, et depuis longtemps à son service; M. Blenkin lui avait fait apprendre la cuisine anglaise et française, et Léa-ssé avait si bien profité de ses leçons, que parfois, à nos repas, nous nous serions crus à Londres ou à Paris. Mon domestique était ce chrétien dont j'ai parlé, et que m'avaient procuré nos missionnaires. Il se nommait You-zou (Joseph), nom qu'il avait reçu au baptême; il n'avait pas les talents culinaires de son camarade; mais il était intelligent, adroit et actif dans son service, et surtout fidèle, qualité fort rare partout, mais surtout en Chine.

Nous nous installâmes à bord de notre jonque le 25 janvier 1850, entre sept et huit heures du matin, et une demi-heure après notre bâtiment se mit en mouvement, avec la lenteur qui caractérise toutes les em-

barcations chinoises. Notre équipage était composé de cinq jeunes gens et de leur père, qui faisait les fonctions de pilote et de capitaine du navire. Il s'agissait de remonter le fleuve à la rame, ou à la voile quand le vent serait favorable. Il est facile de juger si ce mode de naviguer devait être lent. M. Blenkin en enrageait dès le premier jour; quant à moi, qui n'ai jamais voyagé pour arriver, mais pour voir le pays que je parcours, je m'en accommodais assez, les premiers jours surtout, où je voyais le Tigre s'étaler dans un lit large et spacieux, à travers une plaine richement cultivée, couverte de pagodes et de maisons de campagne. Tantôt je suivais, à l'aide d'une longue-vue, tous les objets qui m'apparaissaient sur les deux rives du fleuve, et qui s'éloignaient lentement; tantôt mon attention se reportait autour de nous, sur le fleuve lui-même, sillonné en tous sens par une multitude de barques qui descendaient ou remontaient son cours, ou ne faisaient que le traverser. Le bruit des avirons et le chant grêle et nasillard des matelots remplissaient l'air d'une sauvage et mélancolique harmonie, qui n'était pas sans charme. M. Blenkin continuait d'enrager, et ne pouvait comprendre que je prisse quelque intérêt à des choses aussi vulgaires.

Les jours suivants ne m'offrirent pas autant d'agréments. Le lit du fleuve s'était resserré; il serpentait maintenant, et se traînait à travers une longue chaîne de montagnes, dont la perspective était fort monotone et fort triste. Quelquefois, quand le fleuve n'était pas strictement encaissé dans de hautes roches taillées à

pic, il laissait de côté et d'autre, sur les deux rives, des plaines plus ou moins étendues, d'un sable fin et blanchâtre. Quelques champs de riz et de froment; de riches plantations de bambous et de saules pleureurs; beaucoup de hautes collines, la plupart stériles et décharnées, quelques-unes offrant pour toute parure, sur une légère couche de terre rouge, de rares bouquets de pins et une herbe desséchée que broutent nonchalamment de grands troupeaux de buffles : voilà ce qu'on rencontre ordinairement en remontant son cours. En plusieurs endroits, on voit d'énormes masses de pierres calcaires qu'on dirait taillées de main d'homme depuis la base jusqu'au sommet, ou coupées en deux pour ouvrir un lit à la rivière. Je demandai à notre pilote d'où venaient ces singularités. La question ne l'a pas embarrassé le moins du monde. « C'est le grand empereur Yao, m'a-t-il répondu, qui, aidé de son premier ministre Chun, a fait partager ces montagnes pour faciliter l'écoulement des eaux après la grande inondation. » Or cette grande inondation, d'après la chronologie chinoise, correspond au temps du déluge de Noé (1).

Après huit jours de navigation, nous arrivâmes à Tchao-tchiou, une des grandes villes de la province de Kouang-tong, et qui compte de 50 à 60,000 âmes. Elle n'offre rien de remarquable, qu'un couvent de bonzes situés dans le voisinage, et qui attire chaque année un grand nombre de pèlerins. Deux jours

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, n° 88, p. 212 et suiv.

après nous atteignîmes Nan-kioung-fou, où devait cesser notre navigation sur le Tigre ou Tchu-kiang. Cette ville est célèbre par ses entrepôts et son vaste port, où se rendent et s'arrêtent toutes les jonques qui remontent la rivière de Canton; elle est célèbre aussi par ses temples, dont un est dédié à Confucius.

Nous allâmes nous loger dans une vaste et belle hôtellerie sur le quai, où nous fûmes assez bien traités et pas trop écorchés, grâce à mon domestique You-zou, qui savait déjouer les finesses ou plutôt les roueries ordinaires des hôteliers.

Le lendemain matin, il fallut dire adieu à notre jonque cantonnaise et monter en palanquin. Il s'agissait de gravir la montagne Meï-ling, qui sépare la province de Kouang-ton de celle de Kiang-si. C'est l'affaire d'une journée, après quoi nous devions retrouver des jonques pour descendre le Tchang à travers toute la province de Kiang-si, jusqu'à la capitale de cette province.

Dès la pointe du jour, nous commençâmes à gravir les flancs âpres et escarpés de la montagne Meï-ling. Il n'y a pas, à proprement parler, de route tracée, ou plutôt il y a un grand nombre de chemins, tous aussi difficiles les uns que les autres. Ces chemins sont toujours couverts d'une multitude de portefaix qui transportent de Nan-kioung à Kan-tcheou-fou toutes les marchandises que le commerce de Canton déverse continuellement dans les provinces intérieures de l'empire. On ne peut voir sans éprouver un serrement de cœur tous ces malheureux, chargés d'énormes fardeaux, se

traîner péniblement sur ces routes tortueuses et presque perpendiculaires. Ceux que la misère condamne à ces travaux forcés vivent, dit-on, peu de temps. Cependant j'ai remarqué parmi ces longues files de portefaix quelques vieillards courbés sous leur charge, et pouvant à peine soutenir leur marche chancelante. De distance en distance, on rencontre des hangars en bambou, où les voyageurs vont se mettre un peu à l'ombre, boire quelques tasses de thé et fumer une pipe de tabac pour se donner un peu de courage.

Il était à peu près midi quand nous arrivâmes au sommet de la montagne. Là se trouve une espèce d'arc de triomphe formant un immense portail, et servant de délimitation entre la province de Kouang-ton et celle de Kiang-si. En franchissant cette limite, il me sembla quitter de nouveau l'Europe; car la province de Canton, que j'habitais depuis près de deux ans, était en quelque sorte pour moi l'Europe, puisque j'y avais vécu sans cesse au milieu des représentants de toutes les nations européennes, et de Chinois plus ou moins européanisés; mais maintenant j'allais me trouver au milieu du Céleste Empire, au milieu de Chinois pur sang, privé de tous rapports avec mes compatriotes, sans possibilité de compter sur l'appui d'aucun consul européen. Ces pensées m'agitèrent un instant l'esprit; puis, les rejetant loin de moi, je m'élançai (car j'avais mis pied à terre) sur le territoire de Kiang-si avec la même audace que César dut montrer en franchissant le Rubicon. Je ne sais trop ce que César vient faire ici;

mais je sais que cette pensée, que je trouve aujourd'hui passablement ridicule, me traversa l'esprit dans cette occasion, et je la reproduis telle que je la retrouve dans mes notes.

Je descendis à pied le Meï-ling, et ne remontai en palanquin qu'au bas de la montagne. Le soir nous arrivâmes à Kan-tcheou-fou. Notre premier soin, après avoir choisi une hôtellerie, fut de louer une barque; mais nous nous trouvâmes dans un embarras imprévu. C'était, le lendemain, le premier jour du nouvel an chinois, la principale fête chez ce peuple, qui ne compte qu'un petit nombre de fêtes. Ce jour-là il y a réjouissance universelle, et personne ne travaille; il y en a même qui prolongent la fête plusieurs semaines; mais en général, pendant les trois premiers jours, on regarderait comme de mauvais augure, sinon comme criminel, de travailler au delà de ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie. Nous nous gardâmes bien d'insister pour avoir une barque, ce qui aurait paru fort étrange, et aurait pu amener des explications que nous tenions à éviter. Nous prîmes donc le parti de passer ces trois jours à Kan-tcheou-fou. Ce retard fit plus que jamais enrager M. Blenkin; pour moi je profitai de cette occasion pour examiner tous les détails de cette fête. Comme j'en ai été plusieur fois témoins depuis, je vais réunir ensemble les diverses observations que j'ai faites, et dire ce qu'est le jour de l'an, non pas seulement à Kan-tcheou-fou, mais dans toute la Chine.

L'année chinoise commence avec le premier jour de la nouvelle lune qui suit l'entrée du soleil dans le quin-

zième degré du Verseau. Cette fête est donc mobile, et arrive ordinairement dans le courant de février, ou dans les premiers jours de mars. Toutes les administrations sont fermées dix jours avant la fête, et les mandarins serrent leurs sceaux jusqu'au vingtième de la première lune. Ce sont les vacances des tribunaux et des administrations en Chine.

Le soir du dernier jour de l'année qui s'achève, tout le monde veille jusqu'à minuit. A cette heure commence un interminable vacarme de pétards, de fusées et de feux de joie. La consommation qui se fait cette nuit-là de pièces d'artifice, dans toute l'étendue de l'empire, est vraiment prodigieuse. Dans toutes les grandes villes, la fumée de la poudre produit un brouillard qui a beaucoup de peine à se dissiper, et l'air reste longtemps chargé de nitre.

Depuis minuit jusqu'à l'aurore, chaque habitant exécute les rites sacrés, ou prépare sa maison pour la solennité d'une nouvelle année. Beaucoup de personnes se lavent et se baignent dans de l'eau chaude où l'on a fait infuser les feuilles aromatiques du hang-pi, arbre fruitier. Toutes les habitations sont nettoyées et ornées; la petite chapelle des dieux domestiques est décorée de gros plats ou vases de porcelaine contenant la calebasse odorante, l'énorme citron appelé par eux *la main de Boudha* (ou de Fo), et les fleurs du narcisse. Les bulbes de cette plante sont placées dans des pots remplis de cailloux ronds et d'eau, juste assez à temps pour pouvoir être en fleur à l'époque de la fête.

Dès le grand matin du premier jour de la première

lune, une foule immense assiége les temples; chacun est vêtu de ses plus beaux habits, on se rend mutuellement visite entre parents, amis et connaissances, à l'occasion du nouvel an; et de tous côtés, dans les rues, on voit des dos qui se courbent, des genoux qui fléchissent à moitié, et les remercîments affectés de ceux qui reçoivent ces salutations : il y a là beaucoup de ressemblance avec ce qui se passe chez nous à l'époque de notre premier de l'an. Un trait de ressemblance encore, c'est qu'en Chine on s'envoie aussi des cartes de visite; mais une différence, qui est toute à l'avantage des Chinois, c'est que, 1° ces cartes ne dispensent pas des visites personnelles, 2° qu'elles ne contiennent pas simplement le nom de la personne qui les envoie; ce sont de belles et grandes cartes de félicitations, sur beau papier de couleur, avec des emblèmes pour représenter les souhaits qu'on fait pour le bonheur de la personne à qui ces cartes sont adressées. Ces compliments, ces souhaits sont-ils plus sincères chez eux que chez nous? Grave question que je ne me charge pas de décider.

La nouvelle année est aussi la principale époque à laquelle on échange des présents entre amis. Ces présents consistent ordinairement en friandises délicates, telles que des fruits rares, des bonbons, d'excellent thé, et parfois en étoffes de soie pour vêtements. On joint à l'envoi la liste sur papier rouge des objets qui la composent. La personne à laquelle les présents sont destinés renvoie cette même liste, après y avoir inscrit ces mots : « Reçu avec remercîments. » On rend le com-

pliment en faisant un cadeau de même nature et de la même manière. C'est une insulte impardonnable que de renvoyer le présent, ou même un grand nombre des objets qui le composent; mais on peut faire un choix, si on les trouve trop magnifiques, et retourner le reste avec cette note écrite derrière la liste : « On « ne peut accepter ces perles (par exemple), ou ces « pierreries. »

Je ne saurais décrire les fêtes du premier de l'an sans parler de la fête des Lanternes, qui en fait partie, et qui a lieu le jour de la première pleine lune de la nouvelle année. C'est là que les Chinois déploient tout ce qu'ils ont de bon goût et d'imagination, pour construire une multitude de lanternes en soie, en papier, en corne, en verre; quelques-unes sont ornées de figures de cavaliers lancés au grand galop, combattant ou se livrant à divers jeux; puis d'oiseaux, d'animaux, etc.: le tout mis en mouvement par la chaleur de la lampe qui fait tourner ces figures. Toutes ces lanternes, qui décorent le devant des maisons, qui sont suspendues en guirlandes à travers les rues, ou d'un toit à un autre, forment l'illumination la plus originale qu'on puisse voir, et produisent un effet d'ensemble très-satisfaisant.

Ces fêtes sont toujours accompagnées de feux d'artifices, et j'en ai vu parfois de fort ingénieux et de très-amusants, plutôt à cause de la variété des figures mobiles qu'ils représentent, qu'à cause de l'éclat et de l'habileté de la pyrotechnie, qui, comme je l'ai déjà dit, est inférieure à la nôtre. Leur meilleure pièce de ce

genre est ce que nous appelons en Europe un *tambour*, à cause de sa forme cylindrique. C'est, en effet, une boîte ronde renfermant une multitude de figures pliées dans un petit espace, et disposées de manière à glisser successivement sur des cordes, et à rester suspendues, en s'agitant tout le temps que dure l'explosion des diverses pièces d'artifice contenues dans le cylindre.

Une fête que les Chinois révèrent, et qui montre l'ancienneté de leur respect pour l'agriculture, est celle qui a lieu aussi vers le même temps. Au jour fixé par le tribunal des Rites, le gouverneur de chaque grande ville se rend en pompe à la porte Orientale pour « recevoir le printemps, » qui est représenté par une procession portant une grosse figure de buffle en argile. Des enfants ornés de fleurs, et revêtus de costumes de fantaisie pour représenter des personnages mythologiques, sont portés sur des litières; la marche est fermée par une troupe de musiciens. Lorsque le cortége est arrivé devant la maison du gouverneur, celui-ci prononce un discours en qualité de prêtre du printemps, et célèbre la haute utilité de l'agriculture. Après qu'il a frappé trois fois le buffle avec un fouet, le peuple le met en pièces, et se dispute les petites figures d'argile qu'il renferme dans la cavité de ses flancs. Cette cérémonie n'offrirait-elle pas quelque ressemblance avec celle du bœuf Apis dans l'ancienne Égypte, laquelle avait aussi pour but de célébrer les travaux de l'agriculture?

C'est aussi à la même époque de l'année que l'empereur lui-même, pour honorer l'agriculture, conduit la

charrue dans une cérémonie publique. Accompagné de quelques princes du sang et des principaux ministres, il se rend dans un champ consacré au milieu de l'enclos du temple de la Terre. Après plusieurs sacrifices, consistant en grains produits par le même champ, l'empereur creuse quelques sillons ; il est imité par les princes et par les ministres. On sème ensuite les *cinq sortes de graines*, et l'empereur se retire après avoir laissé le champ à la garde d'un officier, qui est chargé de mettre de côté la récolte pour l'employer aux sacrifices (1).

(1) *La Chine, ou Description générale des mœurs et des coutumes, du gouvernement*, etc., *de cet empire*, par J.-F. Davis, ancien président de la compagnie des Indes en Chine; trad. par Richard; 2 vol. in-8°.

CHAPITRE V

Départ de Kan-tcheou-fou, et arrivée à Nan-tchang-fou. — Je reçois l'hospitalité chez Sao-qua, correspondant de Paw-sse-tchen. — Le thé. — Ses différentes espèces. — Époque de la récolte. — Préparation qu'on lui fait subir. — Thés verts, thés noirs. — Différentes sortes de chaque espèce et leurs qualités. — Commerce du thé. — Exportation qui s'en fait en Europe et en Amérique. — Consommation énorme de thé dans la Chine. — Prix élevé des thés de première qualité en Chine. — Aspect du pays. — Ma séparation de M. Blenkin. — La production du Kiang-si insuffisante à nourrir la population. — Commerce de Nan-tchang-fou. — Ses rues. — Ses magasins de porcelaine. — Fabrication de la porcelaine dans le Kiang-si. — Grandes fabriques de King-ti-ching. — Village d'un million d'âmes. — Aspect que présente King-ti-ching. — Usage de la porcelaine entièrement répandu en Chine. — Préjugé sur l'infériorité de la fabrication actuelle comparée à l'ancienne. — Origine de la porcelaine en France. — La *porcelaine tendre*, ou le *vieux sèvres*. — Le dieu de la porcelaine en Chine. — Légende à ce sujet.

Le troisième jour de notre arrivée à Kan-tcheou-fou, nous trouvâmes enfin une barque qui devait nous transporter à Nan-tchang-fou, la capitale du Kiang-si. Elle n'était pas aussi élégante que celle qui nous avait amenés de Canton; mais elle était encore très-propre, ce qui est l'essentiel.

Du reste, quoique la distance qui sépare Kan-tcheou

de Nan-tchang soit presque égale à celle de cette première ville à Canton, nous la parcourûmes beaucoup plus rapidement, parce que nous descendions la rivière de Tchang ou de Kan-kiang, qui se jette dans le lac Po-yang, au-dessous de Nan-tchang-fou, lequel lac communique avec le fleuve Bleu, le Yang-tsi-kiang, le plus grand fleuve de la Chine.

Après quatre jours seulement de voyage, nous arrivâmes à Nan-tchang-fou. C'est une des plus belles capitales de province, et une des plus grandes villes de l'empire. On y compte 400,000 âmes. J'avais des lettres de crédit et de recommandation pour un des plus riches négociants en porcelaine de cette ville, nommé Sao-qua, en relation d'affaires depuis longues années avec mon ami Paw-sse-tchen. J'en fus parfaitement accueilli, et je ne pus me défendre d'accepter l'hospitalité qu'il m'offrit avec une grâce parfaite.

M. Blenkin descendit chez un de ses correspondants, avec lequel il faisait depuis longtemps de grandes affaires. De cette manière nous nous trouvâmes séparés; mais je le revis encore pendant tout le temps de son séjour à Nan-tchang-fou. Nous fîmes même ensemble quelques excursions dans le voisinage, et j'eus occasion dans ces courses de voir la manière dont se récolte et se prépare le thé avant d'être livré au commerce.

Le thé est un arbrisseau dont la hauteur varie d'un à dix mètres. Ses tiges se divisent en un grand nombre de rameaux diffus; ses feuilles, très-semblables à celles du camellia, sont alternes, courtement pétiolées, très-glabres, coriaces, d'un vert foncé,

ovales ou ovales oblongues, ou ovales elliptiques, pointues aux deux bouts, entières inférieurement, dentelées vers le sommet, longues de cinq à huit centimètres sur deux environ de large. On distingue deux espèces de thé, le thé vert et le thé noir ou thé *bous*. Mais les naturalistes prétendent que ce ne sont que deux variétés principales d'une même espèce, variétés dues à une longue culture. Quoi qu'il en soit, le thé vert se cultive principalement dans les provinces de Kiang-nan, de Kiang-si et de Chi-kiang, et le thé noir dans le Fo-kien.

La meilleure qualité de thé est celle qu'on cueille à la fin de février ou dans le commencement de mars, lorsque les feuilles sont encore tendres et non développées en entier. On le nomme thé *impérial*, parce qu'il est réservé presque exclusivement à la consommation des grands de l'empire. Nous arrivâmes précisément à l'époque de cette récolte, et M. Blenkin fut assez adroit pour s'en procurer une certaine quantité. La seconde récolte se fait un mois plus tard. On prend indistinctement les feuilles développées et celles qui ne le sont pas encore; puis on les sépare en plusieurs tas, suivant leurs divers degrés d'ancienneté. Enfin, un mois après cette seconde récolte, on fait la troisième et dernière. C'est la plus abondante; mais elle donne un thé de qualité inférieure.

Après la cueillette, le thé subit une préparation très-importante. Dès que les feuilles ont été récoltées et triées, des ouvriers les plongent dans l'eau bouillante et les y laissent seulement pendant une demi-minute; ils

les retirent précipitamment, les égouttent et les jettent sur des plaques de fer, grandes et plates, chauffées au point que la main puisse à peine en endurer la chaleur. Quand les feuilles ont été convenablement rôties sur ces plaques, on les ôte à la hâte, et on les distribue à des personnes chargées spécialement du soin de les rouler. On les roule rapidement et d'un mouvement uniforme avec la paume des mains, sur des tables recouvertes de nattes très-fines. La compression légère qu'elles éprouvent alors en exprime un suc d'un jaune verdâtre, qui occasionne aux mains une ardeur presque insupportable : néanmoins il faut continuer l'opération jusqu'à ce qu'elles soient refroidies, car elles ne se roulent que quand elles sont chaudes; et pour qu'elles ne se déroulent pas, il est essentiel qu'elles se refroidissent sous les mains. Plus le refroidissement est rapide, mieux elles restent roulées; on le hâte même en agitant l'air avec une sorte d'éventail.

Grâce à l'opération du roulage, qu'on répète deux ou trois fois, on enlève aux feuilles leur humidité et le suc âcre et malfaisant qu'elles contiennent. On fait sécher le thé ainsi préparé, et on ne le renferme dans des boîtes ou dans des caisses que lorsqu'il est parfaitement sec. Alors les Chinois l'aromatisent avec diverses plantes odoriférantes, telles que les fleurs de l'*olea fragans*, et celles du *camellia sesanqua*, arbrisseau de la même famille que le thé; celles de la rose à odeur de thé, qu'on commence à cultiver en France, et la fleur de l'oranger.

Le thé nouveau a une propriété enivrante qui agace

et irrite les nerfs, et que la torréfaction ne lui fait pas perdre entièrement. Il n'en est entièrement privé qu'au bout de dix à douze mois; aussi les Chinois n'en font jamais usage avant ce temps, sans le mêler à une égale quantité de thé ancien.

Les thés verts sont plus âcres, plus aromatiques que les thés noirs, dont la couleur est généralement plus rousse, et donnent une infusion plus foncée. Parmi les thés verts, on distingue : 1° le *thé hyswen* ou *hysson* (c'est une des meilleures sortes, et celle dont on fait le plus d'usage en France); 2° le *thé perlé*, ainsi nommé parce que les feuilles en sont roulées en forme de perles (son odeur est plus agréable que celle du hyswen, et sa couleur plus foncée); 3° le *thé poudre canon* est choisi parmi les feuilles les plus petites du hyswen et du thé perlé, et on les roule sur elles-mêmes jusqu'à ce qu'elles ressemblent pour la grosseur de leurs grains à ceux de la poudre à canon (cette espèce est fort agréable, recherchée et d'un prix élevé); 4° le *thé tchoulan* ou *chulang* (il est presque entièrement semblable au thé hyswen, mais son odeur est infiniment plus suave et plus développée; il est rare dans le commerce).

Les quatre sortes principales de thés noirs sont : 1° le *soutchong* ou *saoutchong*, dont les feuilles sont larges, non roulées, et d'un brun tirant sur le jaune; 2° le *thé peko* ou *pekao*, qui diffère peu du soutchong, mais dont l'odeur est plus délicate et plus suave (cette sorte est très-recherchée); 3° le *thé somlo*, qui a le parfum de la violette et dont l'infusion est pâle; 4° le *thé congou*, dont les feuilles sont larges et l'infusion colorée. Le thé noir

connu sous le nom de *thé bon* est le plus répandu; ses feuilles sont brisées, mêlées de poussière et de feuilles jaunâtres.

Le thé est sans contredit une des productions de la Chine qui offrent le débouché le plus facile et le commerce le plus avantageux pour ses habitants, puisque, par une faveur spéciale, la nature leur en accorde le monopole. La quantité énorme qui en est exportée annuellement en Europe et en Amérique peut être évaluée à quatre-vingts millions de francs, sur laquelle l'Angleterre et ses colonies sont comprises pour trente-quatre millons, la Russie pour trente millions, les États-Unis pour huit millions. Les huit autres millions se répartissent d'une manière inégale entre les autres nations européennes. Cependant cette quantité, qui nous paraît si considérable, n'est rien auprès de la consommation qui se fait en Chine même et dans les pays limitrophes; elle est telle, au dire d'hommes sérieux et capables de juger cette question, que, si l'Europe et l'Amérique cessaient tout à coup de se fournir de thé en Chine, à peine les producteurs s'en apercevraient-ils, et que les prix de cette marchandise ne subiraient qu'une baisse insensible.

Le fait est que les thés de qualités vraiment supérieures ne s'exportent jamais; ou c'est en si petite quantité, que cela ne peut avoir aucune influence sur leurs prix, et j'ai vu des thés verts de l'espèce appelée par les Chinois *kou-lang-fyn-i,* vendus à Nang-tchang-fou à raison de quarante francs le demi-kilo. Parmi les qualités supérieures de thés noirs, qui n'entrent pas non plus

dans le commerce extérieur, je mentionnerai le *liang-sin*, qui vaut en Chine douze francs le demi-kilo, et le *kon-tan-sa-mi*, qui y coûte trente francs.

Ce que je viens de dire sur le thé, sur sa récolte et son commerce, est le résumé des observations que j'ai faites pendant plusieurs années en Chine, et non le simple résultat de mes excursions avec M. Blenkin pendant son séjour à Nang-tchang-fou. Mais une observation que je dois mentionner ici, c'est que ces courses, quelquefois à quarante, à soixante ou à quatre-vingts kilomètres de la capitale de Kiang-si, presque toujours faites en palanquin, me donnèrent l'occasion de juger de l'aspect de l'intérieur du pays, ce que je n'avais pu faire encore jusqu'ici, ayant toujours voyagé en bateau, et avec un horizon nécessairement très-borné. Dans nos courses nous eûmes à traverser des collines, des plaines, des vallons, qui partout présentaient l'image de la richesse et de la fertilité. Les vallées surtout, fécondées par un système d'irrigation ingénieux, sont extrêmement productives.

Dans les champs et sur tous les sentiers, on rencontrait une nombreuse et laborieuse population, incessamment occupée d'agriculture ou de commerce : des villages avec leurs pagodes aux toits recourbés, des fermes environnées de bouquets de bambous et de bananiers, des hôtelleries échelonnées le long de la route, de nombreux petits marchands qui vendent aux voyageurs des fruits, des fragments de canne à sucre, des pâtisseries à l'huile de coco, des potages, du thé, du vin de riz, et une infinité d'autres friandises chinoises. Tout cela formait pour

moi un spectacle aussi nouveau qu'intéressant, et me donnait du pays une idée tout autre que celle que j'avais pu m'en former par le séjour des grandes villes que j'avais habitées jusqu'ici.

Une remarque que je fis encore dans ces excursions, c'est l'odeur parfumée qu'on respire dans toutes les campagnes de la Chine, et qui provient probablement de la quantité innombrable de plantes aromatiques produites par son sol. A Canton, le voisinage de la mer empêche de sentir cette odeur; mais dans l'intérieur des terres, on en est en quelque sorte imprégné, et on la retrouve dans toutes les provinces de l'empire.

Quand M. Blenkin eut terminé ses affaires dans le Kiang-si, il songea à se rendre dans le Kiang-nan, puis dans le Fo-kien, où il devait terminer ses emplettes et se rembarquer pour Canton. Nous nous séparâmes comme de bons amis, en nous disant au revoir. Nous devions nous retrouver à Canton au bout de deux ans au plus tard; c'était le temps que j'avais résolu de consacrer à visiter l'empire du Milieu. Mais l'homme propose, et Dieu dispose : mon séjour en Chine devait se prolonger beaucoup plus longtemps que je ne l'avais prévu. Quand je revins à Canton, M. Blenkin en était parti depuis plus de six mois pour l'Amérique. Je ne l'ai pas revu depuis.

La province de Kiang-si, malgré sa fertilité, est si peuplée, qu'elle produit à peine assez de riz pour la nourriture de ses habitants; aussi passent-ils pour être très-économes, même avares, ce qui leur attire les railleries des Chinois des autres provinces. Le commerce

de Nang-tchang-fou est extrêmement considérable, ce qui est dû à la position de cette ville sur la ligne de communication des plus grands centres de population et d'activité, tels que Canton, Nang-king, Han-keou et Péking. Toutes les marchandises venant du nord ou du midi, et la plus grande partie de celles qui viennent de l'est et de l'ouest, doivent passer par Nang-tchang-fou.

Cette ville est encore l'entrepôt général et naturel des porcelaines qui se fabriquent dans le Kiang-si, province justement renommée depuis des siècles pour cette industrie. Toutes ces circonstances réunies ont dû contribuer à la prospérité commerciale de Nang-tchang-fou, à l'accroissement et à l'embellissement de cette ville. Cependant on n'y voit pas plus que dans les autres grandes villes chinoises de monuments capables de fixer l'attention. Des pagodes, des tribunaux, quelques arcs de triomphe, voilà ce qu'on y rencontre de plus saillant en architecture. Mais ses rues sont plus larges et plus régulières que celles de Canton; elles sont assez propres; les magasins et les boutiques qui les bordent sont parfaitement tenus et ornés. Les magasins de porcelaine sont surtout remarquables; j'en ai visité quelques-uns qui sont immenses, et où l'on trouve des porcelaines de toutes les formes, de toutes les grandeurs et de toutes les qualités, depuis ces urnes grandioses où sont représentées en relief des scènes richement coloriées de la vie chinoise, jusqu'à ces petites coupes si frêles, si délicates et si transparentes, qu'on leur a donné le nom de *coque d'œuf*.

Du reste, la porcelaine de Kiang-si est la seule véritable; car l'espèce de porcelaine qui se fabrique à Canton, dans la province de Fo-kien et en quelques autres endroits, n'est pas même autant estimée en Chine que l'est la faïence en Europe.

Je voulus visiter la fameuse fabrique de porcelaine de King-te-tching, la première sans contredit de la province de King-si et de tout l'empire. King-te-tching est situé sur les bords du lac Po-yang, à peu de distance de Nang-tchang-fou, et ne compte pas moins d'un million d'habitants, tous occupés à la fabrication ou au commerce de la porcelaine. Mais cette énorme agglomération n'est pas mise au rang des villes, pas même de troisième ordre, parce qu'elle n'est pas ceinte de murailles. Ainsi King-te-tching n'est qu'un village ou une bourgade, si l'on veut, mais la plus grande qui existe dans l'univers. D'après le système des Chinois, Londres avec ses deux millions cinq cent mille habitants ne serait aussi qu'un grand village sans doute.

Mon hôte voulut bien m'accompagner lui-même dans mon excursion, et me faire visiter plusieurs fabriques appartenant à des négociants ses amis ou ses correspondants. Je n'entrerai pas ici dans le détail de la fabrication de la porcelaine, cela se trouve partout; je ne ferai pas non plus de dissertation sur la nature du *kaolin* et du *pe-tun-tzé* : ce sont, comme on sait, les matières premières qui entrent dans la fabrication de la porcelaine; je renvoie mes lecteurs aux livres spéciaux qui traitent ce sujet *ex professo;* je dirai seulement que j'ai été émerveillé de l'activité et de l'animation qui règnent

parmi ces innombrables ouvriers. Vu à une certaine distance, King-te-tching ressemble à un volcan, ou plutôt à une ville en proie à un incendie perpétuel. Et ceci n'est point une exagération, puisqu'il y existe plus de cinq cents fabriques particulières, et que des milliers de fourneaux sont jour et nuit en activité. Ainsi, pendant le jour, on voit à chaque instant s'élever d'épais tourbillons de fumée et de colonnes de flamme, et pendant la nuit la conflagration paraît encore plus intense et plus générale.

L'imagination s'effraie de la quantité immense de produits qui doivent sortir continuellement de ces manufactures, et l'on se demande comment il est possible d'en trouver le débouché. Sao-qua me donna à ce sujet des explications satisfaisantes. On ne saurait s'imaginer, me dit-il, combien l'usage de la porcelaine est répandu dans toute la Chine et dans les pays limitrophes; on en fait non-seulement toutes sortes d'ustensiles de ménage, mais on s'en sert pour incruster les murailles des appartements, et pour couvrir les toits des maisons; il est vrai que ces dernières sortes ne viennent pas de nos fabriques, elles sont faites dans le Fo-kien ou dans Kouang-ton. Pour nous, nous tenons à conserver la réputation de nos belles fabriques, et ce n'est pas sans peine que nous y parvenons, à cause de l'extrême concurrence.

— J'ai depuis longtemps, lui dis-je, entendu vanter effectivement vos manufactures pour l'excellence de leurs produits; mais on prétend aussi que depuis qu'elles ne reçoivent plus, comme autrefois, la pro-

tection et les encouragements du gouvernement impérial, elles ont considérablement dégénéré ; et que c'est là ce qui explique le grand prix auquel s'élèvent aujourd'hui les anciennes porcelaines sorties des manufactures impériales de King-te-tching, dont la perfection ne saurait être atteinte par les ouvriers de nos jours.

— Il y a, me répondit Sao-qua, beaucoup de vrai dans ce que vous dites ; mais il y a aussi beaucoup de faux, et malheureusement ce qu'il y a d'erroné n'est que trop généralement répandu, même en Chine. Sans doute, quand il n'y avait ici qu'une ou deux manufactures impériales, le travail s'y faisait avec des soins infinis, et tout ce qui n'atteignait pas un haut degré de perfection était mis au rebut ou détruit. Mais quand le gouvernement a cessé de veiller directement à la fabrication de la porcelaine, un grand nombre de nos manufacturiers et de nos ouvriers se sont relâchés de ces soins minutieux exigés pour une belle fabrication. Ils ont voulu produire en plus grande quantité, mais dans des qualités inférieures, ayant la certitude de trouver toujours le placement de leur marchandise. D'autres, en plus petit nombre, il est vrai, et je me flatte d'en faire partie, ont tenu à conserver les bonnes traditions ; ceux-là, j'ose le dire, peuvent offrir aux vrais amateurs des produits qui ne le cèdent en rien aux anciens, ni pour le choix de la matière, ni pour la beauté et le fini du travail. Je sais que ce que j'avance là paraîtra un paradoxe aux Européens, et même à bon nombre de mes compatriotes, qui s'en rapportent à des

marchands sans goût, qui préfèrent la quantité et le débit à la qualité; mais les vrais amateurs, les vrais connaisseurs ne s'en rapportent pas à ces intermédiaires intéressés; ils viennent eux-mêmes faire leur choix sur les lieux, ou bien ils s'en rapportent à des maisons dont la réputation est faite et qui tiennent à la conserver, et je puis vous assurer que ces amateurs et ces connaisseurs trouvent amplement de quoi satisfaire leur goût (1). »

Et à l'appui de ces assertions, Sao-qua me fit voir dans ses magasins une collection nombreuse de ces vases antiques, de ces coupes doubles, dont la partie extérieure est toute ciselée et percée à jour comme une dentelle, tandis que la coupe intérieure est unie et d'une blancheur éblouissante; d'autres portant des dessins qu'on pourrait appeler magiques, et qui ne paraissent que lorsque la coupe est remplie; d'autres enfin, que l'on nomme *porcelaine craquelée,* qui offrent sur toute leur surface des lignes brisées en tous sens, ce qui donne à tout l'ensemble l'apparence d'une mosaïque du travail le plus exquis et le plus délicat. Puis, à côté de ces objets, dont les secrets de fabrication passent pour être perdus, il m'en fit voir d'autres tout récents, mais parfaitement semblables aux anciens, et si bien imités, que l'œil le mieux exercé pourrait s'y tromper. « Vous voyez bien, me dit-il, que nous avons encore conservé les secrets de nos pères, et que nous pouvons faire aussi bien qu'eux. Seulement je blâme sévèrement ceux de

(1) Voir le *Dictionnaire du Commerce,* de Savary de Brulons.

mes confrères ou des ouvriers qui veulent faire passer ces objets pour de véritables antiquités : c'est ainsi qu'on déprécie notre industrie. Qu'on les vende au contraire pour ce qu'ils sont, comme je le fais ; et, dût-on les vendre à un prix inférieur, on prouvera du moins au monde que nous n'avons pas dégénéré de nos pères. »

Ces paroles de Sao-qua me confirmèrent dans la bonne opinion que je m'étais déjà formée de la probité du haut commerce en Chine.

Le premier qui fit connaître en France les procédés de la fabrication de la porcelaine est le P. d'Entrecolles, missionnaire jésuite, qui en 1712 était chargé de la mission du Kiang-si, et avait ainsi l'occasion de visiter souvent King-te-tching, où un assez grand nombre d'ouvriers avaient embrassé le christianisme. Malheureusement peu versé dans les sciences chimiques, il commit, sur la nature des éléments qu'il voyait employer, des erreurs bien faites pour égarer les chimistes français qui essayèrent les premiers de faire de la vraie porcelaine. Cependant, après de nombreux efforts, ils obtinrent un produit fort remarquable, qu'on désigne sous le nom de *porcelaine tendre*, parce qu'elle ne pouvait supporter sans se fondre un feu très-violent. Du reste, elle a toutes les qualités de la porcelaine de Chine, la blancheur et la demi-transparence : les émaux qu'on y applique ont un très-vif éclat. Ces qualités, jointes à la légèreté des formes, donnent à cette espèce de porcelaine, connue sous le nom de *vieux sèvres*, une assez grande valeur, surtout parce qu'on a cessé d'en fabriquer depuis qu'on

a trouvé le secret de la véritable porcelaine, ou de la porcelaine dure.

Les fabricants de porcelaine en Chine ont un dieu spécial qui préside à leur industrie. Je terminerai ce que j'ai à dire sur cette fabrication en rapportant la légende de l'origine de ce culte. Elle est ainsi racontée par le P. d'Entrecolles : « Comme chaque profession « a son idole particulière, et que la divinité se com- « munique aussi facilement que la qualité de comte ou « de marquis se donne en certains pays d'Europe, il « n'est pas surprenant qu'il y ait un dieu de la por- « celaine. Ce dieu doit son origine à ces sortes de des- « sins qu'il est impossible d'exécuter. On dit qu'autre- « fois un empereur voulut absolument qu'on lui fît des « porcelaines sur un modèle qu'il donna. On lui repré- « senta diverses fois que la chose était impossible ; mais « toutes ces remontrances ne servirent qu'à exciter de « plus en plus son envie. Les empereurs sont pendant « leur vie les divinités les plus redoutées à la Chine, et « ils croient souvent que rien ne doit s'opposer à leurs « désirs. Les officiers redoublèrent donc leurs soins, et « ils usèrent de rigueur à l'égard des ouvriers. Ces « malheureux dépensaient leur argent, se donnaient « bien de la peine, et ne recevaient que des coups. L'un « d'eux, dans un mouvement de désespoir, se lança « dans le fourneau allumé, et y fut consumé à l'instant. « La porcelaine qui s'y cuisait en sortit, dit-on, par- « faitement belle et au gré de l'empereur, lequel n'en « demanda pas davantage. Depuis ce temps-là, cet « infortuné passa pour un héros, et il devint dans la

« suite l'idole qui préside aux travaux de la porcelaine.
« Je ne sache pas que son élévation ait porté d'autres
« Chinois à prendre la même route en vue d'un sem-
« blable honneur (1). »

(1) *Lettres édifiantes et curieuses*, t. III, p. 221.

CHAPITRE VI

Sao-qua m'invite au mariage de son fils. — Ce qu'est le mariage en Chine. — La femme du premier rang, seule femme légitime. — Les femmes secondaires, ou *petites femmes*. — Cérémonies relatives au mariage. — Les préliminaires, les fiançailles, la célébration des noces. — Départ de Nang-tchang-fou. — Conseils de mon hôte, auxquels je me conforme. — Arrivée à Ou-tchang-fou. — Installation dans une hôtellerie. — Motifs pour ne plus accepter l'hospitalité dans une maison particulière. — Importance de Nang-tchang-fou et de deux autres villes si voisines qu'elles n'en font en quelque sorte qu'une seule avec elle. — Importance du commerce intérieur de la Chine. — Population de ces trois villes. — Je suis attaqué d'une maladie dangereuse. — Visite d'un médecin chinois. — Mon état empire. — Crise salutaire. — Le missionnaire catholique. — Le saint sacrifice de la messe offert pour ma guérison. — Récit de Joseph.

Quelques jours après ma visite aux fabriques de King-te-tching, je me préparais à quitter Nang-tchang-fou et à continuer mon voyage vers le nord, quand mon hôte, à qui j'avais fait part de mon projet, me supplia instamment de retarder mon départ de quelques jours, parce qu'il était sur le point de marier son fils, et qu'il désirait beaucoup que je lui fisse l'honneur d'assister à cette cérémonie. Ses instances me parurent si naturelles, et, d'un autre côté, j'étais si curieux de voir un mariage chinois, que j'acceptai l'invitation de

Sao-qua sans trop me faire prier. Avant de parler des détails de la cérémonie dont je fus témoin, il est nécessaire de dire quelque chose sur ce qu'est en général le mariage en Chine.

La polygamie ne me paraît pas une institution légale en Chine, comme dans beaucoup de contrées de l'Orient. La loi ne reconnaît qu'une seule femme, qu'un seul mariage légitime : par cette union, la femme est élevée au rang et aux honneurs de son mari; elle ne peut être répudiée que dans des cas excessivement rares et scrupuleusement prévus par la loi. Autrefois les mandarins seuls et les hommes de quarante ans qui n'avaient pas d'enfants, pouvaient prendre des femmes secondaires, ou *petites femmes*, selon l'expression chinoise; mais aujourd'hui, chacun peut avoir autant de femmes secondaires qu'il lui plaît, et que sa fortune lui permet d'en nourrir. Mais quel que soit le nombre des femmes secondaires, il n'y a toujours et il ne peut y avoir qu'une seule femme légitime, qui est la maîtresse de la maison, et à laquelle toutes les autres sont subordonnées comme des servantes, ou plutôt comme des esclaves.

Ces unions, appelées de second ordre, ne sont assujetties à aucune cérémonie; nous n'avons donc pas à nous en occuper ici. Les cérémonies du mariage légitime sont, au contraire, nombreuses, et peuvent se diviser en deux parties : 1° celles des fiançailles; 2° celles du mariage.

Personne n'ignore quelle est la condition des femmes en Chine. On sait qu'elles passent leur vie au fond des

gynécées, loin des regards des hommes, qui doivent être bannis de leur présence tant qu'elles ne sont pas mariées. Ainsi les futurs époux sont entièrement inconnus l'un à l'autre avant leur mariage, et la jeune fille n'est pas connue davantage de son futur beau-père, qui cependant fait la demande pour son fils; car en Chine l'autorité paternelle, principe fondamental du gouvernement, est absolue et préside à tous les actes importants de la vie. C'est donc le père de famille qui, lorsqu'il le juge à propos, dit à son fils : « Tu vas te marier; tu épouseras la fille d'un tel. » Et le fils obéit religieusement à l'ordre paternel. De son côté, le père de la fille dit à celle-ci : « Un tel me fait l'honneur de te demander en mariage pour son fils; ce parti me convient, et tu l'épouseras. » Même soumission de ce côté que de l'autre, sauf quelque différence dont nous allons parler.

Cependant, avant d'en venir là, il se passe des préliminaires qu'il est important de faire connaître. Les premières négociations entre les deux familles se font par des entremetteurs et des entremetteuses, dont les fonctions sont gratuites, et sont même regardées comme très-honorables. Ces premiers pourparlers ont pour but de convenir du mariage; c'est alors que les parents de la jeune fille lui communiquent les propositions qui leur sont faites, et l'engagent à réfléchir sur la réponse qu'elle doit faire. Ceci est de pure forme, car la loi défend en principe de contraindre une fille à se marier; mais dans le fait elle ne s'avise jamais, comme nous l'avons dit, de contredire ses parents.

Quelques jours après, et pour marquer le consentement de la jeune fille, celle-ci envoie à son futur un billet contenant huit caractères qui désignent son nom, le mois et le jour de sa naissance; car l'étiquette exige que la jeune fille paraisse être tout à fait inconnue à celui qu'elle doit épouser. Muni de ce billet, le jeune homme le porte chez le devin (*le révélateur de l'avenir*, comme l'appellent les Chinois). Celui-ci jette les caractères dans un vase, et les en retire un à un. Comme chacun de ces caractères présente un double sens, indépendamment de la signification relative à la date de la naissance et au nom de la fiancée, le devin examine si ce nouveau sens est favorable ou non au mariage projeté. Dans le premier cas, on donne suite au mariage; dans le cas contraire, tout est rompu.

Il est à remarquer que le devin ne pourrait pas abuser de son ministère pour donner une fausse interprétation au sens des caractères, et porter ainsi le trouble dans les familles; car sa mission est celle d'un simple traducteur. Le hasard seul fait sortir les caractères dans tel ordre plutôt que dans tel autre; et s'il donnait une traduction fausse, la vérification en serait facile, et le tribunal des *Rites* le punirait suivant toute la rigueur des lois.

Si la réponse a été favorable, le jeune homme se hâte d'en prévenir la demoiselle par la voie de son intermédiaire, qu'il charge en même temps de lui remettre divers présents. Ce sont ordinairement une épingle d'or pour les cheveux, une paire de boucles d'oreilles et de bracelets en or, etc. La fiancée donne en retour de

petits ouvrages en broderie faits par elle-même, et les parents accompagnent cet envoi d'une carte rouge où est écrit leur consentement. Ces présents se nomment *heou-li*, c'est-à-dire présents de fiançailles. Ils engagent irrévocablement les parties, surtout la femme. Il ne faut pas les confondre avec les présents de noces, qui se font quelque temps après, à un jour jugé favorable. Ces derniers cadeaux ne sont faits que par l'époux, et sont proportionnés à sa fortune. L'accomplissement de ces préliminaires est accompagné par les deux familles d'une foule d'observations minutieuses, dont on n'oserait s'écarter. La formule des missives qu'on s'adresse, les paroles qu'on emploie, les salutations, tout est déterminé d'avance, selon les règles de la politesse la plus exquise.

Enfin le jour pour la cérémonie du mariage est fixé. Jusqu'ici j'avais été étranger à tous les préparatifs dont je viens de rendre compte. Maintenant commence mon rôle de témoin, ou plutôt de spectateur.

Dans la matinée, en ma qualité d'hôte et d'ami de la famille, je me rendis avec les parents et amis de l'époux dans la salle ou le sanctuaire domestique des ancêtres (on sait que les Chinois rendent un culte à leurs aïeux). Dès que nous fûmes réunis, le jeune époux, magnifiquement vêtu, entra dans la salle, se mit à genoux et se prosterna la face contre terre. Des parfums brûlaient devant la tablette ou autel des ancêtres, et on leur annonça l'événement important de la famille. Alors un personnage qui faisait les fonctions de maître des cérémonies (c'était celui qui avait servi d'intermédiaire

entre les futurs) invita le père à prendre place sur un siége, qui lui était préparé. Aussitôt qu'il fut assis, l'époux reçut à genoux une coupe pleine de vin, en répandit quelques gouttes en forme de libations, et fit, avant de boire, quatre génuflexions devant son père; puis il s'avança vers le siége, et reçut ses ordres à genoux. « Allez, mon fils, lui dit le père, allez chercher votre épouse; comportez-vous en toutes choses avec prudence et avec sagesse. » Le fils, se prosternant quatre fois devant son père, lui répondit qu'il obéirait; aussitôt il monta dans un palanquin préparé à la porte de la maison.

Alors commença la marche d'un cortége curieux, dont je faisais partie. Le personnage qui avait négocié le mariage ouvrit la marche; il fut suivi de deux porte-lanternes et d'une troupe de musiciens. Vinrent ensuite des hommes portant en grande cérémonie des parasols, des drapeaux, des emblèmes, comme pour le cortége d'un mandarin; puis le palanquin destiné à recevoir la mariée, et appelé pour cela le palanquin nuptial : il était orné de fleurs et de tentures de soie cramoisie, et porté par quatre domestiques accompagnés de quatre porte-lanternes; puis le palanquin du marié, suivi de ses nombreux amis, tous portés en palanquin. J'en ai compté cinquante à la suite du fils de Sao-qua.

Lorsque nous arrivâmes à la maison de l'épouse, le cortége entra dans la première cour, et l'époux s'arrêta à l'entrée de la seconde cour, attendant que son beau-père vînt le recevoir. Celui-ci parut bientôt donnant la main à sa fille, dont la figure était cachée par un grand voile. Les deux époux, qui se rencontraient pour la pre-

mière fois, se saluèrent fort gravement en se faisant une inclination profonde; puis ils se mirent à genoux pour adorer le ciel et la terre. Cet acte paraît être le point essentiel de la cérémonie, et en quelque sorte le symbole du lien conjugal.

L'épouse fut ensuite conduite à son palanquin, l'époux remonta dans le sien, et le cortége se remit en route, grossi cette fois des parents et amis de la jeune mariée.

Arrivés à la maison paternelle, les nouveaux époux mirent pied à terre et allèrent saluer le père et la mère du jeune homme, auxquels la jeune fille promit amour et obéissance. De là ils se rendirent dans la salle des ancêtres, où la jeune mariée se prosterna humblement; puis ils passèrent dans la chambre nuptiale, où la mère seule les accompagna et leur fit servir le repas nuptial, préparé pour eux seuls.

Pendant ce temps-là, nous étions entrés dans un appartement voisin, où un grand repas était servi pour toutes les personnes invitées à la noce, et tout le reste de la journée ne fut plus qu'un long festin. Telles sont les principales cérémonies usitées dans le Kiang-si. Elles ne sont pas exactement les mêmes dans d'autres provinces : ainsi, dans quelques-unes, ce n'est pas l'adoration du ciel et de la terre qui constitue le symbole du lien conjugal, c'est l'action de boire ensemble dans une même coupe, l'épouse la première, l'époux ensuite, qui brise la coupe après l'avoir vidée. Du reste, ces cérémonies ne diffèrent que dans quelques détails, le fond est toujours le même.

Huit jours après le mariage du fils de Sao-qua, je pris définitivement congé de mon hôte, et je m'apprêtai à continuer mon voyage seul avec mon fidèle Joseph. Avant mon départ j'eus un entretien avec mon hôte, qui me demanda avec bienveillance quels étaient mes projets. Je lui répondis que je me proposais de me rendre directement à Nang-king et de là à Péking. Mon hôte me conseilla, dans mon intérêt, et puisque je ne voyageais point pour affaires, mais seulement pour mon agrément, de modifier un peu mon itinéraire. Il me fit observer qu'en suivant mon plan je ne pourrais arriver dans les provinces du nord qu'à la fin de la belle saison, et que je me trouverais à Péking précisément pour y passer l'hiver, qui y est fort dur; qu'à ma place il préfèrerait visiter quelqnes-unes des belles provinces de l'ouest, telles que le Hou-pé et le Sse-tchouen, y passer l'hiver, se rendre au printemps à Nang-king, de manière à arriver à Péking pour l'été prochain.

Je me rangeai d'autant plus facilement de cet avis, que j'avais des lettres de recommandation et de crédit pour Ou-tchang-fou, la capitale du Hou-pé, et que de son côté Sao-qua me recommanda à un de ses correspondants de cette ville d'une manière toute particulière.

Je louai une jonque, et m'embarquai de nouveau sur le Kan-kiang, qui se jette dans le lac Po-yang. En traversant ce lac, je jetai en passant un coup d'œil sur King-te-tching, la grande fabrique de porcelaine, ou plutôt sur les colonnes de fumée que vomissaient ses fourneaux.

En quittant le lac Po-yang, nous entrâmes dans le fleuve Bleu, ou le Yan-tsen-kiang, que nous remontâmes jusqu'à Ou-tchang-fou, après trois jours de navigation.

Ou-tchang-fou, situé presque au centre de l'empire et sur les bords du fleuve Bleu, qui le met en rapport avec toutes les provinces, est une des villes les plus commerçantes de la Chine. En arrivant dans cette ville, je choisis une hôtellerie où j'avais résolu de rester pendant tout mon séjour, bien décidé à ne pas accepter l'hospitalité des correspondants de Sao-qua ou de Pawsse-tchen, quand même l'un ou l'autre me l'offrirait. Certes je n'avais pas eu à me plaindre de l'accueil qui m'avait été fait dans la maison de Sao-qua; mais malgré cela je me trouvais gêné par la crainte que j'éprouvais d'être gênant; et moi, qui en voyage aime par-dessus tout ma liberté et mes coudées franches, je me trouvais mal à l'aise. Aussi mon parti était irrévocablement pris de ne plus accepter l'hospitalité nulle part. C'était même pour moi, sous un autre rapport, une question d'économie; car j'avais dépensé, tant en cadeaux offerts à Sao-qua et à son fils lors de son mariage, qu'en sommes d'argent données à ses domestiques, le double au moins de ce que j'aurais dépensé dans une hôtellerie.

Après avoir donc fait choix d'une hôtellerie assez convenable, je m'y installai avec mon domestique, qui me faisait passer pour un riche négociant de Canton. Les Chinois ne voyagent guère que pour affaires; un voyageur amateur, un *touriste,* comme nous disons, est une espèce inconnue dans ce pays.

Dès le lendemain de mon arrivée, et avant de visiter les personnes à qui j'étais recommandé, je voulus parcourir la ville. Elle est beaucoup plus grande que Nang-tchang-fou, et son enceinte peut être comparée à celle de Paris. Du reste, elle ne m'offrit rien de remarquable, et la décrire ne serait que répéter ce que j'ai déjà dit d'autres villes chinoises. Son commerce principal est celui du papier de bambou, qui s'y fabrique ainsi que dans les environs, et dont il se fait un débit prodigieux.

En face de Ou-tchang-fou, de l'autre côté de Yang-tsen-kiang, s'élève une autre ville nommée Han-yang, au moins aussi considérable et aussi commerçante que la capitale du Hou-pé; enfin, une troisième ville, nommée Han-keou, c'est-à-dire *bouche du commerce*, est bâtie au confluent d'une rivière qui se jette dans le Yang-tsen-kiang, presque sous les murs de Ou-tchang-fou. Comme cette rivière est moins large que le fleuve Bleu, il en résulte que cette troisième ville est encore plus près de Ou-tchang-fou que Han-yang; ajoutons enfin que Han-keou est une ville immense, plus peuplée que les deux autres. Ces trois villes, placées en triangle, en vue l'une de l'autre et séparées seulement par des cours d'eau, ne semblent, en réalité, qu'une seule grande ville, tant elles sont unies par le va-et-vient perpétuel d'une multitude innombrable de jonques et de bateaux de toutes formes et de toutes grandeurs, qui ne cessent de voguer de l'une à l'autre.

C'est en visitant cette triple cité qu'on peut se former une idée du commerce intérieur de la nation

chinoise ; car Han-yang, Hang-keou et Ou-tchang-fou sont en quelque sorte le cœur qui communique à la Chine tout entière sa prodigieuse activité commerciale. Je n'ai jamais vu, dans un espace aussi resserré, pas même à Londres, une telle agglomération d'êtres humains. La terre et les eaux en sont littéralement couvertes; c'est une véritable fourmilière. M. Huc évalue à huit millions d'habitants la population de ces trois villes (1); cependant, malgré la confiance que nous inspire en général l'exactitude des observations et des remarques du célèbre voyageur, nous croyons qu'il y a ici erreur, et qu'en réduisant ce chiffre à trois millions, on approcherait plus de la vérité.

J'employai cinq jours de suite à parcourir ces trois villes si singulières; mais, le soir de la dernière journée, je me sentis saisi d'un violent mal de tête, et de douleurs dans tous les membres. Je crus que ce n'était qu'une migraine, comme j'en avais éprouvé quelquefois; je me fis faire une forte infusion de thé vert, et je me couchai. Le lendemain, le mal avait empiré; je souffrais toujours de la tête, et de plus j'éprouvais une complète prostration de forces qui ne me permit pas de me lever. Mon domestique me parla d'appeler un médecin; mais je n'avais guère de confiance dans les médecins chinois, d'après ce que j'en avais entendu dire (j'avouerai même ici que je n'ai jamais eu beaucoup de confiance dans les médecins en général). Je repoussai la proposition de mon

(1) *L'Empire chinois*, par M. Huc, t. II, p. 122.

domestique, et je lui dis qu'un jour de repos et de diète suffirait probablement pour me rétablir. Je bus encore force thé toute cette journée; mais le lendemain j'étais encore plus souffrant. Une fièvre brûlante me dévorait, et parfois le délire s'emparait de mon cerveau. Cette fois Joseph, sans me consulter, alla chercher un médecin, qui, d'après l'avis de notre hôte, était un des meilleurs de la ville.

Quand le docteur arriva, j'étais tellement abattu par la maladie, que je m'aperçus à peine de son entrée dans ma chambre. Il prit un large fauteuil en bambou, s'assit à côté de moi, et, me saisissant le bras droit, il me tâta le pouls au moins pendant un quart d'heure; puis il en fit autant au bras gauche, et, cette opération terminée, il m'adressa quelques questions auxquelles je répondais à peine, par suite de l'espèce de somnolance que j'éprouvais. Tout ce que je puis me rappeler, c'est qu'il me dit que ma maladie provenait d'une chaleur extraordinaire, qu'il s'agissait de combattre par des boissons rafraîchissantes et certaines purgations qu'il prescrivit dans une longue ordonnance. Ce que je me rappelle encore fort bien, c'est qu'en entendant la dissertation qu'il fit sur ma maladie, je ne pus, malgré ma faiblesse, m'empêcher de penser à M. Purgon de Molière, et je crois même qu'il me vint un sourire sur les lèvres. Le docteur chinois l'attribua sans doute au plaisir que me causait son éloquence, et il sortit enchanté de lui-même et de son malade.

Il ne manqua pas de revenir, le lendemain et les jours suivants, s'informer de mon état et prescrire

de nouveaux remèdes. Je ne sais quelle est la nature ni la quantité des drogues qu'il me fit avaler; ce que je sais, c'est que je pris tout avec une parfaite résignation, ou plutôt sans savoir ce que je faisais; car pendant un grand nombre de jours je fus dans un état de somnolence, je dirais presque de léthargie, qui m'empêchait de savoir ce qui se passait autour de moi, et de comprendre la gravité de mon état. Mon fidèle Joseph pensait et agissait pour moi, et il avait grand soin de me faire prendre régulièrement toutes les potions ordonnées par le médecin.

Après trois semaines passées, pour ainsi dire, entre la vie et la mort, j'éprouvai une crise salutaire qui fit espérer ma guérison. Le mieux se soutint, et quelques jours après le médecin déclara que j'étais hors de danger. Il était triomphant; il attribuait ce succès à ses remèdes, tandis que moi je l'attribuais tout simplement à la force de mon tempérament; mais je me gardai bien de faire part de mon opinion au docteur; je me contentai de l'exprimer à Joseph, un instant après le départ du médecin. « Eh bien, moi, me dit mon fidèle domestique, je crois que votre guérison est due à une autre cause. Le jour où vous avez éprouvé cette crise, qui pouvait vous tuer comme elle vous a sauvé, j'ai fait dire une messe pour vous par le Révérend Père, et de ce moment-là votre état s est amélioré.

— Comment! m'écriai-je, une messe! un Révérend Père! il y a donc ici un missionnaire catholique? Et tu ne me le disais pas!

— Il n'y a que quelques jours que je l'ai appris par

un catholique de cette ville que j'ai connu par hasard. J'allais faire une commission que m'avait donnée le médecin, pour vous acheter je ne sais plus quelle drogue, quand je perdis mon chapelet en route. Il fut ramassé par un individu qui courut après moi, et me le tendit en faisant le signe de la croix. « Vous êtes chrétien? lui dis-je. — Oui, je le suis, répondit-il; et vous aussi probablement, puisque ce chapelet vous appartient? — Sans doute, repris-je; » et nous nous mîmes à causer comme de vieilles connaissances. Je lui dis que j'étais au service d'un lettré *foulang-si* nommé Lo-king, qui était en ce moment bien malade, au point que le médecin désespérait de sa vie. « Est-il catholique, votre maître? me demanda-t-il. — Certainement, répliquai-je. — En ce cas, reprit-il, je sais un meilleur remède que tous ceux de votre docteur. Adressez-vous au Révérend Père, et chargez-le de prier pour votre malade. — Mais où demeure-t-il? — Je vais vous y conduire. » Et nous allâmes ensemble chez le Père. Dès qu'il sut de quoi il s'agissait, il accourut aussitôt ici pour vous voir; mais vous étiez sans connaissance, et vous entriez dans cette crise si redoutable. Il s'agenouilla un instant auprès de votre lit, fit quelques prières, vous donna sa bénédiction, puis il me dit : « Votre maître est bien malade; mais Dieu est le maître de la vie et de la mort; je vais le prier pour qu'il lui rende la santé. Demain, à cinq heures du matin, je dirai la messe pour lui. Unissez vos prières aux miennes. » Puis il se retira. Je ne manquai pas de prier à l'heure qu'il m'avait indiquée, et à six heures, pour la première fois depuis quinze jours, vous vous éveillâtes, comme si

vous sortiez d'un profond sommeil, et vous commençâtes à me parler et à me reconnaître.

— Et ce vénérable prêtre, demandai-je, n'est pas revenu?

— Oh si! il est revenu régulièrement tous les jours ; mais le médecin avait expressément défendu de laisser entrer personne auprès de vous jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de danger, et les gens de l'hôtellerie ne l'ont pas laissé monter; en apprenant que vous alliez mieux, il n'a pas insisté pour entrer.

— Mais vous, You-zou, vous auriez dû prévoir que cette visite m'aurait fait le plus grand plaisir, et vous auriez dû dire aux gens de l'hôtel que la défense du docteur ne regardait pas le Révérend Père.

— Je n'ai pas osé, parce que vous savez que les prêtres catholiques sont toujours persécutés, malgré l'édit publié par l'emperear, et j'ai craint de le compromettre; mais aujourd'hui le médecin a levé la défense qu'il avait faite. Voici l'heure où le Révérend Père vient ordinairement, et cette fois il pourra vous voir sans obstacle. »

J'allais dire à Joseph de s'assurer s'il s'était présenté, et de recommander expressément de le faire monter, quand on frappa à ma porte. Joseph courut ouvrir, et rentra précipitamment dans ma chambre en me disant : « Voici le Révérend Père. »

CHAPITRE VII

Le P. Laurent. — Nos conversations. — De la médecine et des médecins en Chine. — Religion de la Chine. — Trois sectes principales. — Confucius. — Lao-tse. — Le bouddhisme ou la religion de Fo. — Ressemblance de quelques cérémonies catholiques avec celles du culte de Fo. — Jésus-Christ admis au rang des divinités bouddhistes. — Son histoire racontée dans un livre bouddhiste. — Décadence du culte de Fo. — Indifférence des Chinois en matière de religion. — — Tolérance du gouvernement chinois pour toutes les religions. — Exceptions touchant la religion catholique. — Cause de cette exception, et des persécutions dont elle a été l'objet. — Clause du traité avec la France favorable aux missionnaires. — Insuffisance de cette protection. — Faiblesse du gouvernement.

Je vis alors entrer dans ma chambre un homme qui paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, quoiqu'il n'en eût pas quarante : les fatigues du ministère qu'il exerçait vieillissent vite en Chine. Sa physionomie était douce et souriante ; je trouvais dans toute sa personne quelque chose de sympathique ; malgré le costume chinois qui le recouvrait, j'aurais reconnu en lui, quand même je ne l'aurais pas su, un compatriote et un prêtre de la religion du Christ. « Bonjour, mon frère, me dit-il en me saluant : je suis heureux de vous voir mieux portant. Que le bon Dieu en soit béni ! »

Il y avait près de deux ans que je n'avais entendu le son d'une voix française, et ces quelques mots bien simples produisirent sur moi l'effet d'une ravissante musique. « Que je suis heureux moi aussi de vous voir ! lui dis-je, et combien je regrette que la ridicule consigne du médecin m'ait privé de ce bonheur depuis plusieurs jours ! J'ai à vous faire mes remercîments, ajoutai-je, de ce que vous avez fait pour moi ; Joseph, mon domestique, m'a tout appris, et, comme lui, je ne doute pas que ce ne soit à vos prières que je doive ma guérison.

— Vous ne me devez aucun remercîment, et c'est à Dieu seul que vous devez rendre des actions de grâces, car c'est lui seul qui a tout fait. Vous êtes encore faible, ajouta-t-il, et je crois qu'il serait dangereux pour vous de trop parler encore. Aujourd'hui ma visite sera courte ; mais je viendrai vous voir souvent, tous les jours s'il m'est possible, et mes visites se prolongeront à mesure que votre santé s'améliorera et selon que mes occupations me le permettront. »

Il tint parole, et tout le temps de ma convalescence, qui fut fort longue, il ne se passa presque pas de jour sans que je reçusse la visite du P. Laurent (c'était le nom de ce digne missionnaire). Quand je fus en état de sortir, et pendant tout le temps que je restai encore à Ou-tchang-fou après ma maladie, j'allai le voir souvent à mon tour, et je passai avec lui des heures bien agréables.

Ses conversations m'en ont plus appris sur la Chine que mes propres observations n'auraient pu le faire pendant dix ans. Malheureusement, depuis ma maladie j'ai cessé pendant près de trois ans d'écrire des notes, comme

je l'avais fait jusque-là : de sorte que je n'ai que ma mémoire pour me rappeler ses entretiens, et encore cette mémoire est restée longtemps affaiblie par l'effet de la fièvre typhoïde dont j'avais été atteint ; car telle était en réalité cette maladie, ainsi que le reconnut le P. Laurent, habitué à voir des affections de tous genres, et que me l'ont affirmé les docteurs européens à qui j'en ai parlé depuis.

« Croyez-vous, dis-je un jour au P. Laurent, que mon médecin ait compris quelque chose à ma maladie ? Pour moi, j'ai toujours entendu dire que les médecins chinois sont fort ignorants, et je ne pense pas que le mien fasse exception.

— Les médecins chinois, me répondit le P. Laurent, sont loin sans doute d'avoir les connaissances de nos médecins d'Europe. L'anatomie, qui, ce semble, doit être la première science d'un médecin, leur est complétement inconnue. Leurs études se bornent à la lecture d'anciens traités qui partagent les maladies en chaudes et en froides, en sèches et en humides, et admettent la même division pour les remèdes ; ils ne possèdent que des notions fort vagues sur la pathologie humorale, et leur système physiologique consiste à étudier l'influence des cinq planètes dans l'ordre suivant : Saturne sur l'estomac, Jupiter sur le foie, Mars sur le cœur, Vénus sur les poumons, Mercure sur les reins. »

Comme spécimen du raisonnement, voici une espèce d'aphorisme qu'on trouve dans un de leurs anciens livres de médecine :

« La partie supérieure du corps participe du *yang* et

de la nature du ciel ; par conséquent les remèdes qui conviennent à cette partie du corps sont les têtes des plantes; le corps des plantes est pour les affections du milieu, et les racines pour les parties inférieures du corps. »

Mais, à côté de ces absurdités, il faut reconnaître que les médecins chinois doivent à une longue pratique, et à des observations personnelles, des moyens empiriques à l'aide desquels ils guérissent souvent leurs malades, aussi souvent même, je ne crains pas de l'affirmer, que leurs confrères d'Europe : et la preuve, c'est qu'en Chine il y a pour le moins autant de maladies qu'ailleurs, et la mortalité n'y est proportionnellement pas plus grande que dans les autres pays.

Ajoutons qu'il n'y a en Chine aucune école de médecine, et que cette profession est exercée avec une entière liberté par quiconque veut s'en mêler ; le gouvernement n'y intervient en aucune manière. Il résulte de là que les médecins, les guérisseurs, les charlatans de toute espèce pullulent en Chine d'une manière effrayante ; mais, comme partout ailleurs, la vogue s'attache à quelques-uns seulement, et ceux-là seuls peuvent acquérir une position brillante.

Il existe en Chine un usage singulier, qui a établi quelquefois la réputation d'un médecin, comme il a pu causer sa ruine. Parfois les médecins entreprennent en quelque sorte à forfait la guérison d'un malade. S'ils réussissent, non-seulement ils reçoivent la récompense promise ; mais leur succès, qui ne tarde pas à se répandre, leur attire souvent la vogue. Si, au contraire, le

malade meurt entre leurs mains, alors ils sont souvent obligés de se cacher ou même de quitter le pays, pour éviter la prison, les amendes, la bastonnade et quelquefois pis encore. Car les parents du défunt ont le droit de traduire le médecin devant les tribunaux; et il est rare qu'il ne soit pas condamné au moins comme coupable d'homicide par imprudence, à une amende et à des dommages et intérêts, avec interdiction d'exercer désormais la médecine.

Un des principaux sujets de conversation entre le P. Laurent et moi roulait, comme on le pense bien, sur la religion du pays et sur l'état du christianisme en Chine. Si j'avais conservé des notes sur tout ce qu'il m'a dit à ce sujet, il y aurait la matière de plus d'un volume. Je vais tâcher de résumer le plus succinctement possible, et autant que je puis me les rappeler, nos entretiens sur une matière aussi intéressante.

La religion primitive de la Chine paraît avoir été une branche du sabéisme, dont le principe est l'adoration des astres du firmament et des objets remarquables dans la nature. Cette ancienne religion a été plus tard étouffée par les diverses sectes qui se sont greffées sur elle. Parmi ces sectes, celle de Confucius a été souvent comparée au stoïcisme des Grecs et des Romains; elle a pour base un panthéisme philosophique qui a été diversement interpreté, suivant les époques; les Chinois le nomment *Jo-kiao*, la doctrine des lettrés. « On croit, dit Abel Rémusat, que dans la haute antiquité le dogme de l'existence d'un Dieu tout-puissant et rémunérateur n'en était pas exclue, et divers passages de Confucius donnent lieu de

croire que ce sage l'admettait lui-même ; mais le peu de soin qu'il a mis à l'inculquer à ses disciples, le sens vague des expressions qu'il a employées, et le soin qu'il a pris d'appuyer exclusivement ses idées de morale et de justice sur le principe de l'amour de l'ordre et d'une conformité mal définie avec les vues du *ciel* et la marche de la nature, ont permis aux philosophes qui l'ont suivi de s'égarer, au point que plusieurs d'entre eux, depuis le XIIe siècle de notre ère, sont tombés dans un véritable spinosisme, et ont enseigné, en s'appuyant toujours de l'autorité de leur maître, un système qui tient du matérialisme et qui dégénère en athéisme. » Confucius, en effet, n'est jamais religieux dans ses écrits ; il se contente de recommander en général d'observer les pratiques anciennes, la piété filiale, l'amour fraternel, d'avoir une conduite conforme aux lois du ciel, qui doivent toujours être en harmonie avec les actions humaines.

Quant au culte, ce sont ces *pratiques anciennes* dont il reconnaît l'observation, c'est-à-dire le culte rendu aux génies du ciel et de la terre, des astres, des montagnes et des rivières ainsi qu'aux âmes des parents. L'État a toujours conservé ce culte, comme institution purement civile, mais sans conséquence, et dont le sens peut s'interpréter de différentes manières. Ce culte ne connaît pas d'images et n'a pas de prêtres ; chaque magistrat le pratique dans la sphère de ses fonctions, et l'empereur lui-même en est le patriarche. Généralement tous les lettrés s'y attachent, sans renoncer toutefois à des usages empruntés aux autres cultes. Ils sont plus superstitieux que religieux ; la conviction n'entre pour rien dans leur

conduite, et l'habitude seule les soumet à des pratiques qu'ils tournent eux-mêmes en ridicule.

« La seconde religion de la Chine, celle des *esprits*, est regardée par ses sectateurs comme étant la religion primitive de ses plus anciens habitants. Elle a beaucoup de dogmes communs avec la précédente. Seulement l'existence individuelle des génies et des démons, indépendants des parties de la nature auxquelles ils président, y est mieux reconnue. Ce culte a dégénéré en polythéisme et en idolâtrie. Ses prêtres et prêtresses, voués au célibat, pratiquent la magie, l'astrologie, la nécromancie et mille autres superstitions ridicules. On les nomme *Taosse*, ou docteurs de la raison, parce que leurs dogmes fondamentaux, enseignés six siècles avant notre ère, par Lao-tse, contemporain de Confucius, est celui de l'existence de la *raison primordiale*, qui a créé le monde, le *Logos* des platoniciens (1). »

Enfin il existe en Chine une troisième religion, introduite dans ce pays deux siècles avant Jésus-Christ, et admise officiellement comme une des religions de l'empire, vers le 1er siècle de notre ère, par les empereurs de la dynastie des Han. Cette religion est le bouddhisme indien. Plus matérielle que les deux autres, elle fut accueillie favorablement par le peuple, et fit des progrès rapides. Le nom de Bouddha, transcrit *Fotho* par les Chinois, a formé par abréviation le nom de *Fo*. Ainsi le bouddhisme en Chine se nomme la religion de *Fo*. Les prêtres de Fo, appelés *bonzes* par les Chinois, sont aussi

(1) Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques; Coup d'œil sur la Chine et sur ses habitants*, t. II, p. 36 et suiv.

voués au célibat; la plupart sont d'une ignorance profonde, et enseignent une véritable idolâtrie, qui se montre au dehors par beaucoup de cérémonies, dans les temples et les couvents de leur secte, en l'honneur de figures allégoriques monstrueuses et de reliques. Le patriarche bouddhique, venu de l'Inde à la Chine à la fin du ve siècle de notre ère, y a résidé quelque temps. Il est maintenant fixé au Thibet, sous le nom de Dalaï-lama; mais les bouddhistes de la Chine ne reconnaissent pas en tout sa suprématie spirituelle (1).

Le nombre des bonzes en Chine est prodigieux; on assure que l'on en compte plus d'un million dans l'empire. Tous ne vivent que d'aumônes, et, malgré la pauvreté qu'ils affectent, ils se montrent pleins d'orgueil et d'avidité.

Un fait singulier, et qui a frappé d'étonnement tous les Européens qui ont été à même de voir de près les cérémonies des bonzes et d'étudier leurs dogmes, c'est la ressemblance de quelques-unes de ces cérémonies avec celles du culte catholique, et l'introduction dans leur religion de plusieurs croyances et dogmes qui ont une origine chrétienne. On pense, et cela me paraît probable, qu'au VIIIe siècle des chrétiens nestoriens se sont répandus en Chine, et y ont introduit quelques cérémonies défigurées du culte chrétien. C'est ainsi qu'on a regardé le culte qu'ils rendent à *Tien-heou* (la reine du ciel, appelée aussi *Ching-neou,* la sainte mère) comme s'adressant à la Vierge Marie. Cela me paraît d'autant plus probable, que les bonzes ont mis Jésus-Christ au nombre de leurs

(1) Le même. *ibid.*

dieux, comme je ne sais plus quel empereur païen qui l'avait accueilli dans le panthéon de Rome. Il existe, sous le titre d'*Histoire complète des dieux et des génies;* un ouvrage publié par un médecin chinois sous le règne de l'empereur Khang-hi, dans lequel Jésus est compté au rang des dieux, et l'on donne un précis de son histoire évidemment emprunté aux catholiques. Voici une traduction de ce curieux passage :

« Les nations de l'extrême Occident disent qu'à la dis-
« tance de quatre-vingt-dix-sept mille *lis* de la Chine
« commencent les bords du Si-kiang. Dans ce pays il
« existait autrefois une vierge nommée Ma-li-a. La pre-
« mière année du règne de Youen-tchi, de la dynastie
« des Han, un dieu céleste (un ange) se présenta devant
« elle, en disant : « Le Seigneur du ciel t'a choisie pour
« être sa mère. » Après ces mots, elle conçut et enfanta
« un fils. Pleine de joie et de vénération, elle l'enve-
« loppa d'un drap et le plaça dans une crèche; une
« troupe de dieux célestes (d'anges) chantaient et se ré-
« jouissaient dans l'espace vide. Quarante jours après,
« sa mère le présenta au saint instituteur, et le nomma
« Yé-sou. Il n'avait encore que douze ans, quand il sui-
« vit sa mère qui allait faire ses dévotions dans le tem-
« ple; mais, en revenant, ils se perdirent. Après avoir
« cherché son fils pendant trois jours, Ma-li-a le trouva
« dans le temple, assis sur un siége d'honneur, et
« conversant avec de vieux et savants docteurs sur les
« œuvres et les doctrines du Seigneur du ciel. Il fut
« ravi de revoir sa mère, s'en retourna avec elle et lui
« demeura soumis en fils respectueux.

« A l'âge de trente ans, il quitta sa mère et son pré-
« cepteur, et, parcourant le pays de Yu-tè-a (Judea,
« Judée), il enseigna aux hommes à pratiquer ce qui est
« bien. Les miracles qu'il opéra sont très-nombreux.
« Les principales familles et ceux qui occupaient des
« emplois dans le pays, étant orgueilleux et méchants à
« l'excès, lui portèrent envie à cause de la multitude des
« individus qui se réunissaient à lui ; ils formèrent donc
« le projet de le faire périr.

« Parmi les douze disciples de Yé-sou, il y en avait un
« fort cupide, nommé Yu-ta-ssé. Moyennant une somme
« d'argent, il guida la nuit une troupe d'hommes qui,
« s'étant emparés de Yé-sou, le chargèrent de liens et
« l'entraînèrent devant Ana-ssé dans la cour de la mai-
« son Pi-la-to. Là, ils le dépouillèrent de ses vêtements,
« l'attachèrent à un pilier et le battirent de verges ;
« néanmoins il gardait toujours le silence, et comme un
« agneau, ne murmurait point. Ses persécuteurs con-
« struisirent ensuite une machine de bois très-grande
« et très-pesante, ressemblant au caractère *teu* (ce carac-
« tère chinois a la forme d'une croix), et l'obligèrent à
« la porter lui-même. Elle était si lourde, que plusieurs
« fois pendant le chemin il tomba : enfin on lui cloua les
« mains et les pieds au bois, puis, comme il avait soif, on
« lui donna une boisson acide et amère.

« Lorsqu'il expira, les cieux s'obscurcirent, la terre
« trembla ; il avait alors trente-trois ans. Le troisième
« jour après sa mort, il revint à la vie, et son corps était
« beau et resplendissant. Il apparut d'abord à sa mère,
« afin de la consoler. Quarante jours après, au moment

« de monter au ciel, il commanda à ses disciples de se « séparer, et d'aller partout sous le ciel pour enseigner « les nations, et administrer une eau sacrée qui devait « laver les péchés de ceux qui croiraient à leur parole. « Après avoir achevé de donner ses ordres, il s'éleva « vers le céleste royaume.

« Dix jours après, un Dieu descendit pour recevoir « sa mère, qui monta aussi au ciel. Placée au-dessus des « neuf ordres, elle devint l'impératrice du ciel et de la « terre, et la protectrice du genre humain (1). »

Vous voyez, continua le P. Laurent, après avoir cité ce passage, que la semence de la parole évangélique n'a pas été entièrement perdue ; seulement ici elle est tombée dans des ronces et des épines qui s'efforcent de l'étouffer. Les bonzes seraient disposés à accepter Jésus-Christ comme Dieu, mais en l'associant à leurs autres divinités ; ce qu'ils ne veulent pas, c'est que sa religion existe seule et fasse disparaître le culte de Fo. Cependant la situation actuelle de ce culte est loin d'être florissante ; les magnifiques édifices fondés autrefois par les sectateurs de Bouddha tombent aujourd'hui en ruine ; il est rare que l'on rencontre quelques-unes de leurs pagodes, à neuf ou à sept étages, en bon état de réparation, bien que ces élégantes constructions soient fort nombreuses. Vous avez pu en remarquer quatre ou cinq entre Macao et Canton, toutes situées sur des points culminants, et toutes dégradées ; elles ne servent plus maintenant que de signaux pour la navigation. Depuis que vous voyagez

(1) Extrait traduit en anglais par le docteur Milne, et rapporté dans l'ouvrage de Davis sur la Chine, tome II, p. 49 et 50.

dans l'intérieur, vous avez pu faire la même remarque en bien d'autres endroits : c'est que, malgré ce nombre prodigieux de temples, de pagodes et d'oratoires, qui s'élèvent de tous côtés en Chine, ce peuple n'est nullement religieux au fond. Toutes ces manifestations extérieures ne sont que le résultat d'un usage, d'une vieille habitude, et nullement l'indice d'un sentiment pieux ou d'une idée religieuse. Les Chinois actuels sont absorbés dans les intérêts matériels et les jouissances de la vie présente, et l'on se ferait difficilement une idée de leur indifférence en matière de religion.

Il n'y a point, à proprement parler, de religion d'État en Chine. Tous les cultes y sont tolérés, pourvu que le gouvernement ne les juge pas dangereux. Ainsi, outre les trois religions dont nous avons parlé, il y a des juifs, des parsis, des mahométans, qui vivent en paix et exercent tranquillement leur culte, sans être l'objet d'aucune vexation de la part du gouvernement ou de ses agents. Pourquoi les catholiques seuls ont-ils été l'objet de persécutions quelquefois acharnées, et qui ne semblaient parfois se ralentir que pour recommencer avec une nouvelle intensité? Comment se fait-il que ce gouvernement si indifférent en matière de religion, si tolérant pour toutes, persécute la religion chrétienne seule, et qu'il souffre toutes les autres?

Depuis longtemps les chefs du gouvernement et les lettrés ont reconnu que la religion catholique est basée sur une morale sublime, dont la pratique, loin d'être un danger pour l'État, ne pourrait que contribuer au bonheur des hommes en les rendant meilleurs. Ce ne

sont donc pas les doctrines chrétiennes qui ont paru dangereuses au gouvernement, mais ce sont les ministres étrangers de cette religion qui ont inspiré des craintes. On les a représentés à l'empereur comme des espions, ou des conspirateurs qui avaient pour but de renverser les lois établies dans l'empire et de changer la forme du gouvernement, tout en ayant l'art de cacher leurs projets sous le voile du prosélytisme religieux.

Et savez-vous maintenant ce qui a fait naître et ce qui donne encore aujourd'hui créance à ces absurdes calomnies? C'est parce que les Chinois ne peuvent pas comprendre le véritable mobile qui fait agir les missionnaires. Dans ce pays les hommes de toutes les classes n'agissent, ne travaillent et ne se donnent de la peine que dans un but d'intérêt matériel. Ils pensent que tous les hommes sont de même : c'est pourquoi ils ne peuvent pas s'imaginer que les missionnaires catholiques, hommes instruits, hommes *lettrés*, pour me servir de leur expression, abandonnent leur patrie, leurs familles, leur bien-être, pour venir dans un pays étranger s'exposer à mille privations et à mille dangers, uniquement pour prêcher leur religion et lui gagner quelques prosélytes. Quel profit leur procurent leurs pénibles travaux? Ils ne font aucun commerce, ils ne retirent aucun gain des conversions qu'ils opèrent; loin de là, ceux qui embrassent leur religion appartiennent pour la plupart à la classe pauvre, et les missionnaires sont le plus souvent obligés de venir à leur secours. Ils ont donc quelque motif caché, quelque intérêt secret qui les

pousse ; or ce motif, c'est l'espionnage; cet intérêt, c'est de conspirer contre le gouvernement. Une fois cette calomnie jetée en avant, elle a fait, malgré son absurdité, ou peut-être à cause de son absurdité, un chemin rapide. Les ennemis de la religion catholique, les bonzes, les lettrés, toute cette foule de gens qui avaient à craindre la lumière qu'apportaient les apôtres de l'Évangile, se sont entendus pour propager ce mensonge. Leurs clameurs sont arrivées jusqu'au trône impérial, et ce gouvernement naturellement soupçonneux s'est ému ; de là les persécutions qui sont venues à plusieurs reprises désoler l'Église dans ce pays.

— Mais, dis-je au P. Laurent, ces persécutions ont dû cesser depuis le traité fait avec la France en 1843, car je me rappelle qu'une des clauses spéciales de ce traité concerne les missionnaires catholiques.

— Cette clause, me répondit le P. Laurent, oblige simplement le gouvernement chinois, s'il découvre un missionnaire étranger dans ses États, à le faire reconduire dans un des cinq ports ouverts aux Européens, et à le remettre au consul de sa nation, au lieu de le jeter en prison et de le mettre à mort, comme autrefois; mais les lois chinoises contre le christianisme n'en subsistent pas moins, et quoique tombées en désuétude, il dépend des mandarins de les faire revivre, et de renouveler, quand bon leur plaît, les persécutions contre les chrétiens. D'ailleurs la faiblesse du gouvernement impérial, l'anarchie qui règne dans toutes les provinces, l'insurrection qui s'agite sur plusieurs points, tout nous fait présager un triste avenir, et je tremble que la persécu-

tion ne se renouvelle, surtout dans cette province, qui a été si cruellement éprouvée.

— Eh bien, mon Père, repris-je, ne pensez-vous pas qu'il serait prudent de vous retirer dans un des ports ouverts aux Européens, jusqu'à ce que l'orage soit passé?

— Me retirer? s'écria-t-il (et sa figure et ses yeux s'illuminèrent d'un éclat qui avait quelque chose de céleste); me retirer quand le danger menace mon troupeau! et que diriez-vous d'un soldat, d'un officier surtout, qui abandonnerait son poste au moment du danger? Il y a dix ans qu'ici, dans cette ville, un vénérable missionnaire, le P. Perboyre, a reçu la couronne du martyre; chaque jour je vais prier sur sa tombe, et demander à Dieu de me rendre digne de recevoir la même faveur. C'est là la plus belle récompense que puisse ambitionner un missionnaire. Il ne doit pas la chercher témérairement, ce serait présomption de sa part; mais la fuir quand elle se présente, c'est lâcheté; c'est manque de foi. »

CHAPITRE VIII

L'insurrection chinoise. — Sa gravité. — Elle menace de devenir une révolution. — La Chine sujette aux révolutions plus que d'autres pays. — Comparaison avec la France dans une période de 1224 ans. — Progrès de l'insurrection. — But de l'insurrection. — Ses chefs. — Son origine. — Sociétés secrètes. — La Triade. — Adoption par cette société d'une partie des dogmes et des croyances du christianisme. — Écrits publiés par Taë-ping. — Sa doctrine politique, morale et religieuse. — Ses projets. — Différents traités publiés par Taë-ping. — Analyse et extraits de quelques-uns. — Erreur des missionnaires protestants sur les principes religieux de Taë-ping. — Opinion des missionnaires catholiques sur le même sujet. — Lettres de Mgr Rizzolai, vicaire apostolique du Hou-kouang. — Épilogue. — Résumé historique de l'insurrection chinoise.

« Vous m'avez parlé, dis-je au P. Laurent à la suite de la conversation que je viens de rapporter, de l'insurrection qui s'agite sur plusieurs points. J'en ai déjà ouï dire quelque chose ; mais je ne l'ai regardée que comme une de ces agitations, de ces émeutes purement locales qui éclatent quelquefois dans les États les mieux organisés, et qui ne dépassent pas les limites de la ville ou du district où elles se sont manifestées.

— Détrompez-vous, me répondit le Père, ceci est plus qu'une agitation, plus qu'une émeute, et probablement

plus qu'une insurrection : c'est une révolution qui menace de bouleverser de fond en comble l'empire chinois.

— En ce cas, je joue de malheur, répliquai-je. Comment! moi qui ai quitté ma patrie précisément parce qu'elle était en proie à une révolution, et qui suis venu visiter la Chine principalement parce que je croyais ce pays le plus immuable et le moins révolutionnaire de tous les pays, j'y arrive juste au moment où une révolution éclate!

— Détrompez-vous, reprit le Père, si vous regardez la Chine comme le pays le moins sujet aux révolutions. En cela, il est vrai, vous partagez l'erreur de bon nombre d'Européens; mais quand on connaît ce pays, quand on en a étudié l'histoire, on reconnaît bientôt que peu de nations ont été travaillées par les révolutions et les guerres civiles autant que la nation chinoise. Sans parler des autres peuples, comparons seulement la France et la Chine dans une période de temps donnée, par exemple, depuis l'an 420, entrée des Francs dans les Gaules, jusqu'en 1644, où Louis XIV monta sur le trône de France, et où la dynastie tartare qui règne actuellement en Chine parvint à s'établir à Péking. Eh bien, dans cette période de 1224 ans, la Chine a eu quinze changements de dynastie, et tous accompagnés d'effroyables guerres civiles, tandis que la France n'a eu que deux changements de dynastie : encore ont-ils été opérés naturellement, par épuisement, sinon par extinction totale de la dynastie précédente, et sans qu'il y ait eu, du passage des Mérovingiens aux Carlo-

vingiens, et de ceux-ci aux Capétiens, ni guerre civile, ni effusion de sang (1).

— Et vous pensez que la Chine est en ce moment menacée d'une de ces grandes révolutions?

— Je le crains, et j'ai là-dessus des renseignements et des documents bien propres à justifier mes appréhensions. Depuis quelques mois, l'insurrection a pris des proportions colossales; elle s'est propagée rapidement dans toutes les provinces du midi et de l'est; elle menace même d'envahir le Hou-pé, et je ne serais pas surpris de voir un de ces jours la ville de Ou-tchang-fou tomber au pouvoir des insurgés.

— Comment! m'écriai-je, les choses en sont à ce point, et je n'en ai rien su!

— Ces progrès de l'insurrection se sont opérés pendant votre maladie; il eût été imprudent de vous en parler quand vous étiez encore en danger. Maintenant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de rester paisiblement ici jusqu'à ce que la sécurité des routes soit parfaitement rétablie; car en ce moment il vous serait difficile de retourner à Canton, ou de poursuivre votre voyage sur Péking, comme vous en aviez le projet, sans vous exposer à des rencontres fâcheuses. Ici vous n'aurez rien à craindre; si dans quelques petites localités les insurgés se sont livrés à des actes de cruauté, ils se conduisent avec beaucoup de prudence dans les grandes villes. Du reste, les actes de cruauté dont je parle ont été prin-

(1) Cette pensée est de M. Huc, dans son *Voyage en Chine;* ce ne sont peut-être pas ses expressions, car je les cite de mémoire; mais c'en est bien le sens.

cipalement exercés contre les bonzes et contre les mandarins tartares, et ils ont respecté tout ce qui est chinois.

— Quoi ! contre les bonzes ! ils ne sont donc pas de la religion de Fo?

— On ne saurait dire de quelle religion ils sont; seulement ils attaquent l'idolâtrie avec une fureur inouïe; ils renversent les pagodes, massacrent les bonzes, traînent les idoles dans la boue...

— Mais enfin quel est leur but? interrompis-je; ont-ils des chefs? ont-ils fait connaître leurs intentions ?

— Certainement ils ont des chefs; le principal se nomme Taë-ping-ouang (roi de la paix éternelle); il prend même la qualification de *Tien-te,* empereur, et il se propose de chasser les Tartares de l'empire. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette pensée existe en Chine. Dès le lendemain de la conquête, il se forma des sociétés secrètes qui toutes avaient pour but l'expulsion de la dynastie mantchoue. La principale de ces sociétés, connue sous le nom de *Triade,* est la plus ancienne (car elle date de 1660 à 1670); elle est répandue par tout l'empire, et elle paraît avoir absorbé toutes les autres dans son sein. Il paraît aussi qu'elle a adopté une partie des dogmes et des croyances du christianisme, mais en les adaptant à ses vues, et en voulant les faire servir d'instruments à ses projets. Je ne serais pas surpris que cette circonstance fût entrée pour quelque chose, peut-être pour beaucoup, dans les persécutions exercées contre le christianisme, que les agents du gouvernement, soit par ignorance, soit par connivence, ont présenté comme étant la véritable

société secrète de la Triade, dont l'existence était connue, mais qui n'en était pas moins insaisissable.

Quoi qu'il en soit, depuis quelques années la Triade avait pris des développements immenses, à mesure que le gouvernement perdait lui-même de sa force et de sa dignité. Le résultat de la guerre avec les Anglais a fait surtout ressortir sa faiblesse, et en voyant une poignée d'hommes faire la loi à un gouvernement qui règne sur plus de trois cents millions de sujets, la Triade, qui compte des millions d'affiliés, a jugé le moment favorable pour mettre à exécution ses projets. Son chef, qui n'est autre que Taë-ping, a commencé par publier des écrits pour expliquer sa doctrine politique, religieuse et morale. Je les ai lus tous, et j'en ai fait quelques extraits que je vais vous communiquer. Vous y verrez que Taë-ping et les chefs de l'insurrection ont la pensée, trop ambitieuse sans doute, de renouveler complétement la face de la Chine. Ils ne se bornent pas à prêcher le renversement de la dynastie tartare mantchoue ; ils prétendent en outre changer la religion, les mœurs, les lois sociales, et il n'est pas jusqu'au *communisme*, qui a tant effrayé la France dans ces dernières années, qu'ils ne veuillent introduire en Chine.

Les traités qui renferment l'explication du système de Taë-ping-ouang sont au nombre de huit. Le premier, intitulé : *Livre des Préceptes religieux de la dynastie Taë-ping*, est exclusivement religieux. Les sept autres, le *Classique trimétrique*, l'*Ode pour la jeunesse*, le *Livre des Décrets célestes et des déclarations de la volonté impériale*, le *Livre des Déclarations de la volonté divine faites à l'occasion*

de la descente du Père céleste sur la terre, la *Déclaration impériale de Taë-ping*, les *Proclamations publiées, sur l'ordre de l'empereur, par Yan et Iaou*, et l'*Ode de la dynastie de Taë-ping sur la rédemption du monde*, sont à la fois religieux et politiques.

« Tous les hommes, dit Taë-ping dans ses Préceptes religieux, ont été créés par le grand Dieu. Il leur a donné la vie ; il la leur conserve. Ils sont tous ses enfants ; ils appartiennent donc tous à une même famille ; ils sont donc tous frères ; frères par le corps, puisqu'ils descendent tous du premier homme créé par Dieu ; frères par l'âme, puisque toutes les âmes ont une commune origine, le grand Dieu.

« Les hommes, étant tous les enfants de Dieu, lui doivent tous la reconnaissance et l'adoration. C'est donc commettre une erreur que de prétendre, comme l'ont fait certaines personnes, que les souverains ont seuls le droit d'adorer Dieu. La vérité est que les souverains sont ceux de ses enfants qu'il a revêtus du pouvoir, mais que les bons sont ceux de ses enfants qui lui ressemblent le plus. Notre Père céleste, le grand Dieu et souverain Seigneur, est un esprit vrai ; il est l'esprit unique : il sait tout, il peut tout, il est partout. Il est *chang* (suprême) ; il est *ti* (maître). En conséquence, vous autres officiers et soldats, vous pourrez me désigner comme votre *seigneur ;* mais c'est là tout, vous ne m'appellerez pas *suprême.* »

On peut dire que ce qui précède n'a rien de contraire à l'orthodoxie la plus scrupuleuse ; voyons s'il en sera de même de ce qui suit :

« Les Chinois, trompés par les démons, se sont écartés

des commandements de Dieu et se sont enfoncés dans l'erreur ; mais le grand Dieu eut pitié d'eux ; il déploya à leur égard une générosité *aussi vaste que la mer,* et envoya sur la terre son fils *Hong-siou-tsiouen* pour les sauver. »

Voyons quel était ce Hong-siou-tsiouen, qui se qualifie *frère cadet de Jésus-Christ.* « En 1837, *après qu'il eut étudié les classiques* (on comprend qu'un fils de Dieu doit être un *lettré*), il monta au ciel, où le grand Dieu lui communiqua personnellement la vraie doctrine (c'est plus fort que Mahomet, qui ne reçut cette communication que par l'intermédiaire de l'ange Gabriel), lui remit un sceau et une épée, *emblème d'une majesté irrésistible,* et lui donna l'ordre de combattre les démons avec l'aide de son frère aîné Jésus et des anges. Lorsqu'il eut vaincu l'ennemi des hommes, il fut rappelé au ciel. Dieu l'y investit d'une grande autorité, et lui donna une seconde mission pour le salut du genre humain, en lui disant : *Je suis avec vous pour diriger toutes choses.* »

En 1848, Hong-siou-tsiouen se trouvant dans une grande perplexité, le grand Dieu vint avec Jésus-Christ pour le secourir, et lui apprendre à porter le poids du gouvernement. » Le grand Dieu, dit-il, a suscité son fils pour déjouer les complots des méchants, pour déployer la majesté et l'autorité, pour juger le monde, pour séparer les bons des méchants, accorder aux uns les joies du ciel, envoyer les autres aux peines de l'enfer. — Il surpasse de beaucoup les hommes en intelligence, savoir et générosité. *Que tous ceux qui sont sous le ciel viennent reconnaître le nouveau monarque.*

« Depuis que le grand Dieu a fait à l'homme, par son fils Hong-siou-tsiouen, une gracieuse communication de la doctrine, tous ceux qui se repentent de leurs péchés et évitent d'adorer les esprits corrompus, de pratiquer le mal et de transgresser les divins commandements, retourneront au ciel, d'où ils tirent leur origne, et y jouiront éternellement d'une infinité de délices, de dignités et d'honneurs, tandis que ceux qui ne pratiqueront pas le repentir et l'obéissance iront certainement aux enfers pour y gémir éternellement sous le poids de tristesses, de souffrances et de tortures infinies. Quel est le meilleur, et quel est le pire ? Je vous le laisse à penser.

« Il ne vous suffit pas d'observer les dix commandements, auxquels vous avez désobéi pendant tant d'années ; il vous faut encore obtenir le pardon de vos péchés afin que vos âmes montent au ciel après vore mort. Mettez-vous donc à genoux, à la face du ciel, et implorez la clémence du grand Dieu. Prononcez avec recueillement les prières écrites qui se trouvent dans nos livres. (Suivent de nombreuses formules de prières pour toutes les circonstances solennelles de la vie.) Puis vous continuerez à adorer Dieu le matin et le soir, avant et après chaque repas, le suppliant de vous envoyer son Esprit-Saint, afin d'éclairer et de changer votre cœur. »

Ce dernier paragraphe renferme à peu près tout le rituel du culte institué par Hong-siou-tsiouen. Pour compléter le résumé de ce système, nous dirons qu'il prohibe sévèrement les cérémonies superstitieuses des prêtres de Bouddha ou Fo, et qu'il y substitue une pratique uniforme. Il veut que les prières soient accompagnées d'une

offrande de vin, de thé, de riz ou d'animaux, qui les fasse agréer du Seigneur. C'est là tout ce qui constitue les formes extérieures du culte qu'il prétend établir. Ajoutons que ce Hong-siou-tsiouen est le même que Taë-ping-ouang, *le roi de la paix universelle,* nom qu'il a pris depuis qu'il a commencé l'exécution de sa mission divine, d'après l'usage des Chinois, qui changent de noms selon qu'ils changent de position sociale.

Après avoir exposé ses préceptes religieux, Taë-ping a soin de justifier sa doctrine de l'accusation redoutable que ses adversaires ont portée contre elle, c'est-à-dire qu'en adorant le grand Dieu, il ne faisait qu'imiter les étrangers et vouloir introduire leur religion nouvelle en Chine. On sait quelle répugnance inspire aux Chinois tout ce qui est nouveau et tout ce qui est étranger. Pour répondre à cette accusation, Taë-ping-ouang démontre par les annales de la Chine et par les classiques chinois, que, dans les temps les plus reculés, depuis Poan-Kou, le premier homme dont il soit parlé dans l'histoire de la Chine, jusqu'à l'ère des trois dynasties, les princes et les peuples honoraient et respectaient le grand Dieu. — Puis il ajoute que c'est le culte des *esprits corrompus* (il entend par là principalement le culte de Bouddha) qui est nouveau par rapport au culte du grand Dieu ; que c'est depuis l'introduction de ce culte idolâtre que « les ténèbres sont devenues plus épaisses et que nous nous sommes enfoncés de plus en plus dans l'erreur. Les choses en sont venues à ce point, que *les pieds ont pris la place de la tête,* que la terre des esprits a été usurpée par les démons, que les Chinois ont été conquis par les Tartares. »

De là il prend occasion de se déchaîner avec violence contre les Tartares, dont il retrace rapidement les injustices, les violences et la tyrannie. Puis il termine ce manifeste par cette sorte de conclusion :

« Cependant, lorsque le désordre est à son comble et que les ténèbres sont le plus profondes, c'est alors quelquefois que l'ordre et la lumière sont bien près d'en sortir. Le grand Dieu a trouvé que les iniquités tartares ont comblé la mesure; il a manifesté sa colère contre ceux qui adorent les esprits corrompus, et qui violent ses commandements; il a suscité le roi céleste, auquel il a donné ordre de balayer la horde des démons tartares et d'en purger notre terre fleurie. Secouons donc notre léthargie, déployons nos brillants étendards, jurons d'exterminer les huit bannières et de pacifier les neuf provinces. Nous serons ainsi des héros en ce monde, et nous jouirons en l'autre d'une félicité éternelle. »

Voici l'une des proclamations des généraux Yang et Taou, qui prennent aussi les noms de rois de l'Est et de l'Ouest; on verra qu'elles sont écrites dans le même ordre d'idées qui préside aux publications de Taë-ping.

« Nous, Yang, général en chef de l'Est, Taou, général en chef de l'Ouest, annonçons que nous avons reçu de Dieu l'ordre de détruire les démons et de sauver le peuple. Selon l'Ancien Testament, le grand Dieu ou Père céleste créa en six jours le ciel, et la terre, et la mer, et les hommes, et les choses. Le grand Dieu est un Père spirituel, un Père en esprit, sachant tout, pouvant tout, présent partout : toutes les nations sous le ciel connaissent sa puissance.

« En consultant les annales des âges passés, nous voyons que depuis le temps de la création, le grand Dieu a souvent manifesté sa colère. En premier lieu, il a fait tomber une grande pluie pendant quarante jours et quarante nuits, qui a produit le déluge. Une seconde fois, le grand Dieu a manifesté sa colère, et il est venu tirer Israël de la terre d'Égypte. Une troisième fois, il a déployé sa majesté terrible, quand le Sauveur du monde, le Seigneur Jésus, a pris un corps sur la terre de Judée, et a souffert pour la rédemption du genre humain.

« Dans les âges plus rapprochés de nous, il a encore manifesté son indignation, et (en 1837) il a envoyé un messager céleste qui avait mission du Très-Haut d'exterminer les démons et les impies. Il a envoyé ce prince céleste pour monter sur le trône et délivrer le peuple.

« De l'an 1848 à l'an 1851, le grand Dieu a eu pitié des malheurs du peuple, et à la troisième lune de la dernière année, le messager céleste a apparu, et, à la neuvième lune, Jésus, le Sauveur du monde, s'est manifesté en exerçant d'innombrables actes de sa puissance, en massacrant un grand nombre d'ennemis et d'impies en plusieurs batailles rangées; car qui pourrait résister à la majesté du Ciel? Que vous êtes heureux d'être nés en ce temps pour voir la gloire de Dieu!

« Ce chef tartare, ce démon, qui n'était originairement qu'un esclave mantchou, est l'ennemi éternel de notre race chinoise; il a appris au peuple à prendre la forme du démon, à adorer la corruption, à désobéir à l'esprit et à se révolter contre le grand Dieu; c'est pourquoi Dieu l'a condamné. Notre armée, voulant obéir aux

commandements de Dieu, qui reçoit tous les hommes dans ses bras miséricordieux, s'est mise en marche dans la voie de la charité, ouvrant à tous ses embrassements. Dieu envoie le souverain légitime régner sur son peuple; c'est à vous de l'aider à rétablir son autorité. »

Seulement, dans cette proclamation, le but politique de l'entreprise est indiqué plus clairement.

Dans une des brochures que j'ai eues entre les mains, l'Ancien et le Nouveau Testament sont inscrits en tête d'une liste de livres, et ils sont formellement qualifiés de *livres saints;* une autre brochure contient textuellement les dix commandements du Décalogue de Moïse, qui sont mentionnés comme ayant été donnés par Dieu sur le mont Sinaï, et qui sont accompagnés d'une glose et de diverses formules de prières.

Ces nombreuses réminiscences bibliques, continue le P. Laurent, ont induit en erreur nos frères les missionnaires anglicans, qui ont affirmé dans l'origine et proclamé bien haut que le mouvement insurrectionnel s'inspire des principes du christianisme, mais du christianisme protestant. Ils y voyaient le triomphe de leurs efforts à répandre partout et à profusion des exemplaires de la Bible, seule manière dont ces soi-disants missionnaires prétendent faire entendre la parole de Dieu. Pour nous autres missionnaires catholiques, nous n'y avons pas été trompés un instant, et nos frères protestants n'ont pas tardé à revenir de leur illusion, en voyant la conduite des insurgés dans les provinces conquises par eux, conduite fort peu en harmonie avec les principes du christianisme. Chaque victoire amène le désordre,

le pillage et le massacre. « Ces rois de l'insurrection, écrivait dernièrement le vicaire apostolique de Houkouang (1), trouvent sans doute que la population de l'empire chinois est un obstacle au développement de leurs conquêtes et à l'établissement de leurs principes d'égalité et de fraternité; c'est pourquoi, dans chaque cité envahie, après avoir fusillé et massacré une grande pratie des habitants et dépouillé le reste par la terreur et la violence, ils mettent tout dans un trésor public, et recomposent la société sur un nouveau plan, c'est-à-dire par groupes de vingt-cinq personnes. Chaque famille ainsi constituée ne contient que des hommes d'une part, et des femmes de l'autre, sans que les deux sexes puissent habiter ensemble, et cela sous les peines les plus graves. Cette règle devra être observée jusqu'à l'entière conquête de la Chine. Tous les titres honorifiques sont abolis, excepté ceux des officiers de l'armée. Les hommes doivent se donner le nom de frères, et les femmes celui de sœurs. Chacune de ces familles a un chef, un homme pour les hommes, une femme pour les femmes, et au-dessus de ces dignitaires particuliers il y a une hiérarchie de présidents généraux et de présidentes générales. Toutes ces associations vivent en commun aux frais du trésor public, et toutes aussi doivent aller au combat avec leurs capitaines et leurs *capitainesses*. Après la conquête de l'empire, les familles qui ne seront pas nécessaires à la guerre retourneront dans leurs cités, et alors il n'y aura plus ni riches ni pauvres, mais tous seront égaux. Cepen-

(1) Mgr Rizzolati, lettre insérée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, n° 153.

dant, d'après les lois de leur communisme, le roi ou l'empereur, les princes et les généraux ont seuls le droit de posséder et d'acquérir, et les subalternes n'ont que celui de servir leurs chefs, en se contentant de la nourriture et des vêtements qu'ils doivent à leur générosité. Dans les villes qu'ils ont occupées, ils ont fait main basse, sous prétexte d'établir la vie commune, sur toutes les richesses et les biens du peuple; ils ont emporté cet immense butin, laissant après eux pauvreté parfaite, avec les lamentations, les pleurs et les malédictions des innombrables victimes qu'ils avaient ruinées. »

ÉPILOGUE

« Dans quel guêpier me suis-je fourré? qu'allais-je faire dans cette maudite galère? Voilà les exclamations que je ne cessais de répéter en songeant que je me trouvais au beau milieu de l'empire chinois, en pleine révolution, et, qui pis est, sans argent, car mon crédit sur Ou-tchang-fou était épuisé, et les communications avec Canton étaient interrompues. Le P. Laurent me tira de cet embarras pénible, et, au milieu des désordres inséparables d'une guerre civile, il parvint à me procurer les moyens d'arriver à Shang-haï, un des principaux ports occupés par les Européens; toutefois ce ne fut qu'après un séjour forcé de trois ans à Ou-tchang-fou, pendant lequel j'ai eu tout le temps de suivre les divers incidents de la guerre civile. Aussi, comme mes propres

aventures n'offriraient guère d'intérêt, je vais retracer rapidement les principaux faits de cette guerre, jusqu'au moment où j'ai quitté la Chine.

Partis de la province de Kouang-si en 1850, les insurgés s'étaient d'abord dirigés vers le nord, en s'emparant sans coup férir de toutes les grandes villes situées sur leur passage. Arrivés sur les rives du fleuve Yang-tse-kiang, ils se sont arrêtés pendant quelque temps pour réunir et organiser leurs forces. Puis, ayant tourné à l'est, ils se sont emparés de Nang-king, en 1853. Taë-ping-ouang vint établir sa résidence dans cette ville, la seconde capitale de l'empire (1), et il la prit pour centre de ses opérations. Maître du cours du Yang-tse-kiang, maître de l'entrée du canal Impérial, il coupait les communications de Péking avec les provinces méridionales de l'empire, et empêchait même les principaux approvisionnements de cette grande capitale. Ce fut alors, je crois, que Taë-ping prit formellement le titre de *Tien-te* (fils du Ciel, empereur). En même temps des insurrections partielles éclataient dans les provinces du Fo-kien et du Kiang-sou. Dans le Fo-kien, la ville d'Amoy (un des cinq ports concédés aux Européens) fut abandonnée par les mandarins, qui y laissèrent l'insurrection maîtresse pendant plusieurs mois. Le 7 septembre 1853, la ville de Shang-haï (dans le Kiang-sou) tomba au pouvoir d'une bande de rebelles. Ces deux mouvements ne se rattachaient pas directement à la grande insurrection de Taë-ping; mais ils étaient favorisés par l'état d'anarchie dans

(1) Nang-king signifie capitale du midi, et Pé-king capitale du nord.

lequel se trouvait la Chine, par la défaillance des mandarins, par l'indifférence que montrait le peuple pour la cause de la dynastie tartare, et ils tendaient définitivement au même but, au renversement de cette dynastie. Les rebelles d'Amoy ne purent toutefois se maintenir ; quant à ceux de Shang-haï, ils résistèrent à tous les efforts des mandarins.

Les succès de l'insurrection continuèrent avec rapidité pendant l'année 1853 et une partie de 1854, au point que le bruit courut plusieurs fois à Shang-haï et à Hong-kong de la prise de Péking. Les Européens résidant dans les ports occupés par les insurgés avaient gardé une stricte neutralité, malgré la difficulté de leur position. Plusieurs conflits avaient cependant éclaté entre les Anglais et l'armée mandarine ; ce qui avait fait accuser les Anglais de prendre part pour les révoltés.

Au mois de décembre 1854, la frégate française *la Jeanne-d'Arc*, portant pavillon du contre-amiral Laguerre, ayant eu un de ses hommes tués par les insurgés qui occupaient Shang-haï, l'amiral résolut d'en tirer vengeance. Il attaqua les insurgés dans leurs retranchements, et les força à les abandonner. Les mandarins, témoins du succès obtenu par nos armes, s'empressèrent de rentrer dans Shang-haï par la brèche que nos canons avaient ouverte. Ils adressèrent une magnifique lettre d'éloge et de remercîments à M. Laguerre, et exaltèrent la gloire du nom français en termes pompeux, comme les Orientaux savent les choisir.

Cependant l'insurrection de Nang-king, dès la fin de 1854 et surtout pendant les premiers mois de 1855,

a perdu une partie des avantages qu'elle avait remportés en 1853. L'enthousiasme qu'elle avait excité parmi les Européens, et surtout parmi les missionnaires protestants, qui croyaient, comme nous l'avons vu, que le but de Taë-ping était la conversion de l'empire chinois à la foi chrétienne, cet enthousiasme, soutenu au début de la guerre par le succès des insurgés, se refroidit singulièrement à mesure qu'on fut mieux édifié sur les mœurs et sur les pratiques superstitieuses de Taë-ping ; de plus on cessa de s'intéresser à une cause dont le succès ne paraissait plus aussi assuré.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis 1855 jusqu'au mois de juin 1856, que j'ai quitté la Chine, il faut renoncer à décrire les incidents de la guerre civile, qui semble être passée dans ce pays à l'état chronique. Les récits qui se publient sur les lieux, aussi bien que ceux qui parviennent en Europe, sont tellement contradictoires, qu'on ne saurait se former une idée exacte de la situation des choses. Si l'on en croyait la *Gazette de Péking*, le moniteur officiel du gouvernement chinois, les troupes impériales remporteraient victoires sur victoires, et les rebelles seraient presque chaque jour anéantis. De leur côté, les chefs insurgés ne se font pas faute de publier des bulletins de triomphe qu'ils affichent dans tous les pays qu'ils occupent. Les Européens qui habitent les ports du littoral recueillent ces nouvelles sans y ajouter la moindre foi; mais ils se tiennent sur leurs gardes. Quoi qu'il en soit, l'insurrection n'est point domptée, elle a toujours son quartier général à Nang-king, elle est maîtresse du cours du

Yang-tse-kiang, le fleuve le plus important de la Chine; elle intercepte les communications entre le nord et le sud de l'empire. Le gouvernement résiste cependant, et il ne paraît pas que les insurgés aient gagné du terrain dans la direction du nord; mais on ne sait vraiment que penser d'un gouvernement qui laisse ainsi éterniser une insurrection formidable, qui depuis six ans le tient en échec. Dans tout pays, une telle situation doit aboutir à une catastrophe, même en Chine, où rien ne se fait comme ailleurs. Les résidents européens attendent avec impatience la fin de cette crise; moi aussi, je l'ai attendue pendant quatre ans, mais à la fin la patience m'a échappé, et je suis revenu en Europe, me proposant de retourner en Chine quand le calme sera rétabli.

Les missions, catholiques auxquelles la France a de tout temps accordé sa protection, souffrent cruellement de l'état de désordre et d'anarchie dans lequel la Chine est plongée. Suspectes aux deux partis, elles sont poursuivies avec un égal acharnement par les mandarins et par les chefs de l'insurrection. En février 1856, un missionnaire français, M. Chapdelaine, a subi le martyre dans la province de Kouang-si; il a eu la tête tranchée. Un catéchiste chinois et une jeune fille ont partagé son sort.

Souvent j'ai demandé au P. Laurent et à d'autres missionnaires s'ils ne craignent pas que leurs efforts ne soient infructueux pour la conversion de la Chine, et s'ils ne prévoient pas, dans toutes ces révolutions et dans ces désordres qui bouleversent le pays, des obstacles insurmontables au succès de leur mission. Tous

m'ont répondu à peu près en ces termes : « Non, nous ne craignons pas que nos efforts, si Dieu daigne les bénir, restent sans effet; quels que soient les obstacles qui paraissent s'opposer au succès de notre mission, nous sommes convaincus qu'elle finira par aboutir heureusement. Comment? par quels moyens? dans combien de temps? Nous n'en savons rien; mais ce que nous savons, c'est que, quand l'heure marquée par les décrets de la Providence aura sonné, la Chine, le Tong-king, le Japon et tout l'extrême Orient embrasseront la foi catholique. C'est là notre intime conviction; c'est cette conviction qui nous soutient, et elle ne peut être illusoire, car elle est appuyée sur la parole de Celui qui a dit qu'un jour il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. »

C'est avec une foi pareille qu'on transporte les montagnes; et tous nos missionnaires sont animés de cette foi. Aussi, en les entendant parler avec cette confiance, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier avec eux : « Oui, un jour viendra où la Chine sera catholique. »

FIN

TABLE

NOTICE géographique et historique sur la Chine. 1

INTRODUCTION. 29

CHAPITRE I

Départ d'Europe. — Arrivée et relâche à Singhapour. — Détails sur cette ville; ma visite au quartier chinois. — Je ne comprends pas un mot du chinois que j'entends parler. — Explications de M. Blenkin — Le missionnaire français. — Ma liaison avec quelques personnages chinois. — Je me perfectionne dans la langue. — Détails sur la langue et l'écriture chinoises. — Départ de Singhapour. — Arrivée à Macao. 47

CHAPITRE II

Macao. — Son origine, son état actuel. — Son aspect, vue de la rade. — La *grotte de Camoëns*. — Le christianisme à Macao. — Arrivée à Canton. — Visite à la ville ouverte. — Les principales rues, les boutiques. — Population. — Sentences et inscriptions dans l'intérieur des boutiques. — Une boutique de tabletterie. — Le jeu d'échecs et le buste de Napoléon Ier. — Système monétaire des Chinois. — Magasin de jouets. — Magasin de tableaux. — La peinture en Chine. — Influence de l'école anglaise. — Peinture à la gouache sur papier de riz. — Magasin de porcelaine, de soieries, etc. — Probité du haut commerce en Chine. 61

DS 709 .R69 1862 C.1
Un Francais en Chine pendant l
Stanford University Libraries
3 6105 039 737 262

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

SEP 26 2002
SEP 1 2002